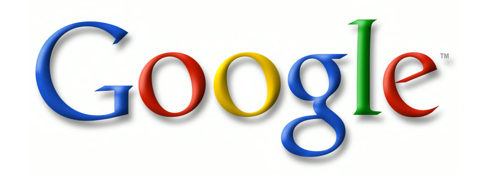
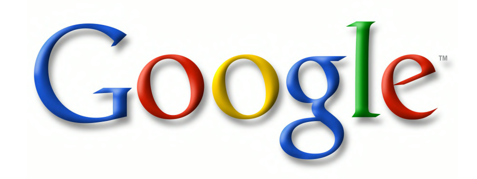
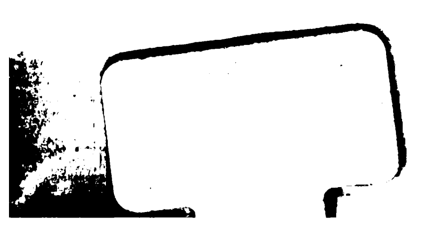





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Сзовъ.

# HISTOIRE LITTERAIRE.

# HISTOIRE LITTERAIRE
## DE
## MONSIEUR
# DE VOLTAIRE

PAR

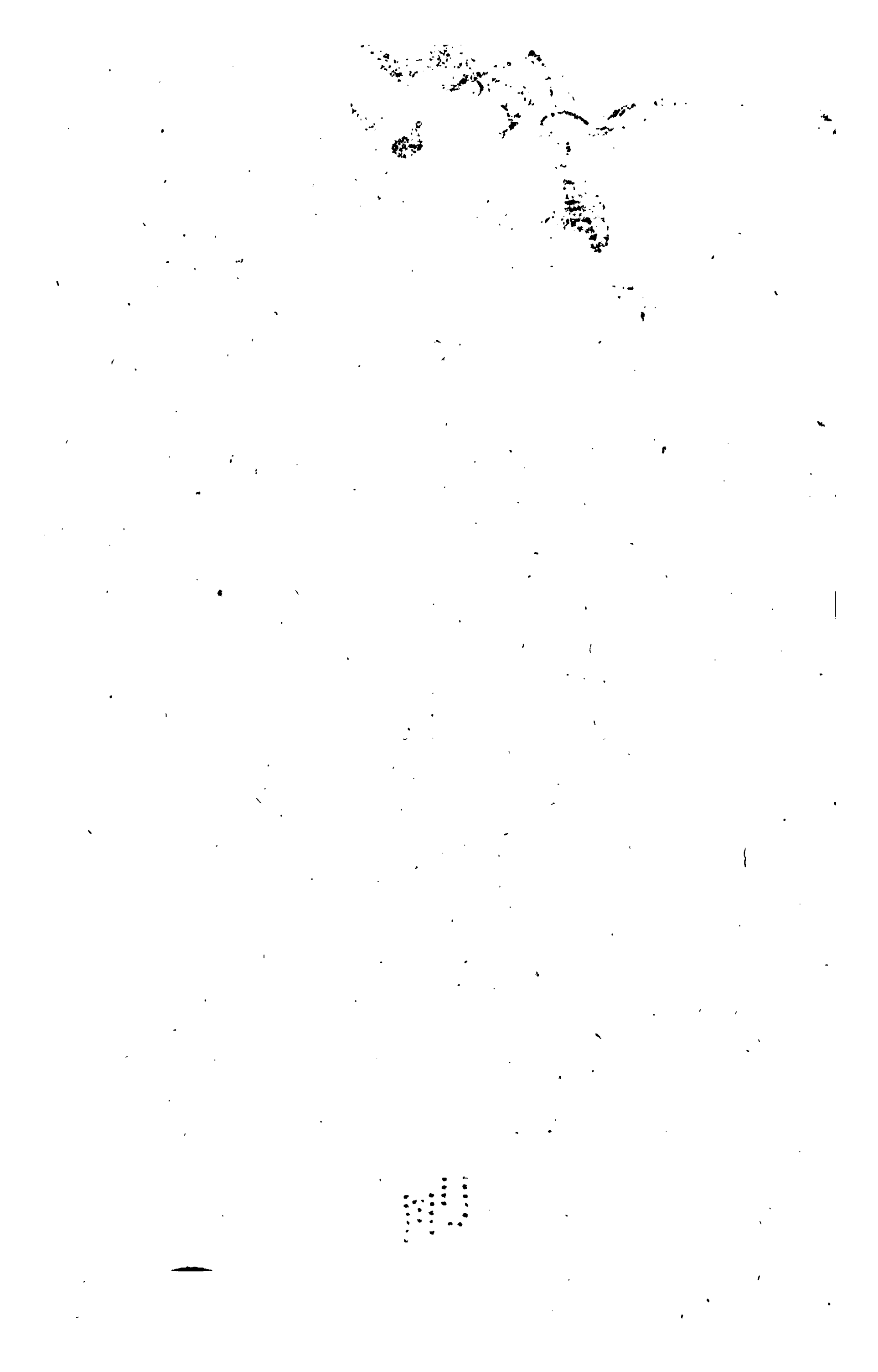
MR. LE MARQUIS DE LUCHET, Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



*TOME III.*

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.



# REFLEXIONS.

Nous croyons devoir rappeller à nos Lecteurs que nous ne donnons point le Commentaire des Oeuvres de Monfieur DE VOLTAIRE. Un femblable travail eft encore plus au deffus de nos talens que de nos forces. L'examen impartial de fon Théatre eft le fujet d'un important ouvrage, & referve à de grands Littérateurs. Le rang qu'il difpute à *Homere* & *Virgile* peut lui être contefté; mais les titres qui fondent fes juftes prétentions font inconteftables. Les foupçons élevés fur l'exactitude de fes Hiftoires naiffent de fon éloignement pour certaines autorités,

crues longtems infaillibles, mais dont la force diminue tous les jours, & il gagne dans l'opinion publique en raiſon de ce que ſes rivales perdent. Le monde eſt plein de gens, qui décident que VOLTAIRE eſt ſuperficiel, rempli de contradictions, dangereux dans ſes principes. Nous qui n'avons ni leur connoiſſances, ni leur pénétration, ſommes loin de voir tout cela & la tache que nous nous ſommes impoſée, ſera remplie, ſi nous expoſons les opinions du public ſur ſes ouvrages.

Nous oſerons cependant hazarder ici quelques reflexions. Comment ce public ſi inconſtant, qui s'ennuye même des réputations qu'il a créé, des ouvrages qu'il a le mieux accueilli, n'a-t-il jamais rallenti ſon empreſſement pour le même Ecrivain?

Pourquoi les plus beaux génies de ce ſiècle, les Littérateurs les plus eſtimables ont-ils aſpiré à ſon ſuffrage, comme s'il devoit conſacrer leur célébrité? Pourquoi n'a-t-il eu pour Cenſeurs que des gens qui ne ſont rien par eux mêmes, qui ne tiennent aucun rang dans l'eſtime publique, & qu'on ne nomme que comme *Eroſtrate*?

Malgré ces faits ſi faciles à conſtater, on feint de douter ſi la poſtérité ratifiera nos jugemens, & ſous prétexte de louer ſa ſévérité, on lui fait l'inſulte de croire qu'elle laiſſera ſans honneurs la pluspart de ces heureuſes productions qui ont fait nos délices pendant plus d'un demi ſiècle.

Mais ce que la poſtérité n'admirera ſûrement pas, c'eſt nôtre maniere

d'envifager la Littérature. On laiffe fubfifter des dépots périodiques de calomnies, de noirceurs qui ne refpectent pas même des hommes dont le fiècle doit s'honorer. Eh quoi? l'on aura paffé quarante années dans la pratique du bien, on aura accumulé des preuves d'eftime de fa patrie, & des Nations étrangeres; fidelle autant que fenfible aux devoirs de l'amitié, on aura compenfé par fes charmes toutes les amertumes de la vie; & les loix ne protegeront pas les vertus & les talens utiles, & ne les mettront pas à l'abri de ces infultes adroites qu'on ne peut répouffer fans troubler fon repos, & qui inquiettent cependant la confiance de ceux mêmes qui les méprifent.

Monfieur DE VOLTAIRE s'eft amufé auffi de la ridicule vanité de

quelques gens de mérite ; que résulte-t-il au fonds de toutes ses plaisanteries ? rien d'essentiel contre eux. Mais former un plan raisonné de haine & de calomnies ; dénoncer à la Societé de prétendus erreurs contre ses droits ; allarmer les Gouvernemens sur des projets imaginaires ; ériger des hommes paisibles en distributeurs d'opinions tendantes à la révolte, n'est ce pas renverser l'ordre social ? & quel plus grand mal font ceux que la Societé rejette, & qu'elle abandonne à tous les malheurs qui poursuivent les proscrits ?

Tels sont, dit-on les droits de la Critique. Tout homme qui écrit semble la défier. Eh qui vous dispute, *Aristarques* envieux, le triste plaisir d'épier les erreurs, les inadvertances, les contradictions ? Mais la rai-

ſon, l'honnêteté lui impoſent des bornes, & lorſqu'elle ne fait que de ſervir de prétexte à la malignité, les hommes ne prennent pas le change. Mais l'abus eſt au point qu'il faut abſolument trouver les moyens de l'arrêter.

Quelles ames honnêtes & ſenſibles ne ſont pas révoltées de l'odieux acharnement de quelques Ecrivains contre des hommes célebres par leurs lumieres, irréprochables dans leurs mœurs, utiles à leur patrie, chers à la Societé, & la gloire de leur Nation? Comment les loix ne ſe reprochent-elles pas ces timides ménagemens, qui abandonnent l'homme innocent & paiſible à la calomnieuſe activité de celui qui ſe nourrit du ſang des victimes qu'elle immole. Si la modération, la bienfaiſance, le ſage

emploi du tems n'obtiennent pas la protection efficace de la loi, quelle ressource restera-t-il à la vertu? Les sentimens d'horreur & de mépris que les Libelles excitent pour leurs Auteurs, ne sont que trop souvent compensés par le suffrage qu'on accorde à leurs homicides talens, & tandis qu'un silence coupable, peut-être, leur épargne le juste opprobre qu'on leurs doit, ils remplissent l'Europe de ces malignes anecdotes, auxquelles l'oisiveté sourit.

Parmi les moyens propres à interrompre les prospérités de la méchanceté, en voici un que je soumets au jugement du public. Pourquoi n'y auroit-il pas un tribunal de Littérature, qui connoîtroit des crimes de faux, de l'envie & de la calomnie? Après une instruction sévére les cou-

pables convaincus ſeroient condamnés au blâme. Cette peine entraîneroit la défenſe à tous les Cenſeurs d'approuver & à tous les Imprimeurs de publier aucune défenſe apologétique ni ouvrage quelconque de ces plumes tarées. Il leur reſteroit la reſſource des preſſes étrangeres ; mais déshonorées depuis ſi longtems par les ſcandaleux ouvrages des proſcrits, les livres qui en ſortent, ſont rangés dès qu'ils paroiſſent parmi ces productions ténébreuſes qui n'ont aucun droit à la confiance publique, parceque l'obſcurité forcée, dans laquelle ils ſont nés dépoſent trop contre eux.

Les Cenſeurs compoſeroient ce Tribunal, & exécuteroient eux mêmes leurs jugemens, puiſqu'ils diffameroient les noms impurs qu'ils ren-

contreroient dans les ouvrages soumis à leur animadversion. Y a-t-il donc des hommes qui pourroient voir sans expirer de honte leurs noms notés d'infamie par quarante citoyens respectables, revêtus par la Puissance publique de cette Magistrature nouvelle?

L'étranger qui se laisse quelquefois séduire par un stile plein de chaleur sans correction, ne seroit plus exposé à confondre dans ses jugemens des hommes qui different autant par leurs mœurs que par leurs talens. L'impunité n'enhardiroit pas l'audace de gens, à qui le plaisir de nuire tient lieu de succès; & des hommes estimables acheveroient paisiblement une carriere fournie avec autant de gloire pour eux que d'utilité pour leur patrie.

Alors la Littérature rentreroit dans ſon eſſence, & les bons eſprits s'y livreroient avec plus de gloire & plus d'utilité. Qu'eſt-ce aujourd'hui que la Littérature? des compilations volumineuſes, preſque toutes inutiles par la confuſion que produiſent néceſſairement la multiplicité & la vérité des ſujets; des Traités ſavans qui deviennent des Abrégés, & des Abrégés qui ſe changent en Dictionnaires; des Hiſtoires particulieres, qui ne ſont que des démembremens des Hiſtoires générales, enrichies de Contes populaires puiſés dans des Recueils d'Anecdotes; des *Nouvelles* lamentables qui déſolent les jeunes cœurs & font bailler la raiſon; des Drames ennuyeux où l'on fait de la vertu une begueule, du ſentiment un pleureur, & de l'amour un convulſionnaire; des Codes politiques,

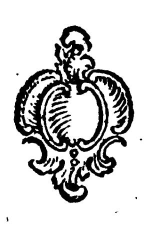
où la manie de gouverner érige en tuteurs des Rois de vieux hypocondriaques ou de jeunes têtes exaltées, ou des patriotes bornés qui prennent les uns leur humeur, les autres leur enthousiasme, ceux-ci leur bonhomie pour guide dans des sentiers aujourd'hui inconnus ou du moins peu frayés.

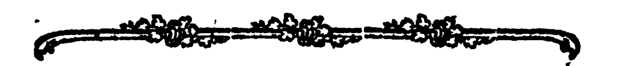
Monsieur DE VOLTAIRE n'a rien fait de tout cela, & a été l'idole de son siècle. Comment ses émules espérent-ils arriver au Temple de la gloire en prenant une route différente?

Le tableau que nous allons présenter est fort vaste, & ne renferme pas à beaucoup près tout ce qui devroit y entrer. Plusieurs ouvrages n'y sont qu'indiqués. Si l'on se fût jetté dans des discussions contre ses Antagonistes, quarante Volumes au-

roient à peine ſuffi. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire d'y trouver tout ce qu'on dit ſur Monſieur DE VOLTAIRE, mais quelle influence il a eu ſur les eſprits, & comment ſes contemporains ont accueilli ſes principaux ouvrages.

Ils lui ont reproché de s'être répété quelquefois; à la rigueur ils ont raiſon. Mais il eſt vrai auſſi que lors même que l'idée eſt la même, l'expreſſion eſt toûjours nouvelle. Quand la reſſemblance eſt dans le fond & non dans les détails, le Lecteur n'eſt pas trop à plaindre.





# HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.



## LA HENRIADE.

Ce Poëme parut pour la premiere fois en 1723 sous le titre de la *Ligue ou Henri le Grand* à Geneve chez J. *Mokpap*. Le Journal des Savans, moins bien écrit alors, mais aussi impartial qu'aujourd'hui, disoit : „ Les „ fictions du Poëte sont ingénieuses, „ ses descriptions vives, ses traits „ frappés ; on aime ses images, ses „ portraits. C'est un Peintre qui ex„ celle surtout dans le coloris. Sa

„ verſification eſt douce & naturelle,
„ & néanmoins elle eſt nombreuſe &
„ expreſſive „ que ne peut-on pas dire maintenant du même Poëme, corrigé des premieres fautes & enrichi de beautés nouvelles ?

En 1724. *Henri des Bordes* en donna une ſeconde Edition. On trouva pluſieurs Notes critiques dans le troiſieme Chant, & c'eſt ſans doute ce qui a fourni à Mr. *de la Beaumelle* l'idée de ſon Commentaire, qui ne déroge certainement pas aux privileges de ces ſortes d'écrits. Voici quelques unes des obſervations de ſon modele ; du moins ſont-elles à peu près juſtes, énoncées en termes honnêtes, & courtes ſurtout.

Il (Guiſe) forma dans Paris cette Ligue funeſte
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte.

*Peut-on dire que tout ce qui n'est pas Paris est le reste de la France?*

Il n'en étoit plus tems, la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs *étoit* alors éteinte

*Il faut* étoient, *& en ce cas la rime n'y est pas.*

Et des mutins, lui même arrêtant la poursuite
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.

*On dit bien le pouvoir de fuir, mais dit-on le pouvoir de la fuite?*

Nous nous ressouvenons cependant que *Corneille* a dit dans Cinna:

Si tout est découvert Auguste a sû pourvoir,
A ne te pas laisser ta fuite en ton pouvoir.

Mr. de *Voltaire* ne souscrivit point à ces observations. Il a laissé subsister les Vers critiqués. On trou-

ve dans cette Edition des remarques ſur chaque Chant. Il y en a une très importante, qu'on n'a pas conſervée, & qu'on devroit inférer dans celles qui accompagnent aujourd'hui la *Henriade*. Nouvelle impreſſion & nouvelle critique en 1728. Le Cenſeur débute ainſi : „ Puis qu'après dix-huit mois d'étude de la langue Angloiſe Mr. de *Voltaire* a cru pouvoir publier une critique ſur *Milton*, après dix-huit ans d'étude de la langue Françoiſe, je crois pouvoir attaquer Mr. de *Voltaire*. „ Après un raiſonnement auſſi judicieux le Cenſeur établit la ſupériorité de l'Angleterre ſa patrie, ſur la France, en confeſſant que les *François ſont mieux la révérence que les étrangers*. Il parcourt enſuite chaque Chant du Poëme, & dit en parlant du premier : „ Ce Chant „ me paroît poëtiquement bon; mais

„ eſt-ce aſſez ? ne faudroit-il pas qu'un „ ouvrage fût bon véritablement? „ On voit jusqu'ici que la logique, la plaiſanterie, le ſtile, s'accordent parfaitement.

Il conſeille d'apprendre le ſecond Chant par cœur. Le troiſieme ne lui paroît pas ſi poëtique. Le ſuivant „ eſt à ſon avis, celui où l'Art éclate „ avec le plus de magnificence. Le „ fond du tableau n'eſt autre choſe „ qu'une proceſſion de Capucins avec „ trois membres du Parlement pen- „ dus. Mais la deſcription de Rome „ & de la politique ſont des peintu- „ res, qui embelliſſent le ſujet, & qui „ lui donnent une force dont je ſuis „ frappé. „

„ Je ne ſaurois aprouver l'opération magique dans le cinquieme Chant. Mr. de *Voltaire* s'eſt déclaré ouvertement contre ces choſes dans ſon

*Essai* ou *Epick Poetry*. Pourquoi se va-t-il amuser à mettre dans son Poëme les mêmes sortileges qu'il a blâmés à la *Jerusalemme liberata*. „

„ Je ne voudrois pas non plus, qu'à la fin de ce cinquieme Chant Henri IV. fût représenté si puissant, & si prêt à terrasser la Ligue. Cela est contraire à l'Histoire, & ne ménage pas assez la surprise du lecteur. „

CHANT VI. „ Je dirai peu sur celui-ci: il contient les Etats Généraux de *Paris*, & un assaut. Le discours de *Potier* me paroît admirable & bien propre à être appliqué pour nos guerres civiles. „

CHANT VII. „ En lisant le septieme Chant, je disois en moi-même, „ l'Auteur est mon Théologien. O vous Prêtres, qui damnés „ le genre humain sans miséricorde, „ parcequ'on prend la coupe dans la

„ communion, ou qu'on ne porte
„ point de ſurplis, ou qu'on penſe
„ que le St. Pere le Pape peut ſe trom-
„ per à toute force; écoutés Mr. de
„ *Voltaire* comme il parle de Dieu:

C'eſt cet être infini qu'on ſert & qu'on ignore;
Sous cent noms différents le monde entier l'adore;
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs,
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces indignes portraits, que l'humaine ignorance
Fait ſi pieuſement de ſa ſageſſe immenſe.
La mort eſt à ſes pieds, elle amene à la fois
Le Turc & l'Indien, le Juif & le Chinois
. . . . . . . . . . . . . . .
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui même a placé ſi loin d'eux. &c.

„ Que je me plaîs à voir Dieu punir „ comme un bon pere de famille, qui „ châtie tous ſes enfans, blancs, noirs, „ jaunes, avec nez long ou plat, avec „ turban ou chapeau, avec prépuce „ ou ſans prépuce: vous autres bons „ Papiſtes, pour l'ordinaire, vous „ brulés les gens en cette vie & en „ l'autre; & voilà en quoi nôtre Re- „ ligion paſſe la vôtre. Nous croyons „ le même Dieu, mais ne brulons „ perſonne. „

Voici deux Vers que je recommande à ce ſujet:

Non; s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.

„ Mais ſi Mr. de *Voltaire* parle divinement de Dieu, je penſe qu'il ne parle pas ſi bien des hommes dans

ce Chant. La fin eſt froide : il ne parle que de la France. C'eſt en cela mal imiter *Virgile*, lequel ne parloît que de Rome. „

„ L'empire romain alors étoit le monde; mais la France n'a point de Monarchie univerſelle, graces à Dieu & à Milord Duc de *Malborough*. „

„ Je ſouhaiterois que Mr. de *Voltaire* eut fait comme ſon ami *Camouëns* le Portugais, lequel en ſa *Luziada* ne s'arrête pas dans les limites du Portugal, mais permet à ſa Muſe de courir par toute la terre, & parler de chaque Nation. „

„ Mr. de *Voltaire* s'arrête uniquement à la France. Voilà comme ſont les François: ils ont beau être perſécutés par leurs Princes; il les louent à bon compte. Mettés les en priſon, banniſſés les, ils chanteront le Roi qui fait leur loiſir. „

„ De plus, ce Chant n'eſt, ni aſſez varié, ni ne fait partie du tout. „

Chant VIII. „ Donnés moi les deux bouts de ce Chant, je vous quitte du milieu: ce qui précede & qui ſuit la Bataille eſt admirable, mais la Bataille eſt froide. L'Auteur s'eſt épuiſé dans la deſcription de l'aſſaut. Il ne fait ici que glaner après une ample recolte: ce n'eſt qu'une Gazette de Bataille. Je ne ſuis pas, je l'ai déja dit, partiſan des deſcriptions des combats, & c'eſt la raiſon qui me fait condamner ceci. Je voudrois que le bruit d'un combat m'échauffat de maniere à ne faire oublier que je hais cette belle folie qu'on nomme *Gloire*, & ces *Maſſacres* qui ſe font au *Champ d'honneur*. „

Chant IX. „ La deſcription des amours n'a pas ici la folie du *Taſſo*; mais elle manque de certaines beau-

tés que le *Tasso* a aussi bien que *Virgile. Armide* & *Didon* me sont cheres: je les plains; je m'intéresse pour elles; mais pour dire la chose franchement, je ne me soucie point de la belle Gabrielle. Ce Chant est plûtôt une peinture, qu'un évenement. C'est un défaut, je le soutiens, & un grand défaut, dans un Poëme épique: la maîtresse du Héros doit jouer un personnage. Ce Chant n'est qu'un charmant & délicat B***, où un Roi de France va se divertir après une campagne.„

CHANT X. „ Le combat singulier entre *Tureme* & *d'Aumale* est très beau, à mon sens. La famine qui suit vient trop *abrupto:* cela n'est pas préparé; de plus elle est trop longue. La clémence de *Henri IV.* tire des larmes, mais *St. Louis* fait rire. Il s'en va trouver le bon Dieu, pour

le prier d'envoyer *Henri IV.* à la Messe. Mais j'en ai dit assez, & trop sur cela. Le tems me presse. Je souhaite à Mr. de *Voltaire* autant de bonheur qu'il a de gloire. J'aime son Poëme: j'y trouve des défauts; mais je les pardonne. Qu'il me pardonne ma Critique. Je souhaite qu'il reste parmi nous, & qu'il fasse une nouvelle Edition moins Papiste de la *Henriade.* „

En 1730. parut à *Londres* la belle Edition de *Jerome Bold-Truth.* Le Poëte ayant également tiré parti de l'amitié & de la haine, avoit fait disparoître les tâches qui déparoient un ouvrage destiné à l'immortalité. Les Censeurs ayant continué, le microscope à la main, leur examen minutieux, il recueilloit toûjours leurs idées, & trois années après, on s'apperçut de l'usage qu'il en avoit fait.

Cette nouvelle *Henriade* que *Josse* & *Bauche* se chargerent de donner au public étoitprécédée d'un avertissement digne de remarque. „ Ces Libraires „ continueront à donner gratis cette „ nouvelle Edition, comme les pré- „ cédentes, à ceux qui avoient souf- „ crit en France pour l'Edition in 4to. „ d'Angleterre, & qui n'ont pas vou- „ lu envoyer à Londres. Ceux qui „ ont négligé de recevoir ce livre, „ ont été admis & le feront encore, „ à recevoir le remboursement à Pa- „ ris chez les dits Libraires, & re- „ cevront outre cela la présente Edi- „ tion, en attendant que la nouvelle „ Edition in 4to. soit achevée laquel- „ le on leur donnera encore gratis. „

Un semblable procédé dément ce me semble complettement les bruits injurieux au désintéressement de Mr.

de *Voltaire*, & ce n'eſt pas le ſeul exemple que nous en citerons.

Depuis 1733. ce Poëme n'a éprouvé que ces petits changemens, que le reſpect pour le public & le ſoin de ſa gloire, conſeillent à un Auteur qui tend ſans ceſſe à la perfection. Il a été réimprimé cent fois & plus ſouvent examiné, loué, critiqué.

Un Cenſeur a écrit: „ J'admire „ ſurtout la verſification de la *Henriade*, elle eſt aiſée ſans être lâche, „ riche ſans être trop chargée, noble „ & pompeuſe ſans être ampoulée. „ Ses deſcriptions ſont des tableaux „ charmans d'après nature, avec toutes les beautés de l'Art; ſes portraits ſont vivans, ſes diſcours ſont „ vifs & rapides, la narration coulante, bien ſoutenue, variée &c.

De grands Littérateurs auroient encore voulu cependant une action

plus étendue, un dénouement moins précipité, des épiſodes mieux liés au ſujet. Ils euſſent déſiré encore plus de ſageſſe dans les idées; en effet il y en a quelque fois d'extraordinaires. Citons un exemple. Le génie de la France, vient chercher ſur la terre un ſage, pour arracher *Henri* à une honteuſe oiſiveté.

Il ne le cherche point dans ces lieux révérés
A l'étude, au ſilence, au jeune conſacrés
. . . . . . . . . . . . . . . .
L'ange heureux des François fixe ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Eſt-il vraiſemblable que le Génie de la France envoyé par *St. Louis*, ſe ſoit adreſſé à un hérétique?

Mais ces legers défauts ſe perdent dans la richeſſe de la verſification. „ L'harmonie en matiere de Poëſie en

est l'ame. Elle consiste dans le choix heureux des expressions vives, energiques & pittoresques, tellement assorties aux objets qu'on décrit, que ces mêmes objets semblent se répondre & se présenter à nos sens. C'est là ce qu'on peut véritablement appeller la magie enchanteresse de la Poësie, dont l'illusion impérieuse fait passer dans l'ame ces impressions profondes qui la maîtrisent. Ce talent sublime qui caractérise les grands Poëtes. éclate surtout dans les écrits de *Voltaire*. „

On a fait le même éloge d'*Homere* & de *Virgile*, & ils le méritoient mieux encore que leur rival. Mais aussi quel avantage ne trouvoit pas le Poëte dans la plus sonore, la plus melodieuse, la plus abondante, la plus expressive des langues que les hommes aient jamais parlé? la langue latine

latine, sans offrir les mêmes ressources, est bien supérieure à la langue françoise, qui ne peut jamais remplacer ces syllabes longues & breves, reduites en dactyles & en spondées, & donnant tant de grace & d'énergie aux vers grecs & latins.

Selon Mr. de *Ste. Palaye*, „ Cette „ langue soumise aujourd'hui aux loix „ d'une Grammaire, qui regle la „ marche de l'esprit & n'en gêne pas „ l'essor; cette langue élegante & „ nombreuse, qui joint la précision „ à la clarté, les graces à la force „ qui se multiplie à tous les stiles à „ tous les tons, qui sait tout exprimer & tout peindre, qui suffit au „ besoin de la raison, du génie & du „ sentiment. „

Cela est très ingénieux, & produit un grand effet dans un discours academique, mais n'est pas bien vrai.

Si les Poëmes épiques qui ſuccederont à *l'Iliade*, à *l'Enéide*, à la *Jeruſalem délivrée*, à la *Henriade*, ont une narration, un enfer, & pour mérite principal la Poëſie deſcriptive, nous avons peine à croire, qu'on en ſoutienne la lecture pendant cinquante années. Les Vers ſont comme les fleurs, ils n'ont qu'un tems. La raiſon, l'économie & l'hiſtoire naturelle, laiſſeront bien peu d'amateurs à la Poëſie. La Philoſophie dit-on glace tout ce qu'elle approche. Cela bien analyſé, veut dire que la raiſon dégoûte des jeux brillants mais inutiles de l'imagination.

On pourroit adreſſer à nôtre ſiècle & aux Savans ces Vers de Mr. de *Voltaire* au Roi de Pruſſe.

Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave
Paraſite diſcret non moins qu'adroit eſclave

Du lit de sa Glycere, où de Ligurinus
En prose mésurée insulte à Crispinus
Que Boileau répandant plus de sel que de grace
Veuille outrager Quinaut, pense avilir le Tasse
Qu'il peigne de Paris les divers embarras,
Ou décrive en beaux Vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence,

Il parut en 1741. des remarques *historiques*, *politiques*, *mythologiques* & *critiques* sur la *Henriade*. Le Commentateur croit devoir nous apprendre à propos de ce Vers:

Je t'implore aujourd'hui sévere vérité

que les anciens faisoient la vérité fille de *Saturne* ou du *Tems*. C'est ce qui s'appelle une remarque *mythologique*. En veut-on une *historique*?

A l'occasion de *Louis XII.* dont Monsieur de *Voltaire* parle dans le

ſeptieme Chant, il raconte que *Louis* „ jouant un jour au volant avec une „ Dame, le volant tomba dans ſon „ ſein. Elle vouloit que le Roi vint „ l'y prendre, mais ce Prince pour „ éviter la tentation, refuſa d'y met- „ tre la main, & ſe ſervit des pin- „ cettes qui étoient à la cheminée. „

Parmi les Notes *critiques*, voici la plus impartiale : il s'agit du Calvinisme:

Des caprices de l'homme il a tiré ſon être,
On le verra périr ainſi qu'on l'a vû naître.

„ L'on ne ſauroit accuſer Monſieur de *Voltaire* d'ignorance, ni croire que le peu de cas qu'il fait de la Religion proteſtante fût une ſuite des préjugés de la communion Romaine, dans laquelle il a été nourri & élevé. Mais c'eſt le fort de la plûpart des grands hommes, qu'après avoir exa-

miné toutes les Religions, ils ne ſavent, pour ainſi dire, quel parti prendre, & ſe perſuadent que la politique y a plus de part que la pieté. Il faut cependant eſpérer, qu'après y avoir reflechi, nôtre Poëte parlera ainſi du Calvinisme un jour:

De l'Evangile même il a tiré ſon être
On le verra fleurir, s'agrandir, & s'accroître."

Neuf lettres aſſez ingénieuſes attribuées à Monſieur *Fréron*, qui les écrivit (dans le tems qu'il écrivoit lui même) méritoient un peu plus d'attention. Il compare la *Henriade* & le *Lutrin*; idée bizarre, & qui ne ſe réaliſe jamais. On voit qu'il veut le préférer au *Poëme épique*, eh Monſieur! dites le clairement & laiſſez ces rapprochemens forcés, qui n'apprenent rien & ne prouvent pas davantage.

Ce que l'Auteur avance ſur la fable de la *Henriade* ne fera pas beaucoup d'impreſſion, ſi l'on examine bien que l'esquiſſe de tous les ſujets des *Poëmes épiques* connus, préſenteroit la même ſechereſſe. Ces argumens reſſemblent aux traits informes que les peintres jettent ſur la toile, pour fixer leurs idées avant de commencer leur tableau.

Il n'eſt gueres plus heureux dans ſes réflexions ſur le merveilleux. Si *Homere* avoit vécu de nos jours, il n'y auroit point eu de merveilleux dans ſon Poëme. Nous voulons des ouvrages compoſés ſuivant l'eſprit de ſon tems, & nous oublions que nôtre maniere de ſaiſir les objets s'oppoſe aujourd'hui à tout ce qui s'éloigne trop de la marche des évenemens ordinaires. Ce que nous admi-

rons dans le *Taſſe* & dans *Milton*, n'eſt pas leur merveilleux.

Comme Mr. *Freron* eſt à peu près le ſeul, qui n'ait pas voulu convenir de la vérité & de la nobleſſe des caractères, de la maniere fiere & hardie dont les portraits ſont deſſinés, de la richeſſe des détails, de l'harmonie de la verſification, nous attendrons avant de lui répondre ſur ces objets qu'il ait groſſi ſon parti. Eſt-ce une bonne maniere de juger que de conſulter ſans ceſſe les regles? qu'eſt-ce que cela ſignifie? des regles pour un Poëme épique, pour une Tragédie? L'imagination des Poëtes ne produiroit-elle pas de plus grands effets, ſi abandonnée à elle même, elle enfantoit ſes onvrages ſans les aſſujettir à des loix impoſées il y a pluſieurs ſiècles? Mr. *Makartney* diſoit, qu'il n'y avoit qu'un Poëme

épique dans la Littérature (l'Illiade) & qu'il n'y en auroit pas d'autres jusqu'à ce qu'un Poëte eut inventé une marche nouvelle. Cette théſe ſe ſoutenoit devant Mr. de *Voltaire*, fort intéreſſé à la combattre, mais qui l'attaquoit avec un ſuccès médiocre. Il finit par dire, & la Pucelle? eſt un Poëme, repliqua Mr. *Markatney*, parce-qu'il eſt ſans modele, & fait pour plaire à toutes les Nations.

Le dernier coup porté à ce Poëme, eſt le *Commentaire* de *Mr. de la Beaumelle* revû & corrigé par Mr. F.. en deux énormes Volumes in 8vo. Cette œuvre pédantesque conſiſte dans plus de douze cent Notes, dont voici quelques unes des moins extraordinaires:

Je chante ce Héros qui regna ſur la France

*Note.* „ Quoi vous chantés tout
„ le regne de *Henri?* mais ce
„ ſujet n'eſt-il pas trop vaſte ?
„ Comment pourriés vous fai-
„ re un tout regulier de tant de
„ parties diverſes?

*Arma, virum que cano, Trojae qui primus ab oris*

Je chante des combats & un héros &c. &c.

Quoi vous chantés les travaux d'*Enée* au ſiège de *Troye* & ſur la mer? Ses combats jusqu'après la mort de *Turnus*, qui le mirent à même d'établir la Colonie troyenne en Italie? quel ſujet! que d'évenemens! que de Nations différentes &c. &c.

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Medicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils.

*Note.* „ *Depuis peu Medicis* je
„ mettrois dès longtems ou de
„ tout tems.

Vous vous êtes donc réconcilié avec cette expreſſion; vous diſiés pag. 23. à l'occaſion de ce Vers

Que Londres eſt de *tout tems* l'Emule de Paris

„ j'aimerois mieux que Londres fût „ toûjours. *de tout tems* appartient à „ la Proſe. „

Il fût de ſes ſujets le vainqueur & le pere

*Note.* „ Cela éſt en partie vrai „ dans l'hiſtoire, & totalement „ faux dans le Poëme. Ce vain- „ queur de ſes ſujets en reçoit „ la loi, ce pere de ſes ſujets „ les égorge, les affame impi- „ toyablement pour avoir le „ plaiſir de reſter plus long- „ tems dans une Religion qui „ lui eſt indifférente, quoiqu'on „ lui ait prédit qu'il n'entrera

„ dans le paradis qu'après l'a-
„ l'avoir abjurée. „

Quoi, le meilleur des Princes *égorge* ses sujets! ce n'est que pour le plaisir de rester dans une Religion indifférente qu'il les *affame!* & c'est dans Paris qu'on imprime ces horribles blasphêmes! De pareils traits prouvent bien que personne ne lit ces tristes injures. Il ne les souffriroit pas ce peuple, qui n'écouta jamais sans émotion le récit des vertus ou des exploits d'un Prince toûjours adoré.

Descends du haut des Cieux, auguste vérité
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté.

*Note.* „ Est-ce de la *force* est-ce de la *clarté* qu'il vous faut?..

Oui sans doute. Monsieur *de la Beaumelle* nous les fait désirer sou-

vent dans ses Vers. & prouve trop à quel point elles sont nécessaires.

L'ambition sanglante, inquiete. egarée

*Note.* „ Ces deux traits *inquiete* „ *égarée* ne conviennent pas „ plus à l'ambition qu'à cent au- „ tres vices. „

Comment peut-on la peindre plus fortement? inquiete des obstacles, égarée dans ses projets.

Esprit foible & crédule en sa dévotion
Il suivoit le torrent de la rebellion

*Note.* „ *Crédule en sa dévotion*, „ expression de Couvent. „

Tant mieux; puisqu'il s'agit de peindre un homme qui en sort.

Trop aisement trompé le jeune solitaire

*Note.* „ Le nom de *solitaire* con- „ vient-il aux Dominicains? les

„ enfans de St. Dominique n'ont
„ jamais vécu dans la folitude.
„ Ils font repandus par état dans
„ le fiècle; on les a même vûs
„ fouvent à la tête des armées.„

Les Dominicains auront grande obligation de cet Eloge au Commentateur. Il eft vrai que lorsqu'ils ont paru à la tête des armées, c'étoit pour une belle caufe. Quoi des Religieux ne vivent pas dans la folitude? on apelle *folitaire* un homme retiré par goût à la campagne, & on ne donnera pas ce nom à celui, qui par état a renoncé au monde?

Mr. de *la Beaumelle* a voulu qu'on lui appliquat ce qu'un de fes confreres (*St. Didier* dans fon *Poëme de Clovis*) a dit de *Despréaux:*

Son exemple eft toûjours la meilleure leçon

Nous voici enfin arrivés à la partie vraiment intéreſſante de cet ouvrage, c'eſt une Poëſie toute nouvelle.

François, je vous invite à chanter ce grand homme

Comme on invite à diner, à ſouper, ſans façon.

Muſe ſainte, apprends moi quel funeſte génie
Entre ſon Peuple & lui rompit toute harmonie;
Tu regnes ſur les tems, par toi fût retracé
L'avenir à DAVID, à MILTON le paſſé.

*Muſe ſainte... David, Milton*, belle accolade! on prédit, on annonce l'avenir, on ne le *retrace* pas. Vous avés dit ſi ingénieuſement qu'un Poëte épique ne *prenoit pas la plume*, qu'il *embouchoit la trompette*.

Après nous avoir aſſuré que „ Mr. „ de *Voltaire* s'expoſe au double re- „ proche de faire des abrégés qui

„ n'apprennent rien, & qui ſont long „ au dernier point „ il eſſaye de remédier à ce défaut, & commence un récit à ſa façon, où l'on dit de *Henri:*

Nul retour ſur lui même à lui même étranger
Il ne voit que la France, & la France en danger

On ſeroit tenté de croire, que ce danger l'occupe aumoins, s'il ne le trouble pas, qu'il y cherche des remedes. Point du tout, le Héros s'endort.

De ſes ſens fatigués le doux ſommeil s'empare

à la vérité

Sans que de cet objet ſon eſprit ſe ſépare

c'eſt à dire qu'il y rêvoit en dormant.

Le ciel qui des combats le voit ſe rebuter

*Henri* ſe *rebuter des combats!* c'eſt vous qui rêvés Mr. *de la Beaumelle.*

L'excite par un ſonge à s'y précipiter

Ce Héros a bien beſoin qu'un vain ſonge éguillonne ſon courage.

Ce qui eſt trés plaiſant dans ce ſonge, c'eſt que la France apparoît à *Henri* ſans faire attention que dans ce moment deux *Schismes* la déſoloient. Ce n'eſt pas à ce Prince encore proteſtant qu'elle doit s'adreſſer, pour détruire le culte dont il fait profeſſion. Il s'agit donc du *Schisme* politique, c'eſt-à-dire qu'elle vient le prier de ſe faire réconnoître Roi légitime. Elle peut être tranquille, *ſon fils* n'oubliera rien pour lui donner cette ſatisfaction. Quelle eſt la réponſe du Héros à cette *femme éplorée, il s'élance ſur elle* & veut *l'embraſſer.*

*ſer*. Heureuſement qu'elle échappe à cette gaité de jeune homme.. Ah! c'eſt bien maintenant que *Bayle* diroit, *ſi Henri IV. eut été Eunuque, c'étoit un Prince accompli!*

Plein de ce ſonge, il vole oppoſer à la Ligue une triple barriere, offre ſes ſervices à *Valois*, & après un long diſcours qui reſſemble à un Logogryphe, il ajoute

A veiller ſur mes jours votre foi vous engage
Quiconque aime ſon Roi ne veut point d'autre otage
Ma préſence dit tout.

Tant mieux; car le diſcours ne dit pas grand choſe.

La réponſe de *Valois*, il faut en convenir, eſt cependant encore un peu plus ridicule.

Parbleu, lui dit-il, vous m'y faites penſer, j'étois un vrai poltron, vous

me rendés le courage. Je sais que *Mayenne* regne à *Paris*. Qu'il ne s'imagine pas me faire peur; ah j'en ai bien vû d'autres!

Mais à quelque périls qu'il faille m'exposer
J'en ai vû de plus grands & je puis tout oser.

Mr. *de la Beaumelle* a bien voulu refaire trois cent Vers pour le second Chant. *Henri* est en Angleterre il fait dans le cours de son récit une déclaration d'amour à *Elisabeth*.

D'un si grand changement sa prudence étonnée (*de Coligni*)
Avec la sœur du Roi conclut mon hymenée;
Vous le savez, Madame, embrasé d'autres feux
J'osai porter plus loin mes témeraires vœux
Il falut m'immoler. Des maux de la patrie
On crut par cet hymen voir la source tarie.
Qu'il m'en couta de perdre un espoir si flatteur!
Quoique le desir seul le nourrit dans mon cœur.

Ce n'étoit aſſurement ni l'eſtime, ni le reſpect, ni aucun ſentiment, c'étoit le *déſir ſeul.* Cependant

Eliſabeth flattée
Cache l'émotion dont elle eſt agitée

en effet, c'étoit bien une Princeſſe à émotion.

*Henri* s'interompt tout à coup au milieu de ce récit.

Mais que faiſois-je alors ? ſur la foi des ſermens
Tranquilles, deux époux ou plûtôt deux amans,
Dormoient au fond du Louvre, & nos cœurs ſans allarmes
Enivrés par l'amour goûtoient encor ſes charmes.

Quand on dort on n'eſt pas ennivré d'amour ; d'ailleurs il eſt bien décent de donner à *Eliſabeth* l'idée de cette jouïſſance conjugale, & plus délicat encore de lui peindre, comment après avoir été *embraſé d'autres*

*feux* on s'étoit *immolé* de bonne grace.

Un effroyable cri nous arrache au ſommeil
J'ouvre les yeux, je vois (quel objet! quel
reveil)
D'un ſang impétueux les vagues fugitives

C'eſt donc dans ſa chambre que coulent ces *vagues fugitives.*

Eperdu, je m'écrie à l'aſpect du trépas
O ma femme! . . .

Belle exclamation!

Soudain elle fuit de mes bras,
S'élance vers la porte où fume le carnage
Et maîtreſſe du ſeuil en ferme le paſſage.

Il n'y avoit donc encore perſonne dans cet appartement, lorsque la Princeſſe en chemiſe va fermer la porte. Cependant *Bourbon* adreſſe un diſcours aux aſſaſſins.

Foulés aux pieds la fille & la sœur de vos maî-
tres.

Le *respect les arrête, l'amour suspend leur fureur. Henri* court saisir ses armes.

Par des objets nouveaux
Les tendres voluptés, sans doute épouvantées
De mon lit nuptial les avoient écartées.
C'est donc ainsi, dit-il, que Bourbon doit périr...

Eh pourquoi ? les *fureurs* sont suspendues.

O prodige! aussitôt la voute est entrouverte
Un génie en descend & répare ma perte

De quelle perte parlés-vous cher Prince ? il y a un quart heure que vous êtes avec votre femme ; elle n'est pas sortie de votre appartement, demandés lui où les *tendres voluptés* ont caché vos armes, sans donner à un Ange, l'inutile peine de vous les apporter.

Dès l'inſtant qu'il les poſſede, il vole aux aſſaſſins & fait *le diable à quatre.*

Je me jette au milieu de ces bandes preſſées,
Et j'affronte à moi ſeul leurs forces ramaſſées.
Mon glaive fend les airs & retombe à la fois,
Et tout eſt écraſé ſous cet énorme poids.
Des bleſſés, des mourans, les clameurs confondues
Se portent vers l'Olympe & par lui ſont rendues.
Tout ſe diſſipe, ou fuit, tout cede à mes efforts
Et chacun de mes coups enfante mille morts.

Des aſſaſſins qui forment des *bandes preſſées* . . . .

Un glaive qui *écraſe* . . . . . . l'*Olympe* dans un Poëme chrêtien . . . . . . cet Olympe qui *rend des cris* . . . les *clameurs* des *mourans.*

*Charles* paroit enfin, les *levres écumantes* . . . . . . & quel eſt ce *Charles?* perſonne ne le connoît, on

n'a pas même annoncé ſon arrivée. C'eſt le Roi qui vient expliquer les raiſons qui lui ont conſeillé cet abominable carnage.

. . . .

D'un peuple factieux j'extermine le reſte
Et ton nom fût inſcrit ſur la liſte funeſte;
J'ai mis ta tête à prix

Vous n'y penſés pas répond *Henri* de *Bourbon*.

L'Héréſie eſt un vice de l'eſprit
Le préjugé la forme & la grace en guérit
. . . . . . . . . . . . . . .
Mais puisque la Pairie à vos yeux me ravale
Moi qu'à vous, à tout Roi le diademe égale,
Reprenés ces honneurs, ces biens, ces dignités
Qui des moindres périls feroient trop achetés;
Affranchi déſormais de votre dépendance
Content de mes états, je renonce à la France

Je m'en ſoucie comme de . . .

La Navarre eſt mon bien, je ne veux rien de plus.

*Charles* s'ennuye.

Banniſſons, lui dit-il, ces diſcours ſuperflus

Pas tant de raiſons, abjure, ou ſois priſonnier. Il ſort après cette menace. Le Conteur pourſuit

Ma femme en gémiſſant ſe jette dans mes bras
Ah daignés adoucir cette franchiſe auſtere!

Pas trop *auſtere.* Jamais *Henri* ne fût moins fier.

J'eſſuyois ſes beaux yeux . . . .

C'eſt de ſa femme dont parle ce Héros; il avoit bien raiſon de dire *ou plûtôt deux amans.*

Un grand homme peut-être
Expire en ce moment ſous le poignard d'un traitre.

Il s'agit de *Coligni.*

Il n'eſt plus, répond-elle

Il n'eſt plus. Eh! qui vous l'a

dit Princesse infortunée ? vous n'avés pas passé le seuil de cette porte que vous allates fermer, ni quitté votre mari.

A ces mots

Une sueur glacée étouffe mes sanglots.

Une *sueur* qui *étouffe*, Belle image !

La pitié disparoît & rien n'échappe au zéle.

'Beau *zéle*, vraiment que celui qui ordonna & exécuta cet horrible carnage !

Mais cet extrait suffit pour aprécier l'homme qui dit, en parlant des Vers de Monsieur de *Voltaire: j'aurai plûtôt fait de les refaire que de les critiquer*. Voilà celui qui vient rectifier nos jugemens, & nous donner des leçons de goût. Voilà le *Zoïle* qui trouve des apologistes.

L'empreſſement de toutes les langues à s'approprier la *Henriade* eſt un éloge, devant lequel les critiques doivent ſe taire. Il y a eu pluſieurs Traducteurs Italiens, parmi lesquels on diſtingue Mr. *Nency*. Dans ſa langue ſi favorable à la Poëſie, on trouve ſouvent l'original au deſſous de l'imitateur. Les premiers Vers ſont plus beaux que les Vers françois :

Canto quel grand' eroé, ré della Gallia
Che per conquiſta, e per ſuo reggio ſangue
Che apprene a Governar d'al fato averſo,
Perſeguitato, Venſe, e perdono
Mayenna ſperſe, la lega, & l'Ibero
E Vincitor fu de ſoggetti, e padre.

On la traduiſoit en anglois, en allemand, en eſpagnol, tandis que quelques François s'occupoient à prou-

ver que ce Poëme avoit injuſtement prétendu aux honneurs de l'Epopée; effet ordinaire & funeſte de cette jalouſe inquietude, ſans ceſſe occupée à diſputer la gloire aux contemporains.

Mr. de *Voltaire* diſoit lui-même en liſant une de ces Traductions (celle de Mr. *Nency*) „ J'avois peur de montrer „trop d'amour propre dans le plaiſir que „ m'a fait la Traduction italienne de „ la *Henriade*; mais puisque vous en „ êtes content, je ne dois plus dou- „ ter du jugement que j'en ai porté. „ Je n'ai qu'à remercier l'Auteur qui „ m'a embelli.

Elle a été auſſi traduite en Vers latins, & ce n'eſt pas une des moins belles verſions. On en jugera par ce morceau.

Defcends du haut des cieux augufte vérité:
Répands fur mes écrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre
C'eft à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eft à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divifions.
Dis comment la difcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes;
Viens, parle, & s'il eft vrai que la fable autrefois
Sût à tes fiers accents, mêler fa douce voix
Si fa main délicate orna ta tête altiere
Si fon ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi, fur tes pas, permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

*Labere de cœlo, tu, veri Augusta satelles*

*Virgo; facem attollens in carmina suffice Vires*

*Te regum assuescant aures audire superbæ*

*Voce tuum est dominos terrarum ambire magistrá;*

*Ostentare tuum est, totum documenta per orbem*

*Dura rebellentum mala, dementesque ruinas.*

*Dic unde irruerit nostros discordia fines,*

*Dic tristes populorum iras & crimina Regum;*

*Alloquere ipsa. Tibi potuit si fabula quondam,*

*Comtus illecebris, voces mollire severas,*

*Artificique manus famulans decus addere fronti,*

*Si splendori umbra varios affudit honores,*

*Illa sinas mecum sacra per Vestigia surgat.*

*Fida ministra tui, non invidiosa, decoris.*

Si des Traducteurs élegans embellirent la *Henriade*, elle trouva aussi un *Scarron* & moins encore. Parcequ'un homme aura reçu la misérable facilité de déshonorer les beautés d'un Poëme, comment a-t-il le courage d'en faire usage? n'est ce pas outrager l'Art que de défigurer ces beaux Vers?

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port
Cent matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes
Etoient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchainé dans les airs,
Au souffle du Zéphire, abandonnoit les mers;
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:

L'Aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit.
Les vents ſont déchainés ſur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs & l'abime des flots,
Montrent partout la mort aux pales matelots. &c.

Au lieu de cette ſuperbe deſcription vous trouvés:

Lors le double traitre d'Eole
Retenoit les vents dans ſa geole
Et ne lachoit qu'un ſeul Zéphir
Qui ſouffloit à faire plaiſir;
Mais à peine a-t-on levé l'ancre
Que le Ciel ſe barbouille d'encre.
Borée & ſon frere Aquilon,
Font un terrible Carillon.
Sur les flots élevés en buttes
Les marſouins ſont mille culbutes.
Il tonne, il grêle, & qui pis eſt
Le marin dit ſon Chapelet.

Malgré les critiques, les paralelles, les défauts mêmes de la *Henriade*, c'eſt le Poëme le plus parfait qui ſoit dans la langue françoiſe. On conçoît qu'il eſt poſſible d'aller au delà, & lorsqu'il plaira à la nature de réunir dans le même homme le génie d'*Homere*, le goût de *Virgile*, l'imagination du *Taſſe*, la force de *Milton*, le coloris de *Voltaire*, cet homme ſurpaſſera la *Henriade*. Ses Contemporains exigeront une fable neuve des Epiſodes qui naiſſent du ſujet & varient ſa marche ſans la ſuspendre des caracteres ſoutenus intéreſſans, de belles images, la richeſſe de l'expreſſion, la pureté du ſtile ſans ſechereſſe, & une extrême clarté ſans la plus petite longueur, de la grace & de la force, un ouvrage enfin exempt des taches les plus légeres. Lorsqu'il leur aura fait ce rare préſent

present, ils examineront ses mœurs, sa maniere d'exister, pour lui faire des reproches graves, ou le couvrir aumoins de ridicules. S'il ne mérite pas les uns & s'il échappe aux autres, en reconnoissance de ses veilles & pour prix de ses talens, son Poëme sera applaudi cent ans après sa mort.

## ESSAI
### SUR LE POEME EPIQUE.

Il n'est pas extraordinaire que Mr. de *Voltaire*, voulant fixer le tems où le Chantre d'*Illion* a vécu, regarde la guerre de *Troye* comme une époque; mais qu'il ajoute que ce premier des Poëtes auroit pû voir des Grecs qui avoient vû *Ulisse*, *Ménélas*, *Achille*, voilà ce qui surprend de la part d'un Ecrivain souvent repris, & dèslors obligé de faire des recherches exactes.

Il dit que *Ciceron* nous a laiſſé de très beaux Vers. Ceux qu'on lui prête ne ſont pas en aſſez grand nombre, & leur origine eſt trop mal conſtatée pour démentir le Philoſophe *Seneque*. Comment le tems, qui nous a ſauvé une ſi grande quantité de morceaux de Proſe, eut-il laiſſé périr des Poëmes ? *Ciceron* étoit Homme d'état, Orateur, Naturaliſte, Philoſophe, qualités qui s'accordent rarement avec la Poëſie.

Avouons qu'*Homere* & *Virgile* ſont parfaitement bien jugés dans cet *Eſſai*. J'oſerai ſeulement hazarder une queſtion. Savons nous aſſez bien le Grec & le Latin, pour décider ſi les détails que nous blâmons dans ces deux grands Poëtes, tels que les trois gigots mis dans une marmite par *Patrocle*, & le repas des harpies, choquoient autant les Grecs & les

Latins que nous le croyons? Mr. de *Voltaire* a mis dans un Poëme épique: „ On voit des chiens courans „ à toute jambe, nés pour mordre „ les sangliers à la cuisse ou aux oreil„ les, animés par les Piqueurs qui „ donnent du cor.„ Cette image n'est pas fort noble, mais si vous la voyés parée des couleurs de la Poësie, elle change tout à coup.

De Piqueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage
Pressent un sanglier, en raniment la rage.
Ignorant le danger, aveugles, furieux
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux
Les antres, les rochers. &c.

Tout dépend de la maniere, dont les objets sont rendus. La pluspart des Tragédies sont des querelles de

ménage, ou des intrigues d'amour mises en beaux Vers.

Mr. de *Voltaire* a dit dans des *Stances*, qu'il attendroit sa mort pour savoir quelle seroit sa place. Je crois qu'il a moins de génie qu'*Homere*, moins de force que *Virgile*, moins d'imagination que le *Tasse*; plus de vérité dans les caracteres, plus de sagesse dans sa marche; plus de noblesse & de décence dans les images. Rien dans la *Henriade* n'égale le quatrieme Livre de *l'Enéide*; mais le Héros du Poëme moderne n'est pas un avanturier sans fermeté, éclipsé par un personnage du second ordre, comme *Enée* l'est par *Turnus*. Au reste rien de plus injuste & de plus inutile au progrès de l'Art que ces paralleles, où l'un ne brille qu'aux dépens de l'autre, & dont le resultat ordinaire est, que celui qui parle a beaucoup d'esprit,

& ceux dont il eſt queſtion beaucoup de défauts.

Je ne conçois pas comment on a ſi longtems répété ce Vers de *Boileau*.

La Critique eſt aiſée & l'Art eſt difficile

La *Critique eſt aiſée*, oui dit Mr. *Sauret*, s'il eſt aiſé d'avoir de l'eſprit, du goût, de la pénétration, de la fineſſe, & une grande étendue de connoiſſances.

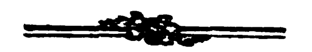
Mr. de *Voltaire* raconte à l'article de *Milton*, que ſon Poëme longtems négligé, & presque inconnu en Angleterre, ne devint célebre que lorsque Mr. *Adiſſon* eut averti des beautés du *Paradis perdu*. Cependant *Guillaume Hog* Ecoſſais, en avoit fait une traduction dès l'année 1690, & cette traduction avoit eu du ſuccès. Dailleurs le ſingulier

marché que *Milton* avoit fait pour ſon manuſcrit, prouve que Mr. de *Voltaire* n'a peut-être pas été bien informé. *Milton* vendoit ſon Poëme quinze L. Sterling, qui lui feroient payées après la vente de trois Editions. Il toucha les quinze guinées, il y eut donc trois Editions; le Paradis perdu n'étoit donc pas ſi négligé, & la critique de Mr. de *Voltaire* eſt plus juſte, lorsqu'il s'appuye de l'opinion des plus grands Littérateurs qui condamnerent unanimement cette futilité, avec laquelle *Satan* fait bâtir une ſalle d'ordre Dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables, qui auroient occupés trop de place, dans le Parlement d'enfer, & qui enſuite ſe transforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil.

Mr. *Duncombe*, Anglois, zélé pour la gloire de *Milton*, essaye de répondre en disant: „ Il étoit convenable, que le Monarque des „ enfers eut un Palais qui répondit à sa dignité . . . . . . . . .
„ Après avoir harangué ses sujets en „ enfer, la varieté exigeoit qu'il rassemblat le conseil dans un lieu séparé. La diminution de taille de la „ plûpart des démons, marque mieux „ la diversité des classes, la grandeur „ des Chefs, & la multitude du peuple. Quelque spacieuse qu'eut été la „ salle, elle n'eut pû soutenir cette multitude de géans. „

Mais un de ses compatriotes plus impartial (Mr. *Maty*) a observé que „ si tous les diables ont pû tenir dans le lac, & si même, (telle étoit la grandeur de ce vaste abyme) ils n'y paroissoient que comme des feuilles

flottantes, il n'étoit pas besoin de les transformer, pour leur faire trouver dans les espaces immenses un endroit assez spacieux pour les contenir. „Les divertissemens, que *Milton* leur donne à la sortie du Conseil, ne me paroissent pas moins puérils. Les enfers devoient-ils rétentir d'autres sons que de funestes hurlemens? je n'attends des démons que des projets de vengeance & des expressions de douleur. Il m'est impossible d'oublier qu'ils souffrent, quand je les vois s'amuser à des exercices d'Athletes, à des concerts harmonieux, & à des conférences académiques.



# *THEATRE.*

Que de Volumes on formeroit des paralleles (*) entre *Corneille*, *Racine*, *Crébillon* & Mr. de *Voltaire*! Comme si l'on avoit besoin d'abaisser Oedipe.

(*) Il y en a un entre autres, dans lequel on dit „ que Mr. de *Voltaire* voudroit-être seul „ parmi tous les autres Ecrivains, & semble „ ignorer ce que c'est que d'être soi mê„ me. „ Et à la fin de la même page on assure „ qu'il est inimitable dans quelque genre qu'il écrive. „ n'est ce pas là ce qu'on apelle une contradiction?

„ *Racine* possede les graces naïves & „ piquantes de *Venus*; *Crébillon* les gra„ ces mâles & austeres de *Minerve*; Mr. „ de *Voltaire* les graces parées & super„ bes de *Junon*. Si *Paris* avoit eu deux „ pommes d'or à distribuer entre ces trois „ Auteurs, il eut donné la plus belle à „ *Racine*, & l'autre à *Crébillon*, regret„ tant de n'en avoir pas une troisieme. „ J'en demande pardon à l'Auteur, que j'ai l'attention de ne pas nommer, mais tout son parallele est un vrai galimathias.

Oedipe. un peu ſes rivaux pour le montrer avec plus d'avantage: comme ſi l'on ne pouvoit lui treſſer une couronne qu'en détachant quelques feuilles de la leur! Sans rapprocher encore ces grands hommes, nous dirons: que lorsque la nature deſtine à un être privilégié le ſublime talent des *Eſchiles* & des *Sophocles*, elle commence par lui donner un génie extraordinaire, afin que la nouveauté & la grandeur des idées, attirent & aſſemblent autour de lui la multitude. Elle lui preſcrit enſuite, de répandre dans les ames l'horreur du vice & l'amour du bien. Pour accomplir cet ordre ſacré, le Poëte parcourt de ſiècle en ſiècle les Archives du monde, & dans ce vaſte amas de crimes heureux, de vertus perſécutées, d'actions héroïques, de projets mal conçus, de fatalités inex-

plicables, il choisit de quoi compo- Oedipe.
ser ces tableaux effrayans qui transportés sur la Scène, réfléchissent la terreur dans les ames corrompues, ou font naître la pitié dans les cœurs sensibles. Tel fût Mr. de *Voltaire.* Lorsque l'Histoire, moins fertile qu'on ne le croit, lui manqua, il inventa des situations, il créa des personnages, & son imagination le servit si heureusement, qu'on s'accoutume insensiblement à croire, qu'il a existé un *Gengis-Kan*, un *Zamore*, une *Aménaïde.*

Ses Héros sont la gloire & non le désespoir de l'humanité. Du moins peut-on aspirer à leurs vertus, & leurs passions ne sont pas toûjours de coupables foiblesses. Quant au coloris, cette partie si précieuse, sans laquelle le génie même laisse tant à désirer, je crois qu'on sera trop longtems in-

Oedipe. decis entre *Racine* & *Voltaire*, & si jamais la postérité prononce, la place du second sera encore l'objet de l'envie de tant d'autres.

„ *Oedipe*, la premiere de vos Tra-
„ gédies, fit douter si vous n'aviez
„ pas dèslors atteint le point de per-
„ fection, où sont marquées les bor-
„ nes de l'Art. Une diction pure, no-
„ ble, élégante; cette harmonie qu'on
„ ne définira jamais, & qui sera toû-
„ jours son effet; chaque passion qui
„ parle son langage, parceque l'ima-
„ gination & le cœur sont d'accord;
„ les ornemens dispensés avec la sa-
„ gesse d'un âge mûr; & cela dans
„ un sujet manié par les deux plus
„ grands maîtres. *Athlète* encore si
„ jeune, lutter contre *Sophocle* & con-
„ tre *Corneille!* Pour esperer de pou-
„ voir les vaincre, il faloit nécess-
„ sairement commencer par vous fai-

„ ſir de leurs propres armes, c'eſt-à „ dire, conſerver leurs véritables „ beautés; mais avec le ſecret que „ vous aviez, de faire qu'on ne pût „ les diſtinguer de celles qui n'apar- „ tenoient qu'à vous. „ (*) Oedipe.

Quel Art il faloit pour déveloper les horribles deſtins d'un fils aſſaſſin de ſon pere, & jouïſſant des fruits de ſon crime dans les bras de celle, dont il reçut le jour! Quand *Sophocle* auroit laiſſé le ſecret de dévoiler ces affreux myſteres, quelle adreſſe, pour, en inculpant les Dieux du fatalisme, paſſer ſi près de nos dogmes ſans attaquer la liberté, & ne pas allarmer les ſpectateurs déja revoltés du ſujet, par les dangereuſes réflexions qui en naiſſent. Les beautés de cette pièce ſont d'un grand maître, &

(*) Mr. *Ducis* Diſc. à l'Acad. Françoiſe.

Oedipe. ſes défauts d'un écolier. Tel doit être le premier eſſai du génie.

Cette Tragédie parut avec ſix *Lettres*, dont la premiere, écrite au ſujet des calomnies dont on avoit chargé l'Auteur, fût imprimée par permiſſion expreſſe de Mgr. le Duc d'Orleans, alors Régent du Royaume. Mr. de *Voltaire* a ſupprimé dans les dernieres Editions ce paſſage, qu'un homme coupable n'eut jamais oſé imprimer „ ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les „ preuves de mon innocence, le *Préſent*, dont Monſeigneur le Régent „ a daigné m'honorer : cette bonté „ pourroit n'être qu'une marque de „ ſa clémence. Il eſt au nombre des „ Princes, qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir, ceux mêmes qui s'en ſont écartés. Une „ preuve plus ſûre de mon innocen-

„ ce, c'eſt qu'il a daigné dire, que „ je n'étois point coupable, & qu'il „ a réconnu la calomnie, lorsque le „ tems a permis de la découvrir. „ Oedipe,

Les autres Lettres renferment la critique de *l'Oedipe* de *Sophocle*, de celui de *Corneille*, & de la Tragédie même, qui oſoit venir après celle-ci. Dans ces ſortes d'examens, on dit un peu de mal de ſon ouvrage pour avoir le droit d'en dire beaucoup de bien. *Racine* n'imita point en cela ſon devancier; *Crébillon* laiſſa au public le ſoin d'examiner ſes ouvrages, & Mr. de *Voltaire* s'en tint à l'examen d'*Oedipe*. C'eſt une manie aſſez générale, de devenir Législateur après un premier ſuccès. Le *ſiége de Calais* nous valut une poëtique.

Sept ans après *l'Oedipe* de Mr. de *Voltaire*, Mr. de *la Motte* traita le même ſujet, en rimes, & en Proſe

Oedipe. non rimée. Il avançoit que la rime étoit un uſage barbare inventé depuis peu. Mr. de *Voltaire* combattit cette opinion avec autant de force que de politeſſe. Elle trouva cependant plus d'un défenſeur, entre autres Mr. *Soubeyran de Scopon* de l'Académie des jeux floraux, qui publia une réponſe aux Préfaces d'*Oedipe* & de *Brutus*. Ce protecteur de la Proſe étoit un homme d'eſprit qui ſe trompoit „ un „ bon déclamateur „ ſelon lui „ flatte- „ roit autant les oreilles délicates avec „ de la Proſe de *Flechier*, de *Fene-* „ *lon* ou de *Voltaire*, qu'avec les plus „ beaux Vers. „ La rime ne fait „ point beauté dans nos Tragédies ni „ dans nos Comédies, ou indépen- „ damment du peu de vraiſemblance „ qu'il y a, à entendre des Soldats, „ des Valets, des Suivantes, des „ Bourgeois rimer leurs converſa-

„ tions

„ tions, l'alternative inviolable de „ deux rimes masculines & féminines est en vérité assommante, à quoi servent des Vers, ajoute-t-il, qu'on cherche tant qu'on peut à faire prendre pour de la Prose? . . . Les Vers de la *Henriade* sont les plus beaux Vers du monde, mais on ne lit pas ce Poëme tout d'une haleine; qui jamais a interrompu l'Histoire de *Charles XII?* „ Mr. de *Voltaire* fournit „ lui même la preuve, que les Vers „ ne sont pas ce qu'il y a de plus im„ portant pour le succès des ouvra„ ges de Théatre. Les pièces les „ mieux versifiées ne sont pas celles „ qui ont le mieux réussi. *Brutus* a „ moins plû que *Zaïre.* „ & si Mr. *Soubeyran* écrivoit aujourd'hui, il ajouteroit peut-être: *Semiramis* moins que *Tancrede*, & *Rome sauvée* moins que *l'Orphelin de la Chine.* Ces raisons Oedipe.

Oedipe. ne perſuadent pas; mais au moins les lit-on avec plaiſir.

Mr. de *Voltaire* dit dans la même Préface „ que tous les peuples „ de la terre, excepté les Grecs & les „ Romains, ont rimé & riment en- „ core „ il n'ignoroit pas cependant que presque toutes les Tragédies angloiſes ſont écrites en Vers blancs.

Mr. *Barretti* lui reproche dans ſon Diſcours ſur *Shakespear*, d'avoir *parlé arrogament* de *Sophocle* & d'*Euripide*, dans la troiſieme des ſept Lettres ſur les différentes Tragédies *d'Oedipe*. Il nous ſemble que ce critique ſévere n'eſt pas fondé. Voici le paſſage qu'il attaque. „ Les fautes „ de *Sophocle* & d'*Euripide* ſont ſur „ le compte de leur ſiècle: leurs beau- „ tés n'appartiennent qu'à eux: & il „ eſt à croire, que s'ils étoient nés „ de nos jours, ils auroient perfec-

„ tionné l'Art qu'ils ont presque in- Oedipe.
„ venté de leur tems. „ Qu'y a-t-il donc *d'arrogant* dans cette réflexion? Personne n'a encore prétendu que les Grecs ayent porté la Tragédie au plus haut point de perfection; mais ils ont laissé de grandes beautés, que les héritiers de leur génie ont naturalisées, chacun dans le pays où ils écrivoient. Mr. de *Voltaire* s'est empressé de publier ce qu'il leur devoit, il n'a pas eu honte de se montrer couvert de leurs superbes dépouilles.

On a souvent censuré ces deux Vers, que *Jocaste* dit dans la premiere Scéne du quatrieme Acte:

Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense
Nôtre crédulité fait toute leur science,

Quelques années auparavant on jouoit encore *Agrippine*, Tragédie

Œdipe. de *Cyrano* de *Bergerac.* A peine fit-on attention aux ſcandaleuſes extravagances que ſe permet *Séjan*, dans un entretien qu'il a avec *Terentius* ſon confident, qui veut le détourner d'aſſaſſiner *Tibere.*

TERENTIUS.

Reſpecte & crains des Dieux l'effroyable tonnerre

SEJAN.

Il ne tomba jamais en hyver ſur la terre
J'ai ſix mois pour le moins à me mocquer des Dieux
Enſuite je ferai ma paix avec les Cieux.

TERENTIUS.

Ces Dieux renverſeront tout ce que tu propoſes.

SEJAN.

Un peu d'encens brulé rajuſte bien des choſes

TERENTIUS.

Qui les craint . . . .

SEJAN. Oedipe.

Ne craint rien. Ces enfans de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore & fans favoir pourquoi,
Ces altérés du fang des bêtes qu'on affomme,
Ces Dieux que l'homme a fait & qui n'ont pas faits l'homme,
Des plus fermes états ce fantasque foutien
Va, Va, Terentius, qui les craint ne craint rien.

TERENTIUS.

Mais s'il n'en étoit point! cette machine ronde . . .

SEJAN.

Oui, mais s'il en étoit, ferois-je encor au monde?

On n'eft point révolté de ces blasphêmes, parceque les Dieux des Payens ne nous retracent que des fables, & non l'idée de la Divinité.

On a reproché à Mr. de *Voltaire* d'enfeigner le fatalisme, & de pro-

Oedipe. diguer les sentences. *Racine* est à l'abri de ces critiques. Il fait dire cependant à *Oreste* dans *Andromaque*.

Que veux-tu? Mais s'il faut ne te rien déguiser
Mon innocence enfin commence à me peser;
Je ne sais de tout tems quelle injuste puissance,
Laissa le crime en paix & poursuit l'innocence;
De quelque part sur moi que je jette les yeux
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.

Mariamne. Mr. de *Voltaire* écrivoit à un de ses amis „ un premier ouvrage est
„ toûjours reçu avec idolatrie; mais
„ le public se venge sur la seconde
„ pièce, & brise souvent la statue,
„ qu'il a lui même élevée. „ C'est ce qui arriva à la représentation de *Mariamne*. Voici comme on justifia l'indifférence du public pour cette Tragédie.

Il y a, disoit-on, un ordre naturel dans toutes les passions, comme il y a un enchainement dans toutes les vérités. Les mouvemens du cœur se lient & naissent les uns des autres, à peu près comme les idées de l'esprit. Or cet ensemble ne se trouve pas dans *Mariamne*. Mariamne.

Quand Mr. de *Voltaire* releve avec tant d'Art le mérite du stile, on pourroit lui dire, *Vous êtes Orfèvre Mr. Josse.* Le coloris cependant n'est pas tout. „ Quel est le but moral de cette Tragédie? c'est de prouver, qu'une femme qui n'accomplit pas exactement les devoirs du mariage, s'expose à de grands malheurs. Quels sont les personnages? une belle sœur chagrine & violente, qui veut absolument faire tapage sans trop savoir pourquoi . . . une femme de mauvaise humeur, qui réfuse le devoir

Mariamne. conjugal. (*) Un Chambellan qui est là pour donner la main à *Mariamne*, & qui en devient amoureux sans trop la connoître . . . un époux tour à tour furieux & jaloux, qui se vante à tout propos. Dans tout cela rien de tragique ni même d'intéressant. „

Il faut avouer que ces reproches, & beaucoup d'autres, ne sont pas sans fondement. Voici ce qu'ajoutoit l'Auteur févere de cette censure.

„ Quelque belle que soit votre
„ versification, dirois-je à Mr. de
„ *Voltaire*, si je le connoissois, votre
„ talent n'est point celui de la Tra-

(*) Mr. de *Voltaire* a répondu à cette critique dans la préface qui est à la tête de *Mariamne*. Mais il a prouvé seulement, que d'autres ayant lui étoient tombés dans le même défaut. De pareils exemples consolent un peu, mais ne justifient pas.

„ gédie? Laiſſés *Corneille* & *Racine* **Mariamne.**
„ en poſſeſſion des honneurs du Thé-
„ tre, vous êtes, ſi j'oſe le dire, ap-
„ pellé à une gloire plus neuve. Rem-
„ pliſſés les grandes eſpérances que
„ nous avons conçues de votre Poë-
„ me de *Henri le Grand.* Ayés le
„ courage d'abandonner vos guides,
„ & marchés de vous même. Périſ-
„ ſent les traits ſerviles d'imitation,
„ qui me font relire à chaque inſtant
„ dans votre Poëme, & *l'Illiade* &
„ *l'Enéide* . . . Soyés nôtre *Homère*,
„ nôtre *Virgile*, mais inventés com-
„ me l'un, ou imités comme l'autre. „

Quel malheur ſi de ſemblables conſeils nous avoient privés de *Mérope*, de *Mahomet*, & de *Tancrede!* Les faiſeurs d'horoscopes ont étouffé plus d'un talent. Et *l'Alexandre* de *Racine* trouva des critiques, plus amers encore que ceux de *Mariamne*.

Mariamne.

Des gens de goût ont écrit, que „ c'est l'ouvrage où Mr. de *Voltai-* „ *re* ressemble le plus à *Racine*, sans „ pourtant cesser d'être lui même.

Voici deux Scènes, qui ne se trouvent ni dans la Tragédie, ni dans les variantes, à l'exception d'un trés petit nombre de Vers.

## SCENE III.

*Du troisieme Acte.*

VARUS, HERODE, MAZAEL, *suite.*

HERODE.

Avant que sur mon front je mette la couronne
Que m'ota la fortune, & que César me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres Seigneur, les heureux témoignages

D'Auguste & du Sénat m'ont gagné les suffrages; Mariamne.
Et pour premier tribut j'apporte à vos genoux
Un sceptre que ma main n'eut point porté sans vous;
Je vous dois encor plus, vos soins, votre présence
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence:
Vos succès m'ont appris l'Art de le gouverner;
Et m'instruire étoit plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence,
Je fais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble & de mon repentir
Je ne puis à vos yeux que me taire & souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grace
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place;
Regnez, César le veut: je remets en vos mains

[illegible] les Romains.
[illegible] heureux &
[illegible]
[illegible] d'Auguste;
[illegible]
[illegible] le grand art de
[illegible]
[illegible] la paix, dans la
guerre.
[illegible]
[illegible] plus
[illegible]
[illegible] vous avez besoin
[illegible] par [illegible] ce qui vous
[illegible]
[illegible] par sa bouche;
[illegible] de fameux [illegible]
[illegible] vous ne [illegible]
[illegible]
[illegible]

Craint de tous vos ſujets, admiré, mais haï, **Mariamne.**
Et par vos flatteurs même à regret obéi,
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du ſang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus; mais vous devez ſonger
Qu'il eſt des attentats que Céſar peut venger;
Qu'il n'a pas en vos mains mis ſon pouvoir ſuprême
Pour regner en tyran ſur un peuple qu'il aime,
Et que du haut du trône, un Prince en ſes Etats,
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas:
Croyez-moi, la Judée eſt laſſe de ſupplices;
Vous en fûtes l'effroi, ſoyez-en les délices.
Vous connoiſſez le Peuple, on le change en un jour,
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire;
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,

Mariamne. Que Rome à l'esclavage à pû vous destiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il est vrai que des destins séveres
M'ont souvent arraché des rigueurs nécessaires;
Souvent, vous le savez, l'intérêt des états
Dédaigne la justice & veut des attentats;
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je suive l'exemple,
Aux Rois qu'elle gouverne, a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on la craigne & comme il faut regner.
De ses proscriptions nous gardons la mémoire,
César même, César, au comble de la gloire,
N'eut point vû l'univers à ses pieds prosterné,
Si sa bonté facile eut toûjours pardonné.

Ce Peuple de rivaux, d'ennemis & de traîtres Mariamne.
Ne pouvoit . . .

### VARUS.

Arrêtez, & reſpectez vos maîtres!
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé,
Et du Sceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeſte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reſte;
Sur votre trône aſſis ne vous ſouvenez plus
Que des biens que ſur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon Roi, ſi vous voulez leur plaire,
Commencez par chaſſer ce flatteur mercenaire,
Qui du masque impoſant d'une feinte bonté
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'eſt lui qui, le premier, écarta de ſon maître

Mariamne. Des cœurs infortunés, qui vous cherchoient peut-être;
Le pouvoir odieux dont il est revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui des tristes Hébreux, inquisiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjets
Trafiquent avec lui du sang de vos sujets.
Cessez, n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des sujets fideles;
De tout ces délateurs le secours tant vanté
Fait la honte du trône, & non la sureté.
Pour Salomé, Seigneur, vous devez la connoître,
Et si vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidèles pour vous,
Ce pouvoir souverain dont vous êtes jaloux:

Après

Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire, Mariamne.
Reprenez désormais les renes de l'empire,
De Tyr à Samarie allez donner la loi,
Je vous parle en Romain, ſongez à vivre en Roi.

## SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce ſuperbe langage
Seigneur; ſouffrirez-vous qu'un Préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il oſe impunément?...

HERODE, *à ſa ſuite.*

Sortez, & qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
Tu vois ce qu'il m'en coute, & ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire.

Mariamne.

Mais je regne à ce prix: leur orgueil fastueux
Se plaît à voir des Rois s'abaisser devant eux.
Leurs dédaigneuses mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les sceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des sujets qu'ils nomment Souverains,
Et sur des fronts sacrés signaler leurs dédains.
Il m'a falu dans Rome avec ignominie
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Asie:
Tel qu'un vil courtisan dans la foule jetté,
J'allois des affranchis caresser la fierté;
J'attendois leurs momens, je briguois leurs suffrages,
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt Rois à leur Cour assidus,
A peine ils remarquoient un Monarque de plus.
Je vis César enfin, je sçus que son courage

Méprisoit tous ces Rois qui briguoient l'esclavage; Mariamne.
Je changeai ma conduite, une noble fierté
De mon rang avec lui soutint la dignité:
Je fus grand sans audace, & soumis sans bassesse,
César m'en estima, j'en acquis sa tendresse,
Et bientôt dans sa Cour appellé par son choix
Je marchai distingué de la foule des Rois.
Ainsi selon les tems, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'éleve ou s'abaisse;
Je sais dissimuler, me venger & souffrir,
Tantôt parler en maître & tantôt obéïr;
Ainsi j'ai subjugué Solime & l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toûjours enchaînant la fortune à mon char;
J'étois ami d'Antoine & le suis de César.
Heureux enfin d'avoir, après tant d'artifice,

Mariamne. Des deſtins ennemis corrigé l'injuſtice.

Quand je reviens en maître à l'Hébreu conſterné
Montrer encor le front que Rome a couronné,
Heureux! ſi de mon cœur la foibleſſe immortelle
Ne méloit à ma gloire une honte éternelle.
Si mon fatal penchant n'aveugloit pas mes yeux,
Si Mariamne enfin n'étoit point en ces lieux.

MAZAEL.

Quoi, Seigneur, ſe peut-il que votre ame abuſée
De ce feu malheureux ſoit encor embraſée?

HERODE.

Que me demandes-tu? ma main ma foible main
A ſigné ſon arrêt & l'a changé ſoudain.
Je cherche à la punir, je m'empreſſe à l'abſoudre;

Je lance en même tems & je retiens la foudre.

Je mêle, malgré moi, son nom dans mes discours,

Et tu peux demander si je l'aime toûjours?

Mariamne.

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence?

HERODE.

Non . . . . j'ai cherché la sienne.

MAZAEL.

Eh quoi! son arrogance . . . .

A-t-elle en son Palais dédaigné de vous voir?

HERODE.

Mazael, je l'ai vue, & c'est mon desespoir,

Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,

Interdit & tremblant, j'ai paru devant elle.

Mariamne. Ses regards, il eſt vrai, n'étoient point enflammés
Du courroux dont ſouvent je les ai vus armés.
. . . . . . . . . . . . . . . .
Ces cris déſeſpérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il falut longtems eſſuyer la fureur,
Quand par un coup d'état, peut-être trop ſévere,
J'eus fait aſſaſſiner & ſon pere & ſon frere.
De ſes propres périls ſon cœur moins agité
M'a ſurpris aujoud'hui par ſa tranquilité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçoient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirois en ſecret ſa modeſte douleur;
Qu'en cet état, o ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je déteſtois ma fureur homicide,
Je ne le cele point, plein d'un zéle timide,
Sans rougir, à ſes pieds je me ſuis proſterné,

J'adorois cet objet que j'avois condamné. **Mariamne.**
Hélas! mon désespoir la fatiguoit encore,
Elle se détournoit d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'osoient tomber sur moi,
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentoit son effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait, sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée.
Vos respects dangereux nourissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je n'en murmure point: ma jalouse furie
A de malheurs sans nombre empoisonné sa vie.
J'ai, dans le sein d'un pere, enfoncé le couteau,
Je suis son ennemi, son tyran, son bourreau:

Mariamne. Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes pressé,
Le sang de ses parens fût justement versé;
Les Rois sont affranchis de ces regles austeres
Que le devoir inspire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait! cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea sous mes loix,
O Reine, s'il se peut que ton cœur s'en souvienne,
Ta tendresse en ce tems fût égale à la mienne.
Au milieu des périls son généreux amour,
Aux murs de Massada me conserva le jour.
Mazael, se peut-il que d'une ardeur si sainte,

La flamme fans retour foit pour jamais éteinte, Mariamne.

Le cœur de Mariamne eft-il fermé pour moi?

MAZAEL.

Seigneur, m'eft-il permis de parler à mon Roi?

HERODE.

Ne me déguife rien, parle, que faut-il faire?

Comment puis-je adoucir fa trop jufte colere?

Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaifer?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut méprifer

Des fuperbes beautés tel eft le caractere.

Sa rigueur fe nourrit de l'orgueil de vous plaire,

Sa main qui vous enchaîne, & que vous careffez,

Appefantit le joug fous qui vous gémiffez.

Mariamne. Osez humilier son imprudente audace,
Forcez cette ame altiere à vous demander grace.
Par un juste dédain songez à l'accabler,
Et que devant son maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc? ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Cet Hérode dit-on, si vanté dans l'Asie,
Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sçut dompter l'Arabe & fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle, en tremblant les ordres qu'il nous donne.

## Herode.

Malheureux! à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrois effacer;
Ne me parle jamais de ces tems déplorables;
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables.

Je n'ai que trop bien mis mes ſoins à l'op-primer; Mariamne.
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Les chagrins, la priſon, la perte de ſon pere,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chere.
Enfin c'eſt trop vous craindre & trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver, dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon ſceptre, & ma gloire, & ma vie.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
Je ſais qu'elle a pour elle une invincible horreur:
C'en eſt aſſez: ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ſes chers intérêts ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu . . .

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez . . .

Mariamne.

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Va la trouver, te dis-je, & ſurtout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole & reviens . . . juſte ciel, c'eſt ma ſœur!

Brutus.

L'Abbé *des Fontaines* n'étoit pas l'admirateur de Mr. de *Voltaire*, & il a dit: „ Presque tous les Vers de cette „ Tragédie ſont des Vers de génie, „ & à l'exception d'un petit nombre „ qui ſont négligés, plus on les lit „ plus il plaiſent.

On ne trouve pas les caractères auſſi bien deſſinés. *Brutus* eſt dur, féroce ſans jamais rien laiſſer percer qui intéreſſe à ſon malheureux ſort.

*Tullie* eſt tranquillement amoureuſe de *Titus* qu'on lui a promis en mariage. Brutus.

Ce *Titus* annonce du courage, mais il commet une lacheté qu'on lui pardonne d'autant moins, que l'amour commande les grands ſacrifices, ſans jamais excuſer les trahiſons.

*Arons* eſt ſouple & fin, au lieu de manier avec adreſſe les grands reſſorts de la politique.

*Meſſala* eſt un citoyen mécontent, dont le caractere aſſez neuf, eſt bien développé & bien ſoutenu.

Nous racontons les opinions du tems où parut cette Tragédie, mais nous ne les adoptons pas.

L'Auteur étoit en Angleterre lorſqu'il commença cette pièce; elle a été penſée en Anglois, & écrite en François, & quoique Mr. de *Voltaire* diſe quelque part, que deux ans

Brutus. d'étude d'une langue étrangere, ne laiſſoient plus arriver les termes à ſon imagination avec la même abondance, & que c'étoit comme un ruiſſeau, dont la ſource avoit été détournée, on ne s'en apperçoit pas dans cette Tragédie, que presque toutes les Nations ſe ſont apropriée par la traduction. On publia dans le tems une Critique burlesque intitulée, *Arrêt de Momus*. Ce Dieu qui juge ſans examiner, condamnoit Mr. de *Voltaire* à reſtituer ſept à huit cent Vers à Mlle. *Bernard*, Auteur d'une Tragédie ſur le même ſujet. Nous avons comparés les deux ouvrages. On trouve quelques reſſemblances (qui ne ſont pas même des reminiſcences complettes) dans trois ou quatre hémistiches. Une Comteſſe de *** écrivit auſſi une longue Lettre à un Chevalier de *** pour montrer le

rapport des ſituations. Elle raiſonnoit comme *Momus*. Voici l'arrêt qu'on attribuoit à ce Dieu bouffon: Brutus.

*Jugement en dernier Reſſort rendu par Momus, Conſeiller d'Etat d'Apollon, Lieutenant-Général de Police du Parnaſſe. &c. &c.*

Vû par nous *Momus*, Chevalier, Seigneur des plaiſanteries, Conſeiller d'Etat & Lieutenant-Général de la Police du Parnaſſe; *Houdart de la Motte*, Seigneur de *Romulus*, d'*Oedipe* & *d'Inès; Nicolas Danchet*, Seigneur des *Tindarides*, *Heraclides* & autres pièces; *Jacques Piron*, Seigneur de *Calisthenes* & *Blaiſe de Boiſſi* Sgr. d'*Alceſte*, Commiſſaire du Conſeil d'*Apollon* en cette partie.

La Requête à nous, préſentée par *Bernard de Fontenelles* ſous le nom de Mademoiſelle *Bernard*, par la-

Brutus. quelle il nous auroit demandé acte de l'appel, qu'il interjettoit des applaudissemens que le Parterre auroit pû donner à la nouvelle Tragédie du Sr. *V* * * *; ainsi que de la demande en revendication de la dite Tragédie qu'il affirmeroit n'être qu'une refonte de celle de *Brutus*, qu'il auroit anciennement donnée sous le nom de la dite Demoiselle *Bernard*. Faisant droit sur l'appel, & sur la requête du dit *Fontenelles*. Avons mis & mettons les applaudissemens donnés le 10. du présent mois de Décembre . . . . . à la pièce du dit *V* * * *; au néant; émendant, sans avoir égard à l'aprobation du Parterre, que nous déclarons pour la premiere fois être susceptible de faillibilité; & ayant aucunement égard au rapport des spectateurs organistes des intéressés, qui ne se laissent point séduire

ſéduire par les ſons enchanteurs d'un Vers, qui ſouvent ne mérite que par l'Acteur qui le fait valoir. Ordonnons que les quinze-cent Vers refondus de la nouvelle Tragédie du dit *V**** en exécution du marché paſſé entre lui & les Comédiens, demeureront pour ſon compte, & à ſes périls & risques. Et en conſéquence le condamnons par corps à rendre au Sieur *Fontenelles* ou à la Demoiſelle *Bernard* fondée de ſa procuration, la quantité de ſept à huit cent Vers, que le dit Sr. *V**** auroit pris dans la pièce du dit *Fontenelles*, & qu'il auroit retourné pour en cacher le larcin; de même qu'une partie des ſentimens romains, qui auroient fait l'admiration du public dans la bouche de *Brutus*, comme de l'eſprit de *V****; & qui n'étoient que l'écho de *Fontenelles*; & à deſ- Brutus.

Brutus. faut par le dit *V* * * *, de faire la dite reſtitution, le condamnons par les mêmes voyes, de partager avec la dite Demoiſelle *Bernard* les emolumens & profits que la décadence des ſiècles (*) & du bon goût lui attirent, ſuivant le calcul qui en ſera fait par le Controlleur de la Comédie: la dite Demoiſelle *Bernard* deuement appellée. Déclarons le préſent jugement ſolidaire avec *Nicodeme Tiriot* ſa caution; & attendu les contraventions du dit *V* * * * au véritable eſprit du Poëme dramatique, lui défendons ſous les peines terribles du ſifflet, de prendre à l'avenir aucun ſujet de Tragédie qui aura été traité

(*) Que ſignifie *la décadence des ſiècles?* Si l'on diſoit que ces miſérables Parodies prouvent la *décadence du goût*, paſſe, mais la *décadence des ſiècles* eſt une abſurdité.

avant lui; crainte que la mémoire ne lui fournisse des traits que sa vanité croira lui appartenir. Lui ordonnons pareillement, de faire parler une Romaine en Romaine, & non en héroïne d'Opera; de donner à l'Ambassadeur l'idée de son véritable caractere, & non celui d'un fourbe mal adroit, dont la grossierté se développe même à celui qu'il veut tromper; & surtout lui défendons, d'employer dans les Tragédies de ces Vers & de ces traits séducteurs qui étonnent l'ignorant, éblouissent le Savant, & arrachent l'admiration de ceux qui ne les entendent pas: lui ordonnons pareillement, d'observer plus de gradation dans l'intérêt, moins de laconisme dans les sentimens &c&c. Brutus.

Le Parterre est composé de Juges trop séveres, „ celui qui n'a que de „ l'esprit, trouve plat tout ce qui n'est

Brutus. „ que ſenti ; celui qui n'eſt que ſen-
„ ſible, trouve froid tout ce qui n'eſt
„ que penſé; & celui qui ne connoît
„ que l'Art, ne fait grace ni aux pen-
„ ſées ni aux ſentimens dès qu'on a
„ péché contre les regles.

Le rôle de *Tullie* plût médiocrement. Monſieur de *Voltaire* le changea à la ſeconde repréſentation. On lui reprocha d'avoir ſeulement corrigé une faute par une autre. Il y changea encore quelque choſe, le Parterre ne fût gueres plus ſatisfait. Cela donna lieu à une Parodie, dans laquelle paroiſſent cinq ou ſix *Tullies* qui parlent ſelon le ſtile de la *Tullie* de chaque repréſentation; il en reſulte un charivari qui étourdit & qui divertit en même tems. On lit dans quelques *Mémoires* du tems que Mr. de *Voltaire lui même eſt l'Auteur de cette Parodie.* Nous

n'en croyons rien ; c'eſt un genre de plaiſanterie qu'il n'aimoit pas. Brutus.

Cette pièce eſt précédée d'un Diſcours ſur la Tragédie plein d'excellens principes, & d'obſervations curieuſes. Ces ſortes d'ouvrages ſont ordinairement froids & inutiles. Sous la plume de Mr. de *Voltaire* ils deviennent intéreſſants, & perdent toute reſſemblance avec les Diſſertations.

Que de beautés de détail dans cette pièce! quelle ſageſſe! quelle utile morale!

Non crois moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon,
Mais le cœur d'un Soldat ſait domter la moleſſe,
Et l'amour n'eſt puiſſant que par nôtre foibleſſe.

Il n'y a rien dans *Corneille* & *Racine* au deſſus du premier Acte pour la verſification, & ces deux grands

La Mort de César. *genie en Tauride*, & vous verrés bientôt la Scène déserte.

„ Je connois à merveille, dit Mr. „ *Ivon*, & mon cœur me dit, qu'on „ peut être capable de consoler un „ ami, de le soutenir, de le proté- „ ger contre les attaques de l'injusti- „ ce & de la fortune. Je sens enco- „ re, & cela n'est pas commun, qu'on „ peut partager avec lui ce qu'on „ possede; mais de disputer à outran- „ ce à qui mourra, de prendre al- „ ternativement le ton de la colere, „ de la fureur, pour obtenir la gloi- „ re de sacrifier sa vie à son ami, j'a- „ voue que mon ame est d'une trem- „ pe trop grossiere, pour être touché „ d'un combat de générosité, dont il „ ne resulte rien d'utile pour la So- „ cieté. „

Appliqués ces reflexions à deux amans. Elles paroîtront fausses; trop

d'exemples de pareils facrifices en ont conftaté la poffibilité, & vus fur la Scène ils font d'autant plus d'impreffion, qu'ils émeuvent les efprits fans trop les étonner. La Mort de Céfar.

Cette Tragédie eft l'époque de la trifte querelle entre Mr. de *Voltaire* & l'Abbé *des Fontaines*. Celui ci n'en dit pas abfolument du mal, mais il biaifoit fur les louanges.

Elle fût jouée très paffablement, quoique par des Ecoliers; cela nous confirme dans l'opinion que nous avons hazardée fur la déclamation théatrale. Les talens ne font fi rares dans cette carriere, que parceque ceux qui s'y deftinent ont ordinairement été affez mal élevés. Mais s'il pouvoit y avoir une Académie, & que les Acteurs euffent quelques connoiffances en Littérature, une prononciation agréable, & des manieres

La Mort de César. aiſées, les bons Comédiens ſeroient moins rares.

Cette Tragédie a donné lieu à la *Mort de Caton*, en trois Actes & ſans femmes comme ſon modele. Dans la premiere *Céſar* ſacrifie tout à ſon ambition, & en devient la victime, dans la ſeconde, *Caton* n'a pour objet que la liberté, & s'immole lui même à ſon idole.

Caton par ſes vertus, fût la gloire de Rome;
Céſar par ſes talens de même en fût l'appui,
Si l'on peut décider entre Caton & lui,
Caton fût un Héros, Céſar fût un grand homme.

* * *

Tous deux impatiens d'illuſtrer leur mémoire
Pour le ſalut de Rome aucun d'eux ne mourut;
Tous deux infortunés, victimes de la gloire,
L'un ſe donna la mort, & l'autre la reçut.

Zaïre. Ce qui diſtingue Mr. de *Voltaire* comme Poëte tragique, c'eſt l'art d'annoncer au public un grand éve-

nement. Il ſemble que dans l'univers entier il n'étoit queſtion que du fait qu'il a choiſi, & que tous les peuples dans cet inſtant avoient les yeux ſur ſes perſonnages. *Mithridate*, *Phedre*, *Bajazet*, roulent ſur des ſujets qui ne ſont tragiques que parceque les Acteurs ſont des Rois; mais *Mahomet*, *Tancrede*, *Alzire*, *Semiramis*, ſeroient des ſujets de Tragédie, même quand la Scène ſeroit entre des particuliers. Zaïre.

On ne trouve point dans ſes pièces, de ces ſecondes actions que la médiocrité a déguiſé ſous le nom d'Epiſodes, dont *Corneille* & *Crébillon* n'ont pas été aſſez économes, & que *Racine* même s'eſt permis quelquefois. *Zaïre*, *Adélaide*, *Olympie*, *Gengiskan*, ne laiſſent point appercevoir le danger de cette extrême ſimplicité d'action, & *Voltaire* dédai-

Zaïre. gnant la gloire facile d'exciter la curiosité, a répandu tant d'intérêt sur ses Héros & sur leurs passions, que le Spectateur entrainé arrive au dénouement au milieu des soupirs & des sanglots.

Un genre de gloire difficile à lui contester, c'est celui que mérite le rare talent de donner à chaque personnage le langage qu'il doit tenir. On ne retrouve point dans *Zaïre*, *Aménaïde*, & *Alzire* les traits de ressemblance qu'offrent *Atalide*, *Junie*, & *Monime*. Le despotisme soumis dans *Orosmane*, la sauvage ardeur de *Zamore*, la généreuse passion de *Tancrede* sont bien au dessus des sentimens timides ou emportés, qui soutiennent les Tragédies anciennes.

Ses beautés de détail ne tiennent point à la richesse de la versification. C'est un langage qu'il a créé exprès

pour le Théatre. Ni douceurs fades, ni chûtes ingénieuſes, ni ſentimens ampoulés, ni tournures communes. Qui voudra voir combien ces défauts ſont difficiles à éviter n'a qu'à lire *Crébillon* le contemporain de *Voltaire*, & examiner enſuite avec quelle fécondité ce dernier anime tant d'objets multipliés, qui paſſent ſous ſon pinceau. Zaïre.

Il faut que les caracteres de *Zaïre* & d'*Orosmane* ſoient bien parfaits, puisque tout le reſte de la pièce eſt ſi peu de choſe.

*Nereſtan* eſt un peu froid, *Luſignan* paſſablement bavard, la reconnoiſſance eſt prévue, la croix un petit moyen, & cependant l'ame dès le commencement s'ouvre à une ſenſation délicieuſe, qui augmente de degrés en degrés, jusqu'au moment où elle va s'abymer dans un profond

Zaïre. déseſpoir. Alors les regrets qu'on accorde à cette femme infortunée, ſurvivent longtems à l'illuſion, & l'on rejette l'idée qui vient vous rapeller que c'eſt une fable.

Les larmes des Spectateurs, & l'empreſſement des Nations à traduire cette Tragédie, vengent ſuffiſamment ſon Auteur. Elle fût jouée en 1747. à *Varſovie* en langue polonoiſe chez les Peres des *Ecoles pieuſes* & à *Coppenhague* en danois l'année 1757.

Un des hommes qui a le mieux écrit ſur le Théatre, dit en parlant de l'amour „ Cette paſſion demande d'extrêmes ménagemens. Il „ faut qu'elle ſoit un des grands mobiles de l'action principale ; il ne „ faut pas qu'elle en ſoit l'ame: tout „ Poëme dramatique qui ne rouleroit „ que ſur l'amour ne réuſſiroit pas. „ Il ſeroit curieux de l'entendre ſoute-

nir cette Théſe, en ſortant d'une re- préſentation de *Zaïre*. Zaïre.

C'eſt peut-être celle des Tragédies de *Voltaire*, qui eſt la mieux conduite. La critique l'ayant pluſieurs fois examinée a été reduite à lui reprocher d'avoir employé quatre vingt dixhüit fois le mot *Coeur*. Peut-être que ſur cent mille perſonnes il n'y en a pas deux, à qui il vint dans l'eſprit de faire un pareil examen. Dans une pièce ſi remplie de ſentiment trouver le ſujet d'une Critique auſſi pédantesque, eſt quelque choſe de rare!

Le caractere d'*Orosmane*, le plus paſſionné des perſonnages amoureux qui ſoient ſur la Scène, auroit ſeul aſſuré ſon ſuccès.

Une Dame de beaucoup d'eſprit, & dont les ouvrages plairoient bien davantage encore, ſi elle n'avoit pas

Zaïre. adopté cette enluminure moderne qui passe déja de mode, cette Dame dis-je, a montré dans des Vers charmans, l'Empire de ce personnage sur les Spectateurs.

Cher Orosmane, mon idole,
Toi, le seul Turc dont on raffole,
Combien je fais cas de ton cœur.
Ton amour te coûta l'Empire,
Le repos, le jour & Zaïre,
Tu perdis tout par une erreur.
N'importe, injuste, je t'adore,
Armé d'un fer, je t'aime encore,
Je chéris jusqu'à ta fureur;
Je pardonne à ta violence,
Et la préfere à la langueur
De tous nos scélérats de France,
De ces caméleons de Cour
Sans principes sans consistance
Qui nous attaquent sans amour,
Qui nous gardent par convenance;
Fripons & dupes tour à tour,

Que

Que l'on trahit ſans conſéquence; Zaïre.
Trop foibles pour être jaloux;
Et trop froids ſoit dit entre nous,
Pour le plaiſir de la vengeance.

Un des meilleurs juges du Théatre, un des hommes qui a écrit avec le plus de raiſon & de goût a dit:

„ J'ai vû vingt fois la Tragédie de
„ *Zaïre*, j'en ai toûjours été ſi tou-
„ ché & ſi attendri, que je n'ai ja-
„ mais pû conſerver aſſez de ſang
„ froid, pour m'appercevoir du dé-
„ faut de vraiſemblance qu'on lui re-
„ proche. J'ai lû les critiques, & el-
„ les m'ont fait ouvrir les yeux ſur
„ ces défauts; mais elles m'ont fait
„ comprendre en même tems, qu'u-
„ ne pièce très irréguliere peut être
„ admirable, & que le plus mince
„ mérite eſt la régularité.

Un Mr. *Bond*, homme d'eſprit & connu par ſa paſſion pour le Théatre

Zaïre. donnoit la préférence à *Zaïre* ſur toutes les Tragédies exiſtentes. Il la ſavoit par cœur; il avoit engagé un excellent Poëte Anglois à la traduire, pour la faire repréſenter ſur le Théatre de *Drurylane*. Au moment de la repréſentation il y eut quelque retard. Mr. *Bond* impatienté, prit le parti de la repréſenter lui même, avec quelques amateurs dans la ſalle de *Yorck-Buddings*, la louant auſſi cher pour une ſoirée, qu'une autre maiſon pour une année entiere. Monſieur *Bond* jouoit le rôle de *Luzignan*. Le jour arrive: jamais aſſemblée ne fût ſi brillante, & repréſentation plus applaudie; *Luzignan* paroît, & ſe livre tellement à la force de ſon imagination & à la vivacité de ſes ſentimens, qu'il tombe ſans connoiſſance au moment qu'il retrouve une fille dans *Zaïre*. Tout le monde ad-

mire l'art avec lequel il imite la nature; cependant la longueur de la ſituation commence à fatiguer les Spectateurs; *Néreſtan* veut en faire appercevoir *Mr. Bond*, qui ouvre un moment les yeux, les tourne ſur ſes enfans, & expire. Zaïre.

Cependant s'il faut s'en rapporter à l'Auteur *Du Pour & du contre* Zaïre n'avoit pas auſſi bien réuſſi en Angleterre. Il dit:

„ *Zaïre* même, qui avoit paſſé la mer, aſſurément ſur les ailes de l'eſpérance, & à qui l'on peut dire que le mérite réconnu & la juſte réputation de ſon Auteur avoit frayé une route des plus faciles, *Zaïre* eſt venue briſer à *Londres*, après s'être attiré tant d'applaudiſſemens aux repréſentations de *Paris*. En confeſſant qu'il s'y trouve quelques ſituations touchantes, les Anglois n'y ont pas

Zaïre. reconnu le ſceau de Mr. de *Voltaire*; je veux dire ce tour de Poëſie noble & gracieux, qui rendra peut-être toûjours le Poëme de la Ligue incomparable. Des expreſſions & des ſentimens guindés, des *o!* des *ah!* des Vers ſans ame, & qui feroient quelques fois de la fort mauvaiſe Proſe, s'ils avoient perdu le petit relief de la cadence, enfin tels que Mr. de *Voltaire* n'eſt pas accoutumé d'en compoſer. Auſſi diſent-ils, qu'ils apperçoivent dans toute la pièce un air de contrainte, qui leur perſuade que l'Auteur n'a pas ſuivi ſon génie naturel. Le caractere de *Zaïre*, leur a paru auſſi malheureuſement formé pour l'amour que pour la Religion, & monſtrueux lorsqu'on le conſidere dans la réunion de ces deux partis. „

Mr. de *Voltaire* ſe plaignoit amerement de l'infidélité de la traduction

angloiſe, & de la maniere dont elle fût jouée. Zaïre.

„ Par exemple, lorsque dans la
„ pièce angloiſe, *Orosmane* vient an-
„ noncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus
„ aimer, *Zaïre* lui répond, en ſe rou-
„ lant par terre. Le Sultan n'eſt point
„ ému de la voir dans cette poſture
„ de ridicule & de deſeſpoir, & le
„ moment d'après il eſt tout étonné
„ que *Zaïre* pleure, il lui dit cet he-
„ mistiche, *Zaïre* vous pleurez....
„ il auroit dû lui dire auparavant *Zaï-*
„ *re* vous vous roulez par terre... „

Liſez Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire, Alzire.

dit *Alceſte* dans le *Miſantrope.* N'eſt ce donc rien que cette heureuſe facilité? & produire dans peu de jours, ce qui coute aux autres tant de ſueurs & tant de veilles, n'eſt ce pas un don précieux, fruit d'une

Alzire. brillante imagination, que la nature a pris ſoin de féconder ?

Un Ecrivain eſtimable a placé dans un ouvrage périodique des reflexions aſſez curieuſes ſur *la balance des Génies*.

„ Dans la Préface d'une Tragédie, „ où Mr. de *Voltaire* eſt beaucoup „ loué du peu de tems qu'il met à „ la compoſition des ſiennes, je li„ ſois cet aphoriſme ſingulier, que „ l'étendue des talens de l'eſprit, eſt „ en raiſon directe de la perfection „ de leurs effets, mais inverſe du „ tems de leurs opérations. Si l'on „ traduit ce miſtérieux jargon en lan„ gue vulgaire, il ſignifiera, que le „ mérite d'un Ecrivain dépend autant „ de ſa facilité pour le travail, que „ de l'excellence de ſes productions; „ & que s'il s'agit d'apprécier deux „ Auteurs, l'une de ces qualités com-

„ penſe exactement l'autre. Sur ce „ pied-là *Virgile*, à qui ſans doute „ les douze livres de ſon *Enéide* cou- „ terent le travail de pluſieurs an- „ nées, ſe trouveroit au niveau d'un „ Poëte qui dans l'eſpace d'une ſoi- „ rée auroit fait douze excellens cou- „ plets de chanſon. Ainſi donc à pro- „ portion que vous diminuez le poids „ d'un côté, vous n'aurez qu'à aug- „ menter la célérité de l'autre, & „ tout demeurera égal entre les deux „ Poëtes, par cette miraculeuſe ver- „ tu de la raiſon inverſe; & le mê- „ me principe qui meſure en Phyſi- „ que les forces des corps, reglera „ le mérite des ouvrages d'eſprit. Alzire.

„ Rendons graces au moderne „ Ariſtarque; il nous donne enfin „ une balance juſte, où nous peſerons „ les Génies: rien n'eſt plus commo- „ de & plus ſimple, mais à parler

Alzire. „ férieufement, rien ne me femble „ plus faux. La facilité d'écrire eft „ bien elle-même une efpèce de ta„ lent; & à productions égales, je „ ne nie pas que celui qui vient à „ bout de fon ouvrage en peu de „ mois, n'ait l'avantage fur celui qui „ y confume des années, ceci ne peut „ être contefté, mais ce que j'ofe fou„ tenir, c'eft que la mefure du Génie „ dépend uniquement de la qualité de „ fes effets, & que toute autre cir„ conftance y eft étrangere. La faci„ lité s'acquiert par l'ufage, elle „ s'augmente par l'exercice, & mê„ me ne s'augmente que jusqu'à un „ certain point. Tel efprit en a plus „ que tel autre; il en a plus ou moins „ en différens tems, & felon l'hu„ meur qui le domine, ou la difpofi„ tion de cerveau où il fe rencontre. „ Mais l'étendue de fon talent a pour

„ borne fixe le degré de perfection, Alzire.
„ auquel ses productions sont capa-
„ bles d'atteindre. Le tems ne fait
„ ici rien à l'affaire; prolongez-le-lui
„ tant que vous voudrez, elle ne
„ passeront pas ce certain degré. Eut-
„ on donné dix ans à *Pradon* pour
„ travailler sa *Phédre*, elle n'eut
„ point été égale à celle de *Racine*,
„ & supposer d'autre part que *Cor-*
„ *neille* eut mis tout autant d'années
„ à composer une Tragédie, je ne
„ crois pas qu'il eut fait rien de mieux
„ que *Polieucte* & *Cinna*. On aura
„ beau prolonger le travail, l'esprit
„ dans ses productions ne passera
„ pas un certain degré; & pour al-
„ ler plus vite qu'un autre, ce n'est
„ pas à dire qu'en plus de tems on
„ aille plus loin.

„ Quand il seroit vrai que Mr. de
„ *Voltaire* n'a besoin que de quinze

Alzire. „ jours pour enfanter des pièces, com-
„ parables aux meilleures de *Corneille*
„ & de *Racine*; ce n'eſt pas à dire
„ qu'en y mettant ſix mois il ſurpaſ-
„ ſat *Racine* & *Corneille*. Les produ-
„ ctions de l'eſprit en général, & de
„ chaque eſprit en particulier, ont
„ un certain point de perfection qu'el-
„ les ne ſauroient paſſer: dans la ſup-
„ poſition que j'ai faite, la force du
„ Génie ſeroit égale; ſeulement chez
„ Mr. de *Voltaire* elle auroit le pri-
„ vilege de ſe déployer plus rapide-
„ ment; ſon Génie ſeroit plus fertile,
„ ou capable de produire dans un
„ tems donné, un plus grand nombre
„ de beaux ouvrages; mais il ne ſe-
„ roit pas ſupérieur. Après tout je
„ doute fort que cette ſuppoſition doi-
„ ve être admiſe. Le plus ou le moins
„ de facilité, le plus ou le moins de
„ tems que doit couter un excellent

„ ouvrage. C'eſt dans cette compa- Alzire.
„ raiſon ou, ſous entend toûjours un
„ ouvrage de même eſpèce & de pa-
„ reille longueur) ce plus ou ce
„ moins ſe reduit, ſi l'on y prend
„ garde, a des limites aſſez étroites.
„ En effet, deux choſes doivent
„ néceſſairement concourir à la
„ production d'un ouvrage exquis.
„ L'activité de l'eſprit, ſon éten-
„ due, ſa fécondité; le goût, la dé-
„ licateſſe, le jugement. La premie-
„ re de ces qualités donne un mou-
„ vement rapide à la compoſition de
„ l'Ecrivain, tandis que la ſeconde
„ rallentit ce mouvement. Par le ſe-
„ cours de la premiere on imagine,
„ on approfondit, on aſſemble des
„ idées, on découvre des rapports:
„ au moyen de la ſeconde on trie,
„ on choiſit, en rejettant mille cho-
„ ſes qui ſe ſont préſentées dabord;

Alzire. „ ouvrages ſont ceux qui en deman-
„ dent le plus. Ce ſera donc par la
„ bonté des ouvrages mêmes qu'il
„ faudra juger du génie qui les pro-
„ duit, & non par la rapidité de l'ex-
„ écution, qui ne peut jamais être
„ fort grande. Il eſt vrai, que ſi les
„ anges faiſoient des Poëmes épiques,
„ des pièces d'éloquence, ou des trai-
„ tés de Philoſophie, ce que nous
„ avons de plus exquis dans tous ces
„ genres ne ſeroit qu'un jeu pour eux,
„ & que leurs impromptus égaleroient
„ nos chefs-d'œuvres. Mais ils au-
„ roient auſſi leurs chefs-d'œuvres,
„ qui indépendamment des tems &
„ des ſoins qu'ils auroient pû leur cou-
„ ter, prouveroient par leur valeur
„ intrinſéque l'étendue de ces facul-
„ tés, dont ils feroient le plus par-
„ fait exercice. Et ce ſeroit propre-
„ ment ces chefs-d'œuvres qui feroient

„ ſentir combien l'eſpèce angélique eſt **Alzire.**
„ au deſſus de la nôtre. Obſervons
„ qu'il n'en va pas de la compoſition
„ des ouvrages d'eſprit, comme de
„ réſoudre un problême de Géomé-
„ trie. Selon le degré de vigueur du
„ génie, on y met plus ou moins de
„ tems, & ce plus ou moins de tems
„ qu'une vérité coute à développer,
„ joint à ce qu'elle a par elle-même
„ de difficile & d'abſtrait, regle l'eſti-
„ me que l'on doit faire de l'eſprit qui
„ la découvre.

Cette pièce fût jouée ſur le Théatre de *Ferney* en 1764. Mr. *de la Harpe* qui étoit un des Acteurs, prononça avant la repréſentation de très beaux Vers à la louange de celui, qui

Vainqueur à ſon dernier moment
Baiſſant ſous ſes lauriers ſa tête appeſantie,
Exhaloit dans la joye & le raviſſement
Les reſtes brillans de ſa vie.

Alzire. Il reçut pour réponſe ces quatre Vers:

Des plaiſirs & des Arts vous honorés l'azile,
Il s'embellit de vos talens:
C'eſt *Sophocle* dans ſon printems
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'*Achille*.

Mérope. L'Abbé *des Fontaines* étoit certainement un homme d'eſprit, & cependant voici comment il oſe raiſonner, „ Queſt-ce que cette anarchie „ de quinze ou ſeize ans que le Poëte ſuppoſe? L'Etat pouvoit-il être „ quinze ou ſeize ans ſans Roi, ſans „ Gouvernement? on répondra que „ la Reine gouvernoit.„ Sans doute, & cela eſt ſi clair, qu'il ne faloit pas ſe faire une objection auſſi vaine. „ mais puisqu'elle avoit des ſujets ſi „ bien fondés de ſe défier de *Poliſonte* ſon Lieutenant-Général, ſuivant „ la lettre de *Narbas*, que ne faiſoit-

„ elle

elle périr cet homme dangereux. „ Connoiſſoit-elle *Poliſonte* pour l'aſſaſſin de ſon époux avant d'avoir vû *Narbas*? & *Narbas* n'étoit-il pas abſent depuis la mort du Roi? Dailleurs que lui a-t-il apris? **Mérope.**

Un mot ſeul de NARBAS depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude où j'étois retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
EGISTE écrivoit-il, mérite un meilleur ſort;
Il eſt digne de vous & des Dieux dont il ſort:
En bute à tous les maux ſa vertu les ſurmonte;
Eſperés tout de lui, mais craignés POLIFONTE.

Eſt-ce ſur un ſeul mot, & ſur un conſeil auſſi vague, qu'on ſe décide à faire périr un guerrier la terreur de ſes ennemis & le ſoutien de l'Etat?

„ Elle ſavoit par la même lettre „ que ſon fils vivoit, que ne le ſai-

Mérope. „ ſoit-elle donc venir „ Elle ſavoit qu'il exiſtoit, mais non en quel endroit. *Merope* dit à *Euriclés*

Eh bien Narbas? mon fils,

EURICLES.

Vous me voyez confus
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus,
On a couru, Madame, aux rives du Penée
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée,
NARBAS eſt inconnu; le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

„ mais d'un autre côté, comment, *Po-*
„ *liſonte* laiſſe vivre tranquillement la
„ Reine, & la laiſſe en repos quinze
„ ou ſeize ans avant ſon parricide? „
Vous ne voulés pas voir, Mr. l'Abbé, que ſon projet eſt d'épouſer *Mérope* & de parvenir au trône, ſans courir les riſques de ces grands aſſaſſinats.

Le Critique se fait dix objections de cette force, & croit avoir anéanti la pièce avec de pareils raisonnemens. Mérope.

Mr. de *Voltaire* a dit, „ resserrer „ un évenement illustre & intéressant „ dans l'espace de trois heures, ne „ faire paroître les personnages que „ quand ils doivent venir, ne laisser „ jamais le Théatre vuide, former „ une intrigue aussi vraisemblable „ qu'attachante, ne dire rien d'inuti- „ le, instruire l'esprit & animer le „ cœur, être toûjours éloquent en „ Vers, & de l'éloquence propre à „ chaque caractere qu'on représente, „ parler sa langue avec autant de pu- „ reté que dans la Prose la plus châ- „ tiée, sans que la contrainte de la „ Rime paroisse gêner les pensées, „ ne se pas permettre un seul Vers „ ou dur, ou obscur, ou déclama-

Mérope. „ teur, ce ſont là les conditions qu'on
„ exige aujourd'hui d'une Tragédie,
„ pour qu'elle puiſſe paſſer à la po-
„ ſtérité avec l'approbation des con-
„ noiſſeurs, ſans laquelle il n'y a ja-
„ mais de réputation véritable. „

C'eſt ce qui s'appelle donner tout à la fois la regle & le modele.

La lettre à Mr. *Maffei*, la réponſe à Mr. *la Lindelle*, contiennent auſſi des idées très ſaines & très utiles au progrès de l'Art dramatique.

Nous ne ferons pas le même éloge de la lettre de ce dernier. Il y a peu de bonne foi & moins d'adreſſe encore.. Il obſerve que le tyran parle d'amour à cette *vieille Reine*; mais dans la *Mérope* de Mr. de *Voltaire*, la Reine n'eſt pas moins agée, & *Poliſonte* lui parle auſſi d'amour, en très beaux Vers à la vérité, mais enfin il veut toûjours l'épouſer. La

moitié de ses critiques pourroit Mérope. être, avec quelque modification, appliquée à la *Mérope françoise*, & il faudroit adoucir le ton de l'autre moitié. Une pièce peut avoir beaucoup de défauts & un très grand mérite.

Retouchant cette Tragédie, il éveilla un jour son Laquais à trois heures du matin, & lui donna des Vers à porter au Sieur *Paulin* qui jouoit le rôle du Tyran. Le domestique représentant que c'étoit le tems du sommeil, „ va te dis-je, repliqua Mr. „ de *Voltaire*, les Tyrans ne dorment point. „

On représenta *Mérope* à *Londres* en 1755 sous le nom de *Barbarossa* sur le Théatre Royal de *Drurylane*. C'est bien alors que Mr. *de la Grange* se seroit élevé contre la barbarie des noms. Quand je dis qu'on représenta *Mérope*, j'entens que l'Au-

Mérope. teur anglois pilla Mr. de *Voltaire* d'un bout à l'autre; mais il *n'assassina* pas son homme comme celui ci avoit *assassiné la Grange*.

Mr. *Hill* a donné une imitation très heureuse & très applaudie de la *Mérope françoise*. „Ainsi peu à peu, „remarque un Anglois, leur Théa- „tre s'ouvre aux meilleures pièces „des Poëtes françois, & malgré les „préjugés nationaux, les spectateurs „témoignent par leurs suffrages, que „le vrai goût est de tous les pays. „

Mahomet. Peu de Tragédies ont essuyé autant de critiques que *Mahomet*. Précipitées les unes sur les autres dans le vaste fleuve de l'oubli, on ne les retrouve même plus, lorsqu'on veut les rapprocher des opinions actuelles.

Il seroit assez curieux d'examiner, ce que devient cette foule de brochu-

res éphémeres que la médiocrité enfante sans travail, & que le public voit mourir sans regret. Semblables aux insectes du Printems, qui désolent pour quelques instants ceux qu'elles attaquent, & disparoissent sans retour à la fin de la saison. Mahomet.

Je ne sais ce que répondent ceux qui refusent le génie à Mr. de *Voltaire*, lorsqu'on leur cite *Mahomet*. L'heureux contraste du Prophête avec *Zopire*, devoit sans doute calmer l'inquietude des ames timides, qui trouvoient quelque danger à laisser paroître ce tableau. Eh! quel est le Spectateur qui n'abjure à jamais le fanatisme, en voyant l'Empire qu'il peut usurper sur un sexe timide & sur la crédule jeunesse! Quiconque voudra bien connoître la différence d'un Poëte philosophe à celui qui n'est que Poëte, doit comparer *Mahomet*

Mahomet. & l'*Iphigénie* de *Racine*. Dans les deux pièces on trouvera un exemple horrible de ſuperſtition. Toutes les deux ſont des chefs-d'œuvres dans leur genre, mais l'une ne donne aux ſpectateurs que ces douces ſenſations qui naiſſent de la difficulté vaincue, de l'harmonie des caracteres, de la beauté des penſées, & de la perfection d'un enſemble bien conçu & bien exécuté: l'autre joint à ces mêmes avantages une forte leçon, qui grave à jamais dans les ames l'horreur de la ſéduction & de l'impoſture. Il eſt difficile de dire quel eſt le but moral d'*Iphigénie*, & impoſſible de s'occuper d'autre choſe dans *Mahomet*. A Dieu ne plaiſe que nous penſions à ternir la gloire d'un Poëte que Mr. de *Voltaire* mettoit la ſienne à imiter: nous avons voulu ſeulement ajouter un trait de plus, aux

nuances qui diſtinguent les deux ſiècles. Mahomet.

*Mahomet* fût traduit en Anglois par Mr. *Muller*, & repréſenté à *Londres* en 1744. La traduction étoit foible, le ſuccès fût médiocre; peut-être auſſi adopta-t-on en Angleterre le ſentiment de Mr. le Marquis *d'Argens*. „ La Tragédie de *Mahomet* ſe„ roit une très bonne pièce, ſi l'on „ otoit le nom de *Mahomet* & qu'on „ y ſubſtituat celui de quelque Légis„ lateur imaginaire: alors le princi„ pal rôle de la pièce ne bleſſant plus „ l'hiſtoire, les gens inſtruits ver„ roient avec plaiſir une Tragédie qui „ eſt très bien écrite, dans laquelle „ on trouve des ſituations fort inté„ reſſantes, & des reflexions auſſi „ judicieuſes qu'utiles. Mais tout hom„ me qui connoit l'hiſtoire, eſt bleſſé

Mahomet. „ du peu de vérité qu'il y a dans le „ caractere de *Mahomet.* Cet homme, aussi illustre qu'extraordinaire „ pour ceux qui aiment la vérité, „ leur est offert comme un empoisonneur, comme un homme qui travaille plusieurs années à faire commettre un parricide, enfin comme „ un personnage cent fois plus odieux „ que *Cartouche.* Que diroient les „ gens d'esprit, si *Racine* avoit dépeint *Mithridate*, si connu dans „ l'histoire par sa valeur, comme un „ poltron, uniquement occupé du „ soin de fuir devant les Romains, & „ de leur demander la paix? il n'est „ pas moins contraire à l'histoire, ni „ moins révoltant pour les spectateurs instruits, de peindre *Mahomet*, qui eut les mœurs les plus „ douces, beaucoup d'humanité, de „ charité, & qui ne commit jamais

„ ni aſſaſſinat ni parricide, comme Mahomet.
„ un miſérable digne d'être l'horreur
„ de l'univers. En vérité un homme
„ de Lettres ne doit pas trouver
„ plus étrange, qu'on faſſe d'*Hipo-*
„ *lite* un jeune libertin, de *Mithridate*
„ un poltron, de *Brutus* un fourbe,
„ que de *Mahomet* un monſtre digne
„ de l'exécration du genre humain. „
Voilà ce qu'écrivoit Mr. le Marquis *d'Argens*, malgré les efforts de Mr. de *Voltaire* dans ſa lettre au Roi de Pruſſe, pour prouver qu'un vil marchand de chameaux aſſocié à quelques malheureux Coracites, étoit un être très mépriſable.

La plûpart des Tragédies de *Corneille* & de *Racine*, ſoit que l'action ſe paſſe à *Athenes*, à *Rome*, ou à *Conſtantinople*, ne contiennent qu'un mariage concerté, traverſé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de

Mahomet. mieux dans un genre, où l'amour donne avec un ſourire ou la paix ou la guerre.

Semiramis. De toutes les Tragédies de Mr. de *Voltaire*, *Sémiramis* a été la plus critiquée. L'ombre ſurtout a paru peu digne de la Majeſté de la Scène.

Nous avons rapporté quelques-uns des traits lancés contre cette ombre infortunée. Nous ſupprimons les miſérables *Calembours*, & les jeux de mots qu'on prêtoit à un homme connu (*Piron*) pour leur donner un moment de vogue. On renouvella encore le reproche uſé d'avoir refait une Tragédie (*) de *Crébillon*,

(*) Il y a peu de Scènes plus ridicules au Théatre que celle où *Sémiramis* raconte à *Belus* ſon frere ſes ſoupçons & ſa défiance.

qu'on ne jouoit plus depuis longtems, qu'on éleva jusqu'aux nues, pour rabaiſſer ſa rivale, mais qu'on n'oſa pas remettre au Théatre. Sémiramis.

Les hommes de génie ſont les Monarques de l'Empire littéraire. Leurs exemples ſont les loix. C'eſt d'après leurs écrits qu'il faut corriger les abus & changer les regles. Je ne ſais pas cependant, ſi lorſqu'ils ſe permettent certaines licences, comme celle d'évoquer les ombres, il faut encore reſpecter leur autorité. Mr. de *Voltaire* s'eſt efforcé de juſtifier l'ombre de *Ninus*, dans la Préface miſe avant le Commentaire de *Médée* „ on demande pourquoi nous rejetterions des magiciens? non ſeulement nous permettons que dans la Tragédie on parle d'ombres & de fantomes, mais même qu'une

Sémiramis. ombre paroisse quelques fois sur le Théatre.

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde; & si le Théatre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions & la magie.

Voici je crois la raison pour laquelle nous soufffririons l'apparition d'un mort, & non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la Divinité fasse paroître une ombre pour étonner les hommes, par ces coups extraordinaires de la Providence, & pour faire rentrer les criminels en eux mêmes: mais il n'est pas possible que des magiciennes ayent le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même Providence. Telles sont aujourd'hui les idées

reçues. Un prodige opéré par le Ciel même ne révoltera point; mais un prodige opéré par un Sorcier, malgré le Ciel, ne plaira jamais qu'à la populace. Sémiramis.

La pièce eſt écrite avec beaucoup d'élevation, la verſification eſt pleine de cette harmonie, de ce charme de l'oreille que Mr. de *Voltaire* s'étoit aproprié.

„ Un homme d'eſprit a dit „ Dès „ le commencement de la ſeconde „ Scène on nous aporte le dénoue„ment dans une boëte, où l'on éta„le puérilement, le ſceau, l'épée, le „ bandeau Royal & une lettre ca„ chetée de feu *Ninus*. Toute la piè„ce eſt dans cette boëte. Le cou„ vercle n'en eſt pas plûtôt levé, que „ je lis dans la lettre qu'*Arſace* eſt „ *Ninias*, & ſur la garde de l'épée

Sémiramis. „ qu'il s'en feryira pour venger la „ mort de fon pere. „

On a reproché à Mr. de *Voltaire*, de trop s'attacher à la pompe théatrale, qui tout en éblouiffant les yeux, laiffe le cœur froid & l'ame vuide. Qu'auroient donc reproché ces féveres Cenfeurs à *Sophocle*, lui qui porta au plus haut degré la magnificence du Spectacle? Sa patrie lui fourniffoit un édifice immenfe, préparé aux fraix de la République, décoré par les plus favans Artiftes de l'univers, propre à raffembler tous les citoyens. Ce grand maître dans l'art d'enchanter les fpectateurs, ajoutoit des décorations particulieres, ménageoit des fituations frappantes, procuroit des points de vue auffi variés qu'agréables.

Voyés comment s'ouvre la premiere Scène de fon Théatre. *Orefte*

y

y paroît avec *Pylade*, & le *Gouverneur* qui est en même tems leur guide, les place vis-à-vis d'*Argos*, de *Mycenes*, du temple *célebre de Junon*, du *Lycée* consacré à *Apollon*, du bois sacré de la fille d'*Inachus*, du Palais funeste des *Pelopides*, d'où *Oreste* a été enlevé au fer des meurtriers d'*Agamemnon* son pere. Quel superbe début! quelle situation pleine de sentiment & de magnificence! Sémiramis.

Rapprochons maintenant une semblable décoration de nos coulisses mesquines dans une espace, où l'on peut à peine se tourner, & l'on verra combien le *Sophocle* françois avoit raison de vouloir imiter celui des Grecs, & persuader à sa Nation, qu'*Athenes* ne doit pas être le modele stérile des autres.

Quelques personnes ont trouvé le fonds de *Sémiramis* dans la Tra-

Sémiramis. gédie de *Hamlet*. Je crois qu'il y a peu de Tragédies qui n'aient pas de ressemblances pareilles. Ces recherches minutieuses satisfont l'envie pour un moment, mais n'aprenent rien d'utile. Il est plus curieux de savoir que cette pièce avoit été demandée par l'Infante d'Espagne, Dauphine de France, qui remplie de la lecture des anciens, aimoit les ouvrages de ce caractere. Si elle eut vécu, elle eut protégé les arts, & donné au Théatre plus de pompe & de dignité. „

Mr. de *Crébillon* avoit traité le même sujet avec moins de succès. *Sémiramis* a quelques soupçons sur la fidélité de *Belus* son frere. Voici comme elle les lui témoigne.

Mon frere, je ne sais, malgré ce nom si doux
Si mon cœur n'auroit pas à se plaindre de vous

Il s'agit bien de *coeur* & de *ménagemens* dès qu'on ſoupçonne une conſpiration. Sémiramis.

BELUS.

De moi:

SEMIRAMIS.

Je ſais, Belus, que de vos ſoins fideles
Je dois mieux préſumer; mais enfin les rebelles
De mes deſſeins contre eux ſont ſi bien informés
Qu'ils ſont tous prévenus auſſitôt que formés.

*Belus* replique à cette timide & imprudente ouverture

Suis-je de vos ſecrets le ſeul dépoſitaire?
Et ſur qui fondés vous un ſoupçon téméraire?
Sur quelle conjecture, ou ſur quelle action?
Vous ſavés que mon cœur eſt ſans ambition

SEMIRAMIS.

On me trahit, c'eſt tout ce que je peux vous dire

Eſt-ce ainſi qu'on devoit faire parler cette Reine? quel intérêt peut

Sémiramis. elle inſpirer, ſi dès le commencement de la pièce elle ne ſait ce qu'elle dit & ce qu'elle veut, & ſi *Belus* lui donne une auſſi plaiſante excuſe?

Il eſt extraordinaire, qu'un Poëte qui a ſouvent de la force, ait ſi rarement de la nobleſſe. Jamais les convenances du langage ne ſont obſervées.

Oreſte. Cette Tragedie n'eſt pas miſe au rang des chefs-d'œuvres de l'Auteur. Elle a cependant un grand mérite, celui de la ſimplicité grecque. Sans épiſode, & heureuſement ſans amour, elle ſe ſoutient avec beaucoup d'intérêt. Le dénouement offre d'après *Sophocle* tout ce que ce ſujet a de tragique & de théatral.

Elle a de grands traits de reſſemblance avec *Mérope*. L'*Egiſte* d'*Oreſte* eſt le *Poliſonte* de *Mérope*, & l'*E-*

*giste* de *Mérope* eſt l'*Oreſte* de l'autre pièce. *Pammene* eſt le même que *Narbas*. *Cresfonte* & *Agamemnon* ont été aſſaſſinés de la même façon. Chaque Tragédie a ſon tombeau. *Iphiſe dit* Oreſte.

Et quel autre qu'un fils, qu'un frere, qu'un héros
Suſcité par les Dieux pour le ſalut d'Argos
Auroit oſé braver le tyran rédoutable!
C'eſt Oreſte ſans doute, il en eſt ſeul capable.

MEROPE.

Et quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide
Nourri dans la miſere, à peine en ſon printems
Eut pû *venger* Meſſene & punir les tyrans!
Il ſoutiendra ſon pere, il *vengera* la terre.

*Iphiſe* arrête le zéle imprudent d'*Electre* ſa ſœur: *Narbas* ſupplie *Mérope* de garder un ſilence encore néceſſaire. Cette Reine interroge *Egiſte* inconnu, & dans l'autre Tra-

Oreste. gédie *Egiste* interroge *Oreste*. Mais cette Scène, un chef-d'œuvre d'adresse, de force & d'intérêt, est bien supérieure à celle de *Mérope*.

Dans celle ci une mere est sur le point d'assassiner son fils; dans l'autre c'est une sœur qui va poignarder son frere. Même reconnoissance. La tendresse maternelle égare *Mérope*, demandant à *Polifonte* la grace d'*Egiste*, & la tendresse fraternelle produit le même effet dans *Electre* s'adressant à sa mere.

Les Vers ne sont pas aussi soignés dans *Oreste* que dans *Mérope*. *Pammene* supplie son maître de couvrir encore son origine de l'ombre du secret.

ORESTE.

Que cet ordre est sévere

PAMMENE. Orefte.

Ne vous en plaignez point, cet ordre eft falutaire,
La vengeance eft pour eux, ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage & qu'on aide leur bras.

Malgré foi l'on fe rappelle *Scarron*, qui dit que la vengeance eft un morceau de Roi.

*Pammene* ajoute

Tremblés de voir fur vous en ces lieux déteftés
Tomber tous les *fleaux du fang* dont vous fortés

Peut-on dire les *fleaux du fang*?

Tous les caracteres des perfonnages intéreffent. *Egifte* eft un monftre qu'on voit avec fatisfaction expier fes crimes. *Clitemneftre* a des lueurs de repentir qui la font plain-

Oreste. dre quelques fois. *Electre* est fiere, mais toute occupée de la vengeance de son pere. *Iphise* a une simplicité intéressante. *Pammene* est un vieillard discret attaché à ses maîtres & éloigné de la Cour. *Oreste* est ardent & brule du desir de rendre à sa famille la gloire que des malheurs répétés semblent lui avoir enlevée. *Pilade* rapelle le doux souvenir de l'amitié, & si son rôle n'est pas bien saillant, au moins est-il fort au dessus d'un confident ordinaire.

Il me semble qu'on auroit dû savoir comment le fils d'*Egiste* est tombé sous les coups d'*Oreste*, à propos de quoi?

*Electre* se contente de dire qu'*Oreste* lui fût enlevé; si le Poëte avoit jetté quelques traits sur ce jeune Prince, il eut intéressé davanta-

ge encore, & été attendu avec plus d'impatience. Oreste.

L'urne qui renferme les cendres d'*Oreste* remises à son pere, n'est-elle pas un diminutif de la coupe d'*Atrée* à *Thieste*?

Cette Tragédie est dédiée à Madame la Duchesse *du Maine*. Il faut savoir gré à Mr. de *Voltaire* d'avoir changé la nature de ces sortes d'ouvrages. Les Dédicaces à cette Princesse, à Madame *du Chatelet*, à Mr. *Maffei*, à Mr. *Faukner*, à Madame de *Pompadour*, sont remplies de réflexions utiles sur l'Art dramatique; il a toûjours fait l'hommage de ses productions à des personnes avec lesquelles ce n'étoit pas un ridicule de s'en entretenir. Il eut été fort plaisant que *Corneille* eut parlé de la simplicité des Grecs à Mr. de *Montoron*.

On trouve dans le Dictionaire dra-

Oreste. matique une anecdote fauſſe. „ Mr. „ de *Crébillon*, dit le redacteur, étoit „ Cenſeur Royal de la Police; tous „ les ouvrages dramatiques paſſoient „ par ſes mains avant que d'être re- „ préſentés. Mr. de *Voltaire* qui n'au- „ roit pas été faché de s'exempter „ d'une loi générale, fût obligé de „ porter *Oreſte* à Mr. de *Crébillon*, „ pour le faire approuver. Il com- „ mence ſon compliment par vou- „ loir s'excuſer de ce qu'il avoit trai- „ té le même ſujet que lui. Mr. de *Cré-* „ *billon* l'interrompit pour le tirer po- „ liment d'embarras en lui diſant: „ *Monſieur, j'ai été content du ſuccès* „ *de mon Electre, je ſouhaite que le* „ *frere vous faſſe autant d'honneur que* „ *la ſœur m'en a fait.* „

Peut-être que cette ſœur auroit fait plus d'honneur encore, ſi elle n'avoit pas cette funeſte paſſion pour

*Itis*, &ſi elle déclamoit un peu moins dans les deux premiers Actes. Oreſte.

De tous les Auteurs tragiques, celui qui devoit employer le plus rarement la paſſion de l'amour, c'eſt ſans doute Mr. de *Crébillon* qui n'en connoiſſoit pas le langage. Quel Prince à jamais dit comme *Itis* à *Electre*

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du Roi.

Il reproche à cette Princeſſe fiere tout ce qu'il a fait pour elle.

De votre illuſtre ſang conſervant ce qui reſte
J'ai de mille complots ſauvé les jours d'Oreſte

*Electre* répond en furie

Romps toi même un hymen où l'on veut me contraindre
Les femmes de mon ſang ne ſont que trop à plaindre.

Les bienſéances théatrales ſont choquées de ces emportemens contre un Prince, qu'on n'aime pas, ou

Oreste. qu'on feint de ne pas aimer. Pourquoi lui dire *toi*, & renouveller une indécence qui n'avoit pas même été pardonnée à *Corneille*? Cependant beaucoup de perſonnes ont donné à *Electre* le pas ſur *Oreſte*, ſans être rebutées du double amour de la fille d'*Agamemnon* pour le fils d'*Egiſte* & de ſa fille pour *Oreſte*, des monologues multipliés qui commencent tous les Actes, & de la maniere brusque dont marchent les évenemens. Sans doute que ce ne ſont pas là de vrais défauts. Mais même en admettant l'échaffaudage de la pièce tel qu'il eſt, comment a-t-on pû pardonner les détails? *Electre* n'eſt point une femme, c'eſt une furie; & une furie amoureuſe fait au Théatre un terrible effet. Dès la premiere Scène elle met au rang de ſes malheurs l'amour d'*Itis*.

Pour m'accabler encor son fils audacieux Oreste.
Itis, jusqu'à sa fille ose lever les yeux

& à la fin de ce monologue, elle avoue que

Le vertueux Itis à travers sa douleur
N'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur.

*Scène seconde.* *Arcas* lui dit, plus d'amis, plus d'espoir, il ne faut plus compter sur rien.

Madame envain pour vous j'ai fait parler mon zéle.

Elle répond

Cesse de me flatter d'une espérance vaine

Sans doute que le chagrin la fait déraisonner, *Arcas* n'a pris aucun détour pour l'avertir que tout est perdu. *Itis* vient hazarder sa déclaration d'amour. Sans prevenir ce qu'elle va opposer à de pareils senti-

Oreste. mens, il se contente de lui avouer que

D'un amour malheureux la triste inquietude
Lui faisoit de la nuit chercher la solitude:
Pardonnez si l'amour tourne vers vous ses pas.
Itis vous souhaitoit mais ne vous cherchoit pas.

Mais puisque l'occasion se présente, il va lui raconter tout ce qu'il a fait pour lui plaire; elle l'interrompt

Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs
Porte ailleurs ton amour & respecte mes pleurs.

Il n'en fait rien, & continue l'histoire de cette passion, lorsque *Clytemnestre* qui vient de faire un songe terrible, arrive pour le raconter à son mari, qu'elle envoye chercher par *Itis*.

Allés, dites au Roi que je l'attends ici.

En attendant elle oublie la terreur dans laquelle ce ſonge l'a jettée pour gronder un peu *Electre* de ce qu'elle refuſe un auſſi bon parti qu'*Itis*. Oreſte.

Je vouloîs par l'hymen d'Itis & de ma fille
Voir rentrer quelques jours le ſceptre en ma famille

*Electre* donne d'excellentes raiſons de ſes refus, fait à ſa mere une verte leçon, & *Clitemneſtre* ne ſachant que répondre dit:

Que veux tu déſormais que je faſſe pour toi?

*Egiſte* arrive pour écouter le rêve. Il la raſſure, en lui diſant que tout cela n'eſt qu'un ſonge, que ſes affaires vont très bien, & qu'il n'a plus d'ennemis qu'*Oreſte*. *Iphianaſſe* ſa fille, qui avoit entendu parler du ſonge, vient partager la douleur de la Rei-

Oreste. ne; elle reçoit cette attention en vraie belle-mere, & laiſſe la Princeſſe avec ſa confidente. Récit de ſa foibleſſe pour *Tydée*, jeune héros qui a combattu pour *Egiſte*.

Ce *Tydée* ouvre le ſecond Acte, il eſt ami d'*Oreſte*, il fuit les beaux yeux d'*Iphianaſſe*, mais avant de partir il lache ſa déclaration à cette Princeſſe qui repart avec hauteur

Qu'un amant comme lui, quelque feu qui l'inſpire
Doit ſoupirer du moins ſans oſer le lui dire

Il ſe deſeſpéroit de cette fierté, lorſque le pere de la cruelle paroît, & pourquoi? pour lui propoſer ſa fille en mariage à une ſeule condition

Point d'hymen, quelqu'il ſoit ſans la tête d'Oreſte

*Tydée*, ſaiſi d'horreur, avoue qu'il adore la Princeſſe, mais *Oreſte* eſt ſon

ſon ami ; que d'ailleurs il eſt mort avec *Palamede*. Ils ſont morts, dit *Egiſte*, & que ne parlés vous donc? Oreſte.

En quels lieux? quels témoins avez-vous de ſa mort?

TYDEE.

Mes pleurs; mais au tranſport dont votre ame eſt épriſe
Je me répens déja de vous *l'avoir apriſe*
Vous voulés de ſon ſort envain vous éclaircir
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaiſir.
Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable
Sans *m'impoſer* encor un récit qui m'accable.

EGISTE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur ſur ce récit,
Oreſte ne vit plus, ſon trépas me ſuffit.

Pour lui avoir annoncé une ſi bonne nouvelle, il n'en ſera pas moins le mari d'*Iphianaſſe*.

Oreste. Puisque c'eſt vous du moins qui me l'avés apris
Je crois vous en devoir toûjours le même prix.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Jé vous laiſſe y penſer & je cours chez la Reine.

TYDEE.

Et moi de toutes parts de remords combattû
Je vais ſur mon amour conſulter ma vertu.

Ce même Prince ouvre le troiſieme Acte par un long monologue: *Electre* avoit demandé à le voir; il ſe reveille un moment pour penſer à ce qu'il lui dira. *Electre* déſiroit ſavoir s'il étoit bien vrai qu'*Oreſte* fût mort. Après lui avoir confirmé la nouvelle, il lui parle un peu de ſon amour pour la fille d'*Egiſte*, & lui apprend qu'il eſt *Tydée* fils de *Palamede*. *Electre* l'aſſure qu'il n'en eſt rien

Si vous étiez Tydée Egiſte ſeroit mort.

Ce Vers qui eſt très beau eut produit un grand effet, s'il ne ſe trouvoit pas au milieu de dix autres qui l'énervent. Oreſte.

*Iphianaſſe* les ſurprend, & ne ſe défend pas d'un moment de jalouſie,

J'ai troublé la douceur d'un ſecret entretien.
La douleur qu'elle éprouve eſt peinte dans vos yeux.

TYDEE.

Madame, vous ſavez qu'elle a perdu ſon frere.

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper!

Elle lui donne ſon congé, & le laiſſe au deſeſpoir, lors qu'heureuſement *Palamede* reſſuſcite & paroît au moment qu'on s'y attendoit le moins, ſans avoir ſeulement fait préſſentir ſon arrivée, & dans une mortelle Scè-

Oreste. ne de deux cents Vers, aprend au jeune Prince qu'il eſt *Oreſte*, & qu'il faut déſormais prendre les choſes ſur un tout autre ton.

Un monologue d'*Electre* commence le quatrieme Acte. Elle ſe doute, on ne ſait pourquoi, que *Tydée* eſt ſon frere, ils ont une explication qui découvre le myſtere. *Palamede* vient auſſi. On concerte tout pour la mort du tyran

De votre part Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.

C'eſt-à-dire faire ſemblant d'épouſer *Itis*, parceque

C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hymenée
Que le tyran doit voir trancher ſa deſtinée.

Elle ne déſaprouve rien dans ce plan que la mort d'*Itis*. Le vieux *Pala-*

*mede* promet qu'on fera grace à ce jeune Prince, & l'on va préparer la fête. Oreste.

Un cinquieme monologue ouvre ce dernier Acte. Cette *Electre* si fiere, si impérieuse au commencement de la pièce, n'a plus en tête que l'amour, elle dit aux Dieux:

Non ne me peignés rien, effacés seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant.

*Itis* qui a vû les aprêts, & qui croit être le marié, vient s'offrir aux beaux yeux d'*Electre*. Il doute de sa félicité

Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire?
Mon bonheur est si grand que je ne puis le croire.

Elle lui dit qu'elle est sans haine, mais qu'elle ne peut l'épouser, qu'il l'attende un moment, qu'elle va re-

Oreste. venir. *Iphianaſſe* vient avertir ſon frere qu'il eſt trahi, qu'on aſſaſſine *Egiſte*. Et puis le récit dans lequel *Oreſte* aprend qu'un coup qui a porté à faux eſt tombé ſur ſa mere. Déseſpoir, fureurs.

Le plus grand défaut de cette Tragédie eſt qu'il n'y a aucun perſonnage intéreſſant, & que perſonne ne dit ce qu'il doit dire. Ces amours rendent *Electre*, *Iphianaſſe*, *Oreſte*, *Itis*, des gens tout à fait extraordinaires; *Clytemneſtre* n'eſt rien, *Egiſte* n'eſt pas grand choſe, tout arrive on ne ſait comment, rien n'eſt annoncé, préparé, & ſi tout lecteur inſtruit de l'hiſtoire de la famille d'*Agamemnon* ne ſuppléoit pas à ce que le Poëte omet, ou dit trop tard, pluſieurs Scènes ſeroient inintelligibles. *Tydée* eſt étonné qu'*Egiſte* lui demande la tête d'*Oreſte*, mais on n'a rien dit

encore qui aprenne qu'*Oreste* étoit son ami. On ne sait pas même quel est celui qu'*Oreste* a vû périr dans les flots. Oreste.

Quant au stile nous n'en dirons rien. *Tolle & lege.* Il y a si peu de liaison, que l'on pourroit déplacer des couplets entiers, & mettre à la fin ce qui étoit au commencement, sans que le sens en fût altéré.

Voici le compte que Mr. *Fréron* rendit de cette pièce en 1755. on ne sauroit le soupçonner de partialité, & personne, lorsqu'il le vouloit, ne jugeoit mieux d'une Tragédie. Il venoit de détailler quelques observations critiques sur le *Catilina* de *Crébillon*. Rome sauvée.

„ Vous n'avés, dit-il, qu'à substituer „ des beautés d'ordonnance aux dé- „ fauts que j'ai relevé, & vous aurés

Rome fauvée.

„ une idée plus juſte de cette pièce, „ c'eſt-à-dire d'un Drame, où l'action „ marche avec force, avec écono- „ mie, avec rapidité; rien qui ne „ porte coup, qui ne ramene, qui „ n'intéreſſe. Les caracteres y ſont „ vrais, ſoutenus, reſſemblans. *Ci-* „ *ceron* eſt le véritable héros de la „ pièce; il devoit l'être & non *Cati-* „ *lina*. *Caton* & *Céſar*, ces fameux „ Romains, y ſont repréſentés avec „ des traits qui vous enchantent. Les „ connoiſſeurs & les Savans doivent „ en être ſatisfaits. *Catilina* n'eſt par „ tout que *Catilina*, c'eſt-à-dire un „ furieux, un ſcélérat, & non un hé- „ ros, un grand homme. Le caracte- „ re d'*Aurelie* eſt de toute beauté dans „ ſa préciſion, puisqu'elle remplit tous „ les devoirs d'épouſe, de fille, de „ Romaine.

„ A ces perfections du plan, joi- Rome
„ nés celles du ſtile, & des beautés ſauvée.
„ de détail, qui ſe ſuccedent rapide-
„ ment les uns aux autres. Il ne s'a-
„ git point d'antitheſes pointues, de
„ Vers de rempliſſage, ou de maxi-
„ mes de parade & d'oſtentation. C'eſt
„ une éloquence de Poëte, égale pour
„ ainſi dire à l'éloquence de Proſe de
„ l'Orateur Romain .... les autres
„ perſonnages parlent auſſi le langa-
„ ge qui leur eſt propre, celui de la
„ paſſion, des conjonctures, de leurs
„ caracteres. „

Vingt cinq ans après, le fils de ce même critique, apella de ces jugemens, & oublia que ſon pere, excuſable peut-être lorsqu'il écoutoit la vengeance, laiſſoit toûjours échapper comme malgré lui des traits d'eſtime pour les plus grands talens qui aient exiſté! Cette pièce fût re-

Rome fauvée. préſentée à *Sceaux* avant d'être jouée à *Paris*. La ſenſation qu'elle fit n'empecha pas que quelques critiques ne parvinſent jusqu'à l'Auteur, & il en profita. Une des plus ſenſées appartient à l'Auteur des nouvelles Littéraires de *Göttingue*. „ On s'accoutu„ mera difficilement à voir *César* érigé „ en ſauveur de *Rome* contre *Caton*, „ pourquoi enlever à *Caton* un mo„ ment auſſi glorieux? Il eſt bien permis aux Poëtes d'accomoder les faits hiſtoriques au beſoin de leur plan, mais je ne ſais s'ils peuvent étendre cette liberté jusqu'à renverſer des idées auſſi généralement reçues.

On a obſervé que ces titres, *Rome ſauvée*, la *Clemenza di Tito*, la *Mort de Céſar*, *Didone abandonata*, annonçoient le dénouement des pièces, & qu'il ſuffiroit d'intituler les pièces, *Catilina*, *Titus*, *Céſar*, *Didon*.

Quelques Critiques prétendent aussi, que les conjurés employent trop de tems à dire ce qu'ils vont faire, au lieu d'agir. L'étalage fastueux de ces grands projets, qui vont ensevelir la patrie sous les ruines de *Rome* en cendres, ressemble à de la fanfaronade. Des conjurés traitent ordinairement dans le silence leurs funestes complots. *Catilina* a le courage forcené d'un conjuré, mais non la profonde dissimulation d'un Chef. L'Empire qu'*Aurelie* a sur lui devoit allarmer son parti. On confie le secret de la conjuration à *César*, sans être certain qu'il y entrera. N'est ce pas ouvrir à son ambition la plus vaste carriere, & celui qui est maître d'un pareil secret, ne peut-il pas dicter les conditions à l'imprudent qui s'est mis dans la nécessité d'acheter son silence ou son secours? Rome sauvée.

Rome fauvée. Un Académicien de *Berlin* fit auſſi dans le tems les obſervations ſuivantes:

„ Quoi vous femme & Romaine & du ſang d'un Néron,
Vous ſerez ſans orgueil & ſans ambition?

Cette famille de *Néron* n'a pas joué un aſſez grand rôle dans l'hiſtoire pour juſtifier ce Vers.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens CATILINA pour la derniere fois
Aporter le flambeau ſur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

Peut-on dire que *l'aveuglement conduit?*

Sur le vaiſſeau public ce Pilote égaré
Préſente à tous les vents un flanc mal aſſuré

Je ne ſais ſi le Gouvernement peut être repréſenté pas un vaiſſeau public, ſi même cela eſt intelligible, un Pilote peut bien égarer ſon vaiſ-

feau, mais non s'égarer fur ce même vaiffeau. Ce *flanc mal affuré* n'offre pas une image bien jufte. Rome fauvée.

*Lentulus Iura* dit en parlant de *César:*

Il nous fera fatal;
Nôtre égal aujourd'hui, demain nôtre rival,
Bientôt nôtre tyran, tel eft fon caractere.

Ce premier Vers marque-t-il l'ambition d'un homme, qui voulant dominer fans ceffe s'efforce de faire toûjours un pas de plus? Il fembleroit que rival fût plus que d'être égal, & c'eft le contraire.

*Catilina* répond dans un autre endroit

Oui je frémis des coups que mon fort veut de moi.

Peut-être que fi ce Vers eut été dans *Corneille*, Mr. de *Voltaire* ne l'eut pas laiffé paffer fans apoftille.

Rome sauvée.

Il dit dans sa préface „ que le su-„ jet de *Rome sauvée* est impraticable; „ peu fait pour les mœurs, pour les „ usages, la maniere de penser, le „ Théatre de *Paris.* „

Il nous semble au contraire qu'il y a peu de personnages que la Scène puisse montrer avec plus d'avantage que *Caton*, *César*, *Ciceron*, *Catilina.* A la vérité il ne faut pas répéter à chaque instant.

Quelques vagues projets dont l'impudent Caton
Nourrit depuis longtems la peur de Ciceron
. . . . . . . . . . . . . . . .
Mais je n'imite pas les fureurs de Caton
Et je laisse la peur au sein de Ciceron

Je conviens qu'un Consul Romain représenté sous de semblables traits, n'est pas un personnage fort théatral. Mais en le montrant tel qu'il étoit, „ vrai dans toutes ses démarches, „ parlant de ses malheurs sans honte,

„ & de ſon amour pour la gloire ſans „ détour, on verra un caractere na- „ turel, haut, & humain, & il in- „ téreſſera. „ Rome ſauvée.

Croire qu'on peut faire connoître une Tragédie par une analiſe, c'eſt comme ſi l'on prétendoit ſur un plan géometral faire juger de l'Architecture d'un palais. *Ce qui me diſtingue de Pradon* diſoit *Racine*, *c'eſt que je ſais écrire.* Ce ſont les beautés de ſituation, c'eſt le coloris, c'eſt l'abondance des penſées heureuſes qui font le mérite & le ſuccès d'un ouvrage dramatique. Non ſeulement il ne faut pas le décompoſer, le ſoumettre aux regles d'une diſcuſſion ſévere, mais même on devroit ſe contenter de la repréſentation; alors c'eſt le ſentiment qui décide. „ *Adélaïde* „ eſt connue depuis longtems ſoit Adélaide du Guefclin.

Adélaïde du Guefclin.

„ fous le nom d'*Adélaïde du Guefclin*, „ foit fous celui du *Duc de Foix;* el- „ le a éprouvé des fortunes diverfes „ que Mr. de *Voltaire* rapelle gaye- „ ment & plaifamment dans une let- „ tre qui fert ici de Préface; il pré- „ tend avoir affoibli *Adélaïde du Gues-* „ *clin* dans le *Duc de Foix;* nous ne „ ferions pas furpris que beaucoup „ de lecteurs priffent quelques uns „ de ces prétendus affoibliffemens „ pour des beautés nouvelles, il „ nous paroît certain cependant que „ l'entrée du Duc de *Nemours* fur la „ Scène, fa playe qui fe r'ouvre, & „ fon fang qui coule à l'afpect d'*Adé-* „ *laïde*, forment un fpectacle bien plus „ frappant, que l'entrevue de *Vamir* „ avec *Lifois* dans le *Duc de Foix*.

„ La jaloufie de *Vamir* à moins de „ force & de développement que cel- „ le de *Nemours* qui a d'ailleurs l'a-

„ vantage

„ vantage de finir par un de ces éclair- „ ciſſemens toûjours intéreſſans au „ Théatre. Le ſignal qui apprend à „ *Vendome* la mort de ſon frere a „ quelque choſe de plus dramatique, & „ laiſſe d'ailleurs moins d'eſpérance „ que dans le *Duc de Foix;* mais il „ y a dans les changemens de cette „ derniere pièce des Vers pleins de „ feu, des traits de paſſion, des mou- „ vemens d'éloquence qui entraînent „ l'ame. Adélaïde du Gueſclin.

„ En général ſans diſtinguer ces „ deux pièces, qui, malgré quel- „ ques légers changemens ſont ab- „ ſolument la même, on peut aſſu- „ rer qu'on y trouve un grand inté- „ rêt, un grand tumulte de paſſions, „ une peinture vraie des fureurs de „ la jalouſie & des foibleſſes de l'a- „ mour dans deux cœurs impétueux, „ un beau contraſte, un grand crime

Adélaïde du Guefclin. „ expié par de grands remords & „ par un grand facrifice, un emploi „ heureux de l'hiftoire, enfin cette „ maniere qui diftingue, cette ma-„ niere que Mr. de *Voltaire* feul, poffe-„ de parmi nous dans un pareil degré.„

Nous le féliciterons encore du choix d'un fujet fi propre à infpirer de grandes vertus. Son Théatre eft l'école des mœurs, avantage qu'il a fur *Racine*. *Phedre* par exemple eft un Spectacle dangereux, & fi le Poëte avoit mis moins d'art dans les Scènes où *Phedre* paroît, qui eut foutenu le coupable égarement de cette femme troublée? La beauté des images, la richeffe de l'expreffion, diftraifent à chaque inftant du plan général; mais il n'en eft pas moins vrai, que le développement de cette inceftueufe paffion eut revolté les Athéniens & ne nous a trouvé indulgens, que parceque

nos mœurs corrompues nous ont familiarisés avec les tableaux de toute espèce de délires. Adélaïde du Guesclin.

*Tiridate* de Mr. de *Campistron* est un sujet aussi mal choisi. Comment le public a-t-il pû écouter ces Vers?

Je ne te verrai plus, o! sœur fatale & chere!
Les mers entre nous deux vont servir de barriere,
Je ne te verrai plus; & toutes tes beautés
N'agiront que de loin sur mes sens enchantés.
Désormais je pourrai... mais je la vois encore,
Sa présence rallume un feu qui me dévore.

La prétendue nécessité de faire regner l'amour sur le Théatre, & le desir de ne pas répéter toûjours les mêmes soupirs, jetterent les Poëtes dans ces idées extravagantes, & l'on osa montrer des sentimens qui révoltent la nature.

l'Orphelin de la Chine. Lorsque cette pièce parut, les enthousiastes & les détracteurs se montrerent en champ clos. Les uns s'épuisoient en admiration ; les autres, sententieux ou futiles, de mauvaise foi, ou prévenus, publioient des pamphlets, marqués du sceau de la cabale, & de l'empreinte du mauvais goût.

De tout ce qu'ils ont dit de sensé, nous ne conserverons que deux remarques pour le progrès de l'art. La premiere est, que la passion de *Gengiskan* pour *Idamé* se rallume on ne sait comment. C'est une femme mariée, mere depuis plusieurs années, & déja d'un certain âge. La seconde, c'est que l'unité d'intérêt est trop souvent blessée. On perd de vue trop longtems cet Orphelin. Mais les beautés de détail ne permettent gueres ces observations, & le dénoue-

ment le plus heureux, laiſſe voir tout entier le triomphe de la vertu perſécutée. „ L'ame eſt déchirée, „ lorsqu'*Idamé* reçoit l'infortuné *Zamti* qui va marcher au ſupplice. Plus „ homme que lui, elle lui propoſe de „ s'immoler avec elle. Il y conſent en „ l'admirant, & prend le poignard „ qu'elle lui préſente pour la frapper „ la premiere, & pour ſe l'enfoncer „ enſuite lui même dans le ſein. Sa „ main tremble, ſon oeuil s'égare, ſa „ force l'abandonne. Situation vraiment théatrale, grande, terrible! „ *Gengis* ſurvient, admire & pardonne. „

l'Orphelin de la Chine.

Quelque beau que ſoit ce dénouement il n'a pas fermé la bouche à la critique. Un Anglois a dit „ *Comme il faut un rôle pour l'amoureux* le „ vainqueur ſauvage de tout un peu-

l'Orphelin de la Chine. „ ple devient ſur le champ le Che- „ valier *Gengiskan*, ne cedant en „ rien au ſoupirant le plus parfait, qui „ ait à jamais promené ſes chagrins au „ jardin des *Thuilleries*. „ (*) Mr. *Murphi* voudroit encore que Mr. de *Voltaire* n'eût pas commencé ſa pièce en ſuppoſant l'Orphelin au berceau, mais à un âge, où lui même eut pû paroître ſur la Scène. Alors le deſtin d'un Royaume ne feroit plus attaché à celui d'un enfant, dont le ſalut ou la perte ne pouvoient jamais produire aucune révolution dans les affaires de la Chine.

Sans doute on ne s'intéreſſe pas vivement au ſort d'un enfant encore au berceau; mais Mr. *Murphi* con-

(*) J'aurois fait mes Tartares plus tartares, ſi les François étoient moins françois diſoit Mr. de *Voltaire*.

fond le ressort principal de l'action, avec l'objet immédiat de l'intérêt. Ce sont les combats violens de la nature & du patriotisme qui nous agitent & nous troublent. C'est sur *Zamti* & sur *Idamé* que tous nos sentimens vont se réunir, & si nous prenons quelqu'intérêt au sort de l'Orphelin, ce n'est qu'un intérêt sécondaire, dont le principe est dans celui, que nous inspire la situation terrible d'un pere qui immole son fils à son Roi, & d'une mere tendre qui ne peut résoudre son cœur à ce barbare sacrifice.

l'Orphelin de la Chine.

Toutes les fois que je rencontre des critiques aussi minutieuses sur les ouvrages des grands maîtres, je ne puis m'empêcher de me rapeller nôtre disette. C'est, ce me semble, un singulier contraste que nôtre extrême sévérité, & nôtre visible décadence. On demandoit à *Benedetto Mar-*

l'Orphelin de la Chine. *cello* qui possédoit la musique à un degré supérieur ce qu'il en pensoit? il répondit, *c'est un Art qui se perd.* C'est aussi ce qu'on pourroit dire de l'art dramatique en France.

Peut-être ne pourroit on citer dans aucune Tragédie connue autant de beaux morceaux que dans celle ci. Sans rapeller cette superbe tirade que tout le monde sait pas cœur

Le malheur est au comble; il n'est plus cet Empire
&c. &c.

Nous transcrirons cette magnifique déscription qui se trouve dans la bouche d'*Etan*, Confident de *Zamti*.

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?

Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés.. l'Orphelin de la Chine.
O famille des Dieux ſur la terre adorés!
Que vous dirai-je hélas? leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées.
Tandis que leurs ſujets tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous ménace encor;
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenants oppriment cet Empire,
Dans nos murs autre fois inconnu, dédaigné,
Vient toûjours implacable, & toûjours indigné,
Conſommer ſa colere, & venger ſon injure:

l'Orphelin de la Chine.

Sa nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils ſe croiroient gênés dans cette ville immenſe.
De nos arts, de nos loix la beauté les offenſe.
Les brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi longtems admira l'univers.

Le but de Mr. de *Voltaire* dans cette Tragédie a été, de montrer la ſupériorité naturelle que donne la raiſon & le génie, ſur la force aveugle & barbare. Il a réuni dans le même cadre les mœurs des Tartares & des Chinois „ Les avantures „ les plus intéreſſantes ne ſont rien, „ dit-il, quand elles ne peignent pas „ les mœurs, & cette peinture qui „ eſt un des plus grands ſecrets de „ l'art, n'eſt encore qu'un amuſement

„ frivole quand elle n'inſpire pas la „ vertu. „ l'Orphelin de la Chine.

Cette pièce a été parodiée. Appliquons à ces caricatures ce qu'un des Compoſiteurs de la foire a dit d'une production ſemblable.

N'examinés point je vous prie,
Cet Avorton de la folie;
Il fùt fait ſans attention,
Joué dans un déſordre extrême;
Imprimé ſans réflexion,
Et l'on doit le lire de même.

Tancrede. Cette pièce repréſentée pour la premiere fois le 3. Septembre 1760. renouvella l'enthouſiasme qu'avoient éxcité *Mérope*, *Alzire*, *Mahomet.* On remarqua dans le compliment de Cloture fait l'année ſuivante, que Mr. de *Voltaire* avoit ajouté à la chaleur de ſon Dialogue, la pompe & l'appareil du Spectacle, déſirés depuis longtems, & qui manquoient aux

Tancrede. chefs-d'œuvres de *Corneille* & de *Racine*. Le Parterre confirma cet Eloge par des aplaudiſſemens redoublés.

Le Journal encyclopédique obſerva „ qu'il étoit à ſouhaiter pour l'honneur de la Nation qu'on s'attachat „ à ſuivre l'exemple de l'Auteur, qui „ ſeul de tous les Poëtes tragiques „ a oſé mettre les François & les „ mœurs françoiſes ſur le Théatre.

Il termina ſon extrait par ce dernier coup de pinceau : „ c'eſt en „ un mot Mr. de *Voltaire* avec tout „ ſon génie, toute ſa force & toutes „ ſes graces. „

On a trouvé qu'*Argire* condamnoit trop légerement ſa fille, & repliqué, qu'il ne s'agit pas dans *Tancrede* de ſavoir ſi un pere étouffera la nature, en faveur de l'ambition, comme dans *Iphigenie*, ou des loix, comme dans *Inés*, ou de la Religion,

comme dans *Idoménée*, ou de la patrie, comme dans *Brutus*, mais ſi une fille condamnée par le Sénat, & abandonnée par ſon pere qui ne peut la défendre, ſera ſauvée par les loix de la Chevalerie. Tancrede.

On a trouvé le nœud trop foible, parcequ'il conſiſte dans l'équivoque d'une lettre; mais ſi de cette équivoque doit néceſſairement naître une erreur qui produiſe des effets tragiques, où eſt la foibleſſe du nœud? C'eſt l'équivoque d'une lettre qui cauſe la mort de *Zaïre*; c'eſt l'équivoque d'un nom, qui pendant cinq Actes fait tout le danger d'*Iphigenie*, arme *Achile* contre *Agamemnon*, porte la diviſion dans ſa famille & le trouble dans toute l'Armée. Il y a plus, ſi *Clytemneſtre* ne s'égaroit point dans ſon voyage, ſi *Arcas* la rencontroit ſur la rou-

Tancre-de. te de *Mycenes* au camp de l'*Aulide*, s'il lui remettoit le billet d'*Agamemnon*, il n'y auroit point du tout de pièce.

On a trouvé le nœud forcé aumoins dans la durée, parcequ'*Aménaïde* n'a qu'un mot à dire pour le trancher, & que dans son entrevue avec *Tancrede* elle doit dire ce mot, & *Tancrede* le demander.

Cette derniere objection n'a pas été détruité. Tout ce que nous ajouterons, c'est que les douces sensations que l'on éprouve à la représentation, ne permettent gueres de combiner les petits défauts de vraisemblance, dont aucune Tragédie n'est exempte.

Je ne sais qui a dit, que le *Tancrede* de Mr. *Thompson* joué sans succès, avoit donné l'idée de la pièce françoise. Ce n'est pas le même

ſujet, & ces deux ouvrages n'ont de commun que le nom. Tancrede.

Les Vers de cette pièce ſont en rimes croiſées. C'eſt tranſporter, dit-on, les *Vers blancs* des Anglois & les *Vers ſciolti* des Italiens dans nôtre langue, genre que nous n'adopterons jamais. Et vous l'adoptés bien dans vos Odes, dans vos Epîtres, dans pluſieurs de vos Comédies; ce retour monotone de rimes maſculines & féminines a toûjours trouvé des Cenſeurs.

Dans une lettre, ſur les rimes croiſées dans les Vers alexandrins, qui parut en 1760, on lit „ Voilà donc une nouveauté introduite dans nos Vers alexandrins, les rimes croiſées; je crois qu'on pourroit encore oſer davantage; qui empecheroit qu'on ne changeat la meſure des Vers dans les récits vifs, dans cer-

Tancrede. tains monologues, dans les morceaux où les passions sont véhémentes ? Il semble que dans bien des endroits les Vers mêlés, conviendroient mieux que les grands & lourds Alexandrins. Un Poëte qui a du goût, sauroit quand il faudroit changer la mesure des Vers, & quelle mesure il faudroit choisir, & là dessus comme sur presque tout, on ne donneroit jamais de regles qui ne fussent des sottises. „

Cette variété ne seroit une chose nouvelle que pour les modernes, car les Grecs & les Romains ne se sont point assujettis à une même mesure de Vers, dans leurs ouvrages dramatiques.

Tout le monde convient qu'il n'y a point de langue moins poëtique que la nôtre, & que nôtre versification est la plus ingrate de toutes. Qu'on

Qu'on ne vienne donc pas nous empêcher d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Tancrède.

Mr. le Marquis *Albergati Capacelli*, Sénateur de *Bologne* a traduit cette Tragédie en Vers italiens.

„ Mr. de *Voltaire*, après avoir en- Olympie.
„ richi la Scène de tant de tableaux,
„ toûjours moraux & pathétiques, a
„ voulu y transporter la pompe d'un
„ grand Spectacle, moyen trop né-
„ gligé jusqu'à présent sur le Théa-
„ tre françois . . . . cette nouveauté
„ loin d'exciter l'empressement & la
„ reconnoïssance, n'a fait qu'une im-
„ pression défavorable, comme si l'on
„ eût craint qu'en étendant la Sphé-
„ re de l'Art, on ne voulut le déna-
„ turer. Sans doute il ne faut pas
„ subordonner le Poëte au Décora-
„ teur, mais si la décoration rend

Olympie. „ l'action plus sensible, pourquoi faut-„ il se refuser à cette illusion?

D'ailleurs les craintes, sont-elles fondées? est il réellement très facile, de produire, au moyen des machines, de grands effets sur la Scène? nous osons croire au contraire que plus on mettra de pompe dans la représentation, plus il faudra de rapidité dans l'action, & de vérité dans le dialogue, & plus le Poëte aura besoin de génie pour ramener sur les personnages l'attention des spectateurs, égarée dans l'appareil du Spectacle.

Cette Tragédie fut représentée pour la premiere fois à *Manheim* avec une pompe extraordinaire. Le bucher disposé avec art faisoit fremir. C'étoit de véritables flammes. L'autel sur lequel étoit *Olympie* laissoit voir tout ce Spectacle. Les Prêtres & les

Prêtresses, arrangés en demi cercle, donnoient à la Princesse toute la liberté de se précipiter. Olympie.

Il s'en faut de beaucoup que le Théatre françois ait jamais mis autant de dignité & d'appareil dans les Décorations que quelques Cours d'Allemagne. *Dresde*, *Brunswic*, *Stuttgard*, *Manheim*, *Cassel*, ont tour à tour offerts des modeles dans ce genre.

Parmi les différentes objections faites contre cette Tragédie, on a dit que le genre de mort d'*Olympie* s'éloignoit des mœurs des Grecs, chez lesquels le Suicide étoit très rare . . . . . . . . qu'on y trouve des fautes inutiles contre l'histoire; parmi les succeesseurs d'*Alexandre* il n'y a point d'*Antiochus*. Il n'étoit que le fils de *Seleucus* & pa-

Olympie. rut plus tard sur le Théatre du monde.

Dans les *Remarques à l'occasion de cette Pièce*, Mr. de *Voltaire* calcule inutilement l'âge d'*Athalie*, qui n'auroit point *dû avoir nécessairement quarante & trois fils, & par conséquent cent & six ans à l'Epoque que Racine a choisie.* Les quarante deux fils massacrés par *Jéhu*, pouvoient avoir été de différentes mères & nés en très peu d'années.

Il assuroit avoir fait cette pièce en six jours; il la corrigea depuis avec beaucoup de soin, mais quelques-unes de ces corrections ont été perdues pour le public.

Il écrivoit à Mr. *Collini* qui présidoit à la représentation de *l'Olympie:* „ Il y a toûjours quelque cho-„ se à refaire à une Tragédie, je me „ suis apperçû que dans la troisième

„ Scène du quatrième Acte, l'hié- Olympie.
„ rophante ne donne nulle raiſon de
„ cette loi, qui n'accorde qu'un ſeul
„ jour à *Olympie* pour renoncer à ſon
„ époux & pour faire un nouveau
„ choix, la voici cette raiſon.

Son Epoux en ce jour peut former d'autres nœuds
Elle le peut ſans honte, à moins que ſa clémence
A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offenſe.
La loi donne un ſeul jour, elle accourcit les tems
Des chagrins attachés à ces grands changemens,
Mais ſurtout attendés les ordres d'une mère
Elle a repris ces droits, ce ſacré caractère.

Ces Vers n'ont point été inſérés dans la derniere Edition de ſes Oeuvres. Il eſt très intéreſſant de voir la franchiſe, avec laquelle il ſe jugeoit; „ On a repréſenté *Olympie* chez moi, écrivoit-il au même....

Olympie. „ la mort de *Statira*, ſon évanouiſſe„ment m'ont glacé, & l'amour *d'Olympie* ne m'a pas paru aſſez déve„loppé. Je ſuis devenu très difficile; „ j'ai tout changé „ (ceſt d'après cette refonte que la pièce fût imprimée.) „ L'Actrice doit dire *je vous hais* avec „ la plus douloureuſe tendreſſe, elle „ doit obſerver de longs ſilences, va„rier ſes tons, être pénétrée. Tout „ doit être animé dans cette pièce, „ ſans quoi la magnificence du Spe„ctacle ne ſerviroit que faire remar„quer davantage la froideur des „ Acteurs. „

Cette pompe théatrale, que les Acteurs ſeuls ont intérêt de ſupprimer, prépareroît les eſprits aux ſentimens ſublimes qu'à les perſonnages vont faire éclater. Il faudroit que les Théatres euſſent plus de profondeur & fuſſent éclairés différemment. Tou-

tes les Scènes ne devroient pas ſe jouer au même endroit. Nous avons toûjours l'air de nous occuper du Parterre. Pourquoi les Reines sont-elles toûjours debout? pourquoi les Palais ne ſont-ils jamais meublés? pourquoi la plûpart des Actrices ont-elles des coëffures françoiſes avec des habits grecs? jusqu'à quand conſervera-t-on cette muſique qui partage les Actes & vous diſtrait? jusques à quand les Poëtes laiſſeront-ils la Scène vuide pendant les entre-Actes? jusques à quand deux interlocuteurs déclameront-ils deux cens Vers de ſuite dans la même attitude? ces défauts, ces invraiſemblances, choquent depuis longtems, mais l'homme capable d'opérer une telle révolution n'exiſte point encore, & il eſt beaucoup plus commode de ſuivre des routes déja frayées que d'en

Olympie.

Olympie. tracer de nouvelles, ſur leſquelles le préjugé, l'opinion, l'habitude, feroient trouver de grands obſtacles.

Zulime. „ Un *Benaſſar* imbécille, quittant ſes „ Etats menacés de toutes parts, „ pour galopper après ſa fille qui s'en-„ fuit avec je ne ſais avec quel Roi „ de *Valence ;* une *Zulime* à qui un „ valet fait accroire qu'elle eſt aimée „ & qui, en conſéquence abandonne „ furtivement la Cour de ſon pere, „ ſuit ſon amant prétendu, ammene „ avec elle ſa rivale, qu'elle auroit „ dû ſoupçonner, & va courir les „ avantures; un *Ramire*, qui a la „ baſſeſſe de tromper une femme à „ qui il doit le jour de ſa liberté. Une „ *Atide* enfin, une *Atide* inconceva-„ ble qui adore ſon époux & qui ſe „ poignarde lorſqu'elle peut vivre „ pour le rendre heureux. „ Voilà le

langage de la haine & de la passion. Zulime.

Il ne faloit pas traiter avec cette rigueur un grand homme qui s'étoit ainsi jugé lui même.

„ *Sic vos non vobis.* Dans le nom-
„ bre immense des Tragédies, Co-
„ médies, Opéra-Comiques, Discours
„ moraux & facéties, au nombre
„ d'environ cinq cens mille, qui font
„ l'honneur éternel de la France, on
„ vient d'imprimer une Tragédie sous
„ mon nom, intitulée *Zulime. La*
„ *Scène est en Afrique.* Il est bien vrai
„ qu'autre fois ayant été avec *Alzire*
„ en Amérique, je fis un petit tour
„ en Afrique avec *Zulime*, avant
„ d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais
„ mon voyage d'Afrique ne me réus-
„ sit point. Presque personne dans le
„ Parterre, ne connoissoit la ville
„ d'*Arsénie* qui étoit le lieu de la

Zulime. „ Scène ; c'est pourtant une Colo„ nie Romaine, nommée *Arsénaria*, „ & c'est encore par cette raison là „ qu'on ne la connoissoit pas. *Trébi„ zonde* est un nom bien sonore, c'est „ un joli petit Royaume ; mais on „ n'en avoit aucune idée : la pièce ne „ donna aucune envie de s'informer „ du gissement de ses côtes. Je reti„ rat prudemment ma flotte : *& quæ „ desperat tractata nitescere posse re„ linquit.*

„ Des Corsaires se sont enfin saisis „ de la pièce & l'ont fait imprimer. „ Mais par droit de conquête ils ont „ supprimé deux ou trois cens Vers „ de ma façon, & en ont mis autant „ de la leur. Je crois qu'ils ont très „ bien fait ; je ne veux point leur vo„ ler leur gloire comme ils m'ont „ volé mon ouvrage. J'avoue que le „ dénouement leur appartient, &

„ qu'il eſt auſſi mauvais que l'étoit Zulime.
„ le mien. Les rieurs auront beau
„ jeu, car au lieu d'avoir une pièce
„ à ſiffler, ils en auront deux.

„ Il eſt vrai que les rieurs feront
„ en petit nombre; car peu de gens
„ pourroient lire les deux pièces; je
„ ſuis de ce nombre; & de tous ceux
„ qui priſent ces bagatelles ce qu'elles
„ valent, je ſuis peut-être celui qui y
„ met le plus bas prix!

C'eſt aſſurément être trop ſévere, & lorsque la pièce parut en 1740. elle fût traitée avec bien plus d'indulgence.

„ Quoique cette Tragédie n'ait
„ pas eu le ſuccès qu'on s'en étoit
„ promis ſous le nom du célebre Au-
„ teur, à qui on l'a attribuée, on ne
„ peut pas lui refuſer les éloges qui
„ lui ſont dûs. Les trois premiers
„ Actes, & ſurtout le ſecond, ſont

Zulime. „ dignes des meilleures plumes. La „ versification, qu'on a condamnée „ sans connoissance de cause, est du „ véritable ton que demande le genre „ dramatique, & l'on peut dire que „ l'Auteur à été injustement puni de „ s'être corrigé. L'enflure en est ban- „ nie ; mais par malheur les oreilles „ qu'il avoit accoutumées au stile épi- „ que, ne se sont pas prêtées à cette „ noble & aimable simplicité qui doit „ regner dans les Tragédies. Tout „ ce qu'on appelle beautés de détail, „ portraits, maximes, lieux com- „ muns, en est exclus. L'action y a „ repris ses droits, & ne s'est point „ parée de ces ornemens empruntés, „ qui ne font qu'éblouir, & qui n'ont „ que de la superficie. „

Le Triumvirat. Le Journal encyclopedique termina son extrait par cette Critique ingénieuse „ un peu plus d'action

„ dans cette pièce, & un peu plus de „ correction, la mettroient à côté des „ autres Tragédies de Mr. de *Voltai-* „ *re*. „ Il nous semble qu'on peut lui faire cet honneur même dans l'état où elle est. Le Spectateur, toûjours allarmé sur le sort de *Fulvie*, de *Julie*, & de *Pompée*, est forcé de prendre un grand intérêt au moindre mouvement qui arrive, parceque dans ce séjour de sang chaque mot est un ordre de mort. Je ne sais si Mr. de *Voltaire* a beaucoup de dénouemens plus heureux. On sait qu'*Octave* a besoin de faire un acte de clémence; qu'il y est conduit par son propre intérêt, & qu'ainsi ce n'est pas ici un de ces momens passagers de générosité presque jamais amené dans la plûpart des Tragédies, & qui réussit au Théatre, parcequ'il sauve le personnage auquel on s'intéresse

Le Triumvirat.

Le Triumvirat. & que malheureusement les hommes ne sont pas encore accoutumés aux belles actions. Ces Vers mis dans la bouche d'*Octave* font un si grand effet.

Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos loix;
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du Peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un réfuge;
Je prends entre nous deux la victoire pour juge
Ne versons plus de sang au milieu des hazards;
Je m'en remets aux Dieux, ils sont pour les Césars.

Il y a sans doute quelques négligences, mais quelle chaleur! quelle force! quelles belles leçons!

Dans nos vaines douleurs, Le Triumvirat.
D'un fexe infortuné les armes font les pleurs.
Le puiffant foule aux pieds le foible qui menace
Il rit en l'écrafant de fa débile audace.
Pour gagner les Romains pour forcer leur fuffrage
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or & du courage.

Lorsqu'*Antoine* ofe interroger *Fulvie*, elle répond fièrement:

Je n'ai point de complice; & ces noms méprifables
Sont faits pour vos fuivans, font faits pour vos femblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour fervir
Se font déshonorés jusqu'à vous obéïr.
Traîtres, ne cherchés point la main qui vous menace,
La voici, vous deviés connoître mon audace.
L'art des profcriptions que j'apprenois fous vous,
M'enfeignoit à vous perdre & dirigeoit mes coups.

Le Triumvirat.

Je n'ai pû fur vous deux affouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous feuls & de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis.
Ils vont vous divifer comme ils vous ont unis.
Il n'eft point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous déteftant tous deux, du monde déteftés,
Trainant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrafés & bourreaux & victimes,
Puiffent vos maux fans nombre être égaux à vos crimes?
Citoyens révoltés, prétendus Souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paffant du carnage aux bras de la moleffe,
Du meurtre & du plaifir goutés en paix l'yvreffe.
Mon nom deviendra cher aux fiècles à venir,
Pour avoir feulement tenté de vous punir.

Il femble que ces grandes révolutions qui intéreffent la terre entiere, de-

devroient faire le sujet des Tragédies préférablement aux événemens particuliers qui surviennent dans les familles des Rois. Que *Bajazet* aime *Atalide* ou *Roxane*, qu'*Orosmane* ait tort ou raison d'être jaloux, cela est, en soi, assez peu important; mais lorsqu'il s'agit de ces catastrophes, qui anéantissent l'influence d'un grand Peuple sur les Nations voisines, alors l'intérêt devient général, & chaque Spectateur un peu instruit, rapproche ces tableaux éloignés du moment où il existe; ainsi nos neveux (s'ils font encore des Tragédies) trouveront dans le partage de la Pologne, dans la révolution de Suède, &c. . . : des sujets aussi intéressans que ceux de l'histoire grecque & romaine. Le Triumvirat.

Les notes qui suivent le *Triumvirat* prouvent combien elle renfer-

Le Triumvirat. me de choſes, & combien les connoiſſances profondes dans l'hiſtoire ſont néceſſaires à quiconque entreprend de reproduire parmi nous les mœurs antiques.

Les Scythes. Mr. *Freron* annonça ainſi cette pièce „ Je viens d'apprendre que Mr. „ de *Voltaire* avoit envoyé aux Co- „ médiens une Tragédie nouvelle de „ ſa façon intitulée, *les Scythes*, en „ leur marquant qu'il n'avoit mit que „ douze jours à la faire; on m'a dit „ en même tems que les Comédiens „ la lui avoient très-humblement ren- „ voyée, en le priant de mettre dou- „ ze mois à la corriger „ invention d'un Journaliſte qui a beſoin d'égayer quelque fois ſes lecteurs.

Les Grecs, les Romains, les Turcs fournirent des ſujets à *Corneille* & à *Racine*. Mr. de *Voltaire*

nous transporta en Amérique, à la Chine, en Perse. Des tableaux nouveaux piquent davantage la curiosité, & quoique les passions soyent toûjours les mêmes, elles prennent cependant quelques teintes différentes en passant dans l'ame d'un sauvage ou dans celle d'un Prince civilisé. Les Scythes.

Le public accoutumé à ne voir sur la Scène tragique que des Héros, des Rois, des Demi-Dieux, fût surpris lorsqu'on leva la toile, de n'appercevoir que des Pâtres auprès de leurs cabanes, offrant le tableau le plus touchant de la simplicité d'une nature non corrompue. Cette nouveauté l'intéressa, & malgré ce qu'on lisoit alors dans plusieurs Journaux sur la façon dont cette Tragédie avoit été jouée, on écouta très attentivement; mais accoutumé à *Mérope*, à

Les Scythes.

*Brutus*, à *Tancrede* on ne montra pas cet enthousiasme avec lequel on avoit reçu les chefs-d'œuvres que nous venons de citer.

D'ailleurs il faut avouer, qu'il est peut-être tout aussi extraordinaire d'avoir fait à soixante & quinze ans les deux premiers Actes de cette pièce, qu'il l'est d'y avoir joint les trois derniers. Seroit-ce que son génie épuisé ne pouvoit plus fournir une aussi longue carriere? ou bien une dangereuse précipitation l'auroit-elle laissé si au dessous de lui même? où enfin auroit-il retrouvé parmi ses *Etudes* des morceaux épars qu'il auroit dans la suite adaptés à ce nouveau plan? Cette derniere opinion à peine doit être hazardée; mais les *Guebres* qui ont suivi, ayant précisément les mêmes beautés au commencement, & la même foibles-

se dans la suite, semblent confirmer la premiere supposition. Quoiqu'il en soit, les deux premiers Actes des *Scythes* sont si bien écrits, & laissent dans l'ame une impression si nouvelle & si douce, que quand on n'auroit conservé des œuvres de Mr. de *Voltaire* que ce Fragment, il suffiroit pour faire connoître son génie. Les Scythes.

Si un événement heureux, dit *Sozame*,

Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste, & les biens les plus chers
Rappellent quelques fois les maux qu'on a soufferts.

*Sulma* peint ainsi l'attachement pour son pays

On souffre en sa patrie, elle peut nous déplaire
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chere!

Les Scythes.

L'Hymen, dit *Indatira*

L'Hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de sa main libre & pure

*Athamare* irrité de voir rejetter ses soumissions par *Sozame*, s'exprime ainsi :

Allons; si mes remords n'ont pû fléchir son pere
S'il méprise mes pleurs . . . qu'il craigne ma colere!
Je sais qu'un Prince est homme, & qu'il peut s'égarer,
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer
Réconnoissant sa faute & s'oubliant lui même,
Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

Quelqu'emporté cependant que soit un jeune Prince, on suppose difficilement qu'il imagine pouvoir don-

ner des loix dans un pays étranger; & comme *Athamare* ne venoit chez les *Scythes* que pour réparer ses injustices, il n'y a pas d'apparence qu'il eut une armée en embuscade, & avec une poignée de gardes on ne va pas défier tout un peuple. Les Scythes.

*Obéïde* qui s'annonce avec tant d'intérêt dans sa premiere Scène, est dans la suite absolument sans caractere. Elle estime *Indatire* aussi foiblement qu'elle aime *Athamare*. L'un meurt pour elle sans qu'elle le regrette, & l'autre ne l'occupe que parcequ'il faut le tuer. On voit trop que c'est le trône qui lui coute & non la perte de son amant, & on est tout étonné qu'avec autant d'indolence, elle prenne le parti de se poignarder elle même, sans que la passion & la fatalité des circonstances ayent amené & nécessité cet événement.

Les Scythes.

*Indatire* devoit de son côté avoir quelques droits à la tendresse d'*Obéïde*, ou aumoins quelques unes de ces grandes qualités qui attachent le Spectateur à la destinée d'un principal personnage; mais dans la seconde Scène du quatrieme Acte avec *Athamare*, on ne trouve ni un amant enflammé ni un Héros sauvage.

*Hermodan* est un bon homme, un peu bavard, content de tout, & même de sa *Bru*; quoiqu'elle soit cause de la mort de son fils.

Quant à *Sozame*, l'Auteur auroit dû lui donner un autre langage qu'au vieillard Scythe. Le contraste de la vertu sauvage avec la vertu civilisée eût été bien piquant. Vingt ans de séjour dans une Cour brillante, devoient laisser des traces d'élégance ou aumoins de cette délicatesse, que l'on cherche envain, & dans sa Scè-

ne avec *Athamare* (ou au lieu d'un Philosophe tranquille, on ne voit qu'un banni mécontent) & dans sa conduite au cinquieme Acte, qui ne ressemble à rien.

Les Scythes.

Nous pourrions observer encore, à propos de cette uniformité de langage, qu'*Obéide* peut à la vérité tutoyer son Scythe sans qu'on le trouve extraordinaire, mais qu'elle ne doit point user de la même familiarité envers un Prince qui est son maître, ni celui-ci envers elle, lorsqu'il vient solliciter son pardon auprès d'une femme offensée.

Les Scènes de remplissage, les négligences de stile, les réponses déplacées, sont des défauts trop palpables, pour qu'il soit nécessaire de les constater. Cependant tout foible que soyent ces trois derniers Actes on y trouve fréquemment de ces

Les Scythes. lueurs qui trahissent le génie de l'Auteur.

*Hircan* dit à son maître: Vous ne faites point horreur à *Obéide*, ce n'est pas ainsi que s'exprime la colere.

Les soupirs, croyés moi, sont la voix des douleurs,
Et des yeux irrités ne versent point de pleurs
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune
Il en est de plus grands dont le poison cruel
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Et l'on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.

L'Epître dédicatoire dans un genre tout à fait nouveau, prouve que Mr. de *Voltaire* a possédé au plus haut degré l'art de louer sans fadeur; que ne pouvoit-il pas même ajouter

fur *Elochivis* fans être foupçonné d'adulation ? — Les Scythes.

Les *Parfis* ou les *Guébres*, difperfés dans la Perfe ou dans les Indes ont une grande vénération pour le Soleil. *Zoroaftre* eft leur fondateur, & les conquérans font en horreur chez eux. — Les Guébres.

Un difcours hiftorique & critique qui précede cette pièce, prouve que même à la fin de fa carriere Mr. de *Voltaire* étoit toûjours occupé des moyens de perfectionner fon art.

Il nous fournira auffi un exemple du peu de confiance qu'on doit aux Journaliftes qui fe laiffent entraîner par leurs paffions. On lit dans le fixieme Tome de l'année littéraire 1770 „ à la tête de ce Poëme dra-„ matique eft une Préface de l'Edi-„ teur, qui nous dit que cette pièce

Les Guèbres. „ étoit originairement une Tragédie „ chrétienne. *Mais*, ajoute-t-il, *après les Tragédies de Saint-Geneſt, de Polyeucte, de Gabinie & de tant d'autres, le jeune Auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté.* „ Que dites-vous, Monſieur, „ de voir ici *Polyeucte*, une des plus „ ſublimes Tragédies de nôtre Théa- „ tre, confondu avec des Drames „ pitoyables qu'on ne joue & qu'on „ ne lit plus? ne croyez pas, Mon- „ ſieur, que ce trait ſoit échappé au „ hazard & ſans deſſein; on ſait que „ *le jeune Auteur* en veut, depuis plus „ de ſoixante ans, à la gloire du „ grand *Corneille*. „

Voici le texte: „ Le reſpect ſeul „ pour nôtre Religion empêcha l'Au- „ teur de mettre cette Tragédie ſur „ le Théatre, il la donna ſous le nom „ des *Guèbres*; s'il l'avoit donnée

„ ſous le titre *des Chretiens*, elle au- Les Guébres.
„ roit été jouée ſans difficulté, puis-
„ qu'on n'en fit aucune de repréſenter
„ *St. Geneſt* de *Rotrou*, le *St. Po-*
„ *lyeucte* & la *Ste. Theodore* vierge &
„ martyre, de Pierre *Corneille*, le *St.*
„ *Alexis* de *des Fontaines*, la *Ste. Ga-*
„ *binie* de *Brueys*, & pluſieurs autres.„

Il eſt bien clair qu'on n'en veut pas à la gloire du grand *Corneille*, puisqu'il n'eſt pas queſtion du mérite des pièces, mais de leurs genres. C'eſt avec la même bonne foi qu'on dit: „ Quant au ſtile, rien de plus „ lâche, de plus diffus & de plus tri- „ vial. „ J'ouvre le livre au hazard, & j'y lis:

Sachez que ce ſoleil qui répand la lumiere,
Ni vos divinités de la nature entiere,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,

Les Guébres.

Ne font pas les objets que mon culte envisage;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage;
C'eſt au Dieu qui le fit, au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant & le perſécuteur;
Au Dieu dont la lumiere eſt le premier ouvrage,
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes foibles portraits,
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.

Si d'un autre côté on trouve dans cette Tragédie:

Je m'honore moi même & ma gloire eſt contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma *digne moitié.*

Et ailleurs:

Hélas! après mon crime il me faut donc paroître

Aux yeux *d'un honnête homme* à qui je dois mon être — Les Guébres.

On lit auſſi dans *Corneille :*

Si toutes fois après ce coup du ſort
J'ai *de la vie aſſez* pour chercher *une* mort...
Je ſoupirois pour vous en combattant pour eux
Je combattois pour elle en ſoupirant pour vous....
Il n'avoit que ſix mois, & lui perçant le flanc,
On en fit *dégoûter plus de lait que de ſang*...
J'irai ſous mes *cyprès* accabler *ſes lauriers.*

En faiſant la comparaiſon de ces Vers foibles tirés des deux Auteurs, nous penſons que ce n'eſt pas Mr. de *Voltaire* qui y perdra le plus.

L'équité commande à quiconque prend le périlleux emploi de diriger le jugement du public, de marquer la décadence inſenſible du génie, & de montrer les lueurs brillantes qui

Les Guébres.

éclatent de tems en tems; lorsque la raison & la sagesse prennent la place de la force & de l'imagination, le lecteur est dédomagé. Dans la vieillesse de Mr. de *Voltaire* le choix de ses sujets annonçoit sa défiance de lui même; *les Scythes*, *les Guèbres*, *les Loix de Minos*, n'exigeoient point cet emportement de passions si fortement exprimées dans ses premieres Tragédies; mais au lieu de saisir ces différences, on l'opposoit sans cesse à lui même, & l'on vouloit que le jeune *Arzemon* égalat *Zamore*, & qu'*Iradan* fût aussi grand que *Zopire*. Il auroit peut-être dû éviter ces ressemblances dans les personnages; mais les critiques avoient certainement tort de leur côté, de ne pas remarquer qu'*Arsame* est un caractere digne des plus beaux jours de cet illustre Poëte, & que cette Tragédie

die foible avec toutes ses longueurs & tous ses défauts enrichit nôtre Poësie de vingt morceaux isolés, qui soutiendroient le paralelle avec ceux que nous admirons dans *Mérope* & dans *Alzire*.

Les Guébres.

Mr. de *Voltaire* dit dans le Commentaire de *Corneille*. „ Les pièces „ précédentes de *Nicomede* & de Dom „ *Sanche d'Arragon* n'avoient pas eu „ un brillant succès : cette décaden„ce devoit l'avertir de faire de nou„veaux efforts ; mais il se reposoit „ sur sa réputation. Sa gloire nuisoit „ à son génie ; il se voyoit sans ri„val ; on ne citoit que lui, on ne „ connoissoit que lui. „ C'est précisément ce qu'on dira de Mr. de *Voltaire*.

Les Pelopides.

On voit que les *Pelopides* sont l'ouvrage de quelques jours. Les tableaux ne sont que des esquisses.

Les Pelopides.

On ne ſait pourquoi *Hyppodamie* s'intéreſſe à *Erope*. *Atrée* a laiſſé preſſentir ſa vengeance dès le ſecond Acte. Mais ce n'eſt qu'au quatrieme qu'il apprend l'exiſtence de ce fils d'*Erope* & de *Thieste*, victime innocente dont le ſang va abreuver ſa famille. *Erope* meurt empoiſonnée, mais quand a-t-elle pû prendre ce poiſon? elle n'a pas quitté *Hyppodamie*. *Polemon*, ancien Gouverneur de *Thieste* & d'*Atrée* qui n'a pas perdu le talent d'inſtruire, prévoit tout & n'empêche rien. Il n'eſt d'aucun parti; ſe défiant également des deux Rois, il ſe doute ſeulement que cela finira mal.

Cette Tragédie a été imprimée en Hollande. Parmi un grand nombre de contreſens, on en trouve un qui fourniroit matiere à quelques plaiſans de mauvaiſe foi. *Polemon* dit:

La Concorde aujourd'hui commence à se montrer
Mais elle est chancelante il la faut assurer.
Thieste en possedant la fertile Mycene
Pourra faire à son gré dans Sparte ou dans Athene
Des filles des Héros, qui leur donnent des loix.

Les Pelopides.

Il faut oter les deux virgules & le point qui est après ce dernier Vers & ajouter

Sans remords & sans crime un legitime choix.

On rencontre toûjours de ces Vers heureux, brillantes étincelles d'un feu qui se ranime quelques fois encore. *Erope* dit à *Hyppodamie:*

Vous avez sur un fils encore quelque puissance

HYPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit
L'enfance nous l'a donné, & l'âge l'a ravit.

Les Pelopides.

Pourquoi perpétuer de siècle en siècle la mémoire de ces effroyables avantures ; le tableau de ces crimes est horrible à voir & inutile pour nos mœurs ; il n'est pas nécessaire d'apprendre aux hommes à ne pas boire le sang de leurs enfans, & à ne pas manger l'épaule d'un de leurs égaux. Il est presque aussi révoltant de voir l'amour mêler ses larmes & ses tendres expressions, au délire brutal d'une vengeance forcenée parmi des furieux qu'il faudroit enchaîner & non pas écouter. S'il existoit un homme comme *Atrée*, il ne feroit aucun mal à la terre parcequ'il seroit toûjours seul là où il existeroit ; & si enfin la nature produit un monstre, on détourne les yeux, & l'on en laisse périr jusqu'aux dernieres traces.

Mr. de *Voltaire* s'est plaint souvent qu'on a vendu ses ouvrages à son insçu. Il a particulierement reclamé contre celui qui avoit traité des *Loix de Minos* (*) avec le Libraire *Valade*. On demande, comment lui enlevoit-on ses Manuscrits ? voici le fait. Il avoit l'empressement de jouïr; il communiquoit ses ouvrages. Ses amis étoient incapables d'abuser de sa confiance; mais ils prêtoient la nouvelle production à des personnes qui n'étant point liées avec Mr. de *Voltaire*, ne se croyoient pas obligées aux mêmes scrupules; on copioit à la hâte, & lorsque deux ou trois curieux avoient l'ouvrage, on le regardoit comme un effet public, & un homme pressé d'argent le négocioit. Les Loix de Minos.

(*) Ainsi que de la guerre de 1741.

Les Loix de Minos.

„ Le fujet des *Loix de Minos* eft
„ l'abolition de la coutume barbare,
„ où étoient les Crétois, d'immoler
„ tous les fept ans aux Dieux une
„ jeune étrangere; &, par laquelle
„ les Grands de l'Etat mettoient des
„ entraves aux vues bienfaifantes du
„ Monarque.

Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée eft injufte & trompeufe!
Sa mémoire à la Grèce eft encor précieufe:
Ses loix & fes travaux font par nous abhorrés;
On méprife en Lydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules,
Que l'impofture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a fes abus, & les nôtres font grands;

Mais nous avons un Prince ennemis des tyrans, *Les Loix de Minos.*
Ami de l'équité, dont les loix salutaires
Aboliront bientôt tant de loix sanguinaires;
Prens confiance en lui; sois sûr de ses bienfaits;
Je jure par les Dieux . . . .

DATAME.

Ne jure point; promets.

Il parut en 1773. une brochure intitulée: *Reflexions critiques & philosophiques sur la Tragédie, au sujet des Loix de Minos, à Mr. Thomas, de l'Académie françoise, vendues au profit des pauvres, chez Michel Lambert, Imprimeur Libraire, Rue de la Harpe, 1773.* in 8vo. d'environ 52 pages.

Ces Reflexions sont celles d'un bon esprit, d'un cœur droit, d'un critique judicieux, qui pour donner un

Les Loix de Minos.

nouveau degré d'utilité à la Tragédie, & l'élever au rang important d'inſtitution ſociale & patriotique, voudroit que le Poëte dramatique ſe propoſat toûjours un but moral. Dans le grand nombre de pièces qui ſe jouent chaque année à *Paris*, il en eſt peu, comme l'obſerve l'Auteur de ces Reflèxions, au ſortir desquelles un ſpectateur ne ſoit pas en droit de demander : à quoi cela eſt il bon ? En effet ſi la Scène en nous retraçant le tableau abominable de tant de meurtres, de ſuperſtitions, de crimes de toute eſpèce, ne nous rend pas ou plus reſpectueux envers la divinité, ou plus ſoumis aux loix, plus attachés à la patrie, plus ſenſibles & plus compatiſſans aux malheurs de nos freres ; la Scène ne peut être regardée que comme le rendez-vous des déſœuvrés. „ Il eſt

„ bon, continue l'Auteur, il eſt mê- Les Loix de Minos.
„ me néceſſaire dans des villes im-
„ menſes telles que *Paris* & *Londres*,
„ d'amuſer les oiſifs, de dérober à
„ l'ennui, qui engendre tous les vi-
„ ces, tant d'Etres, dont le déſœu-
„ vrement pourroit nuire à la tran-
„ quillité publique; mais il eſt enco-
„ re plus avantageux d'inſtruire ces
„ oiſifs, & de les rendre meilleurs
„ en les occupant noblement.

Ces Reflexions, juſtes & bien dé-veloppées, doivent accroître nôtre admiration & nôtre réconnoiſſance pour le Poëte philoſophe, qui dans ſes Drames, a éclairé la raiſon, qui a ſû mettre en action & en dialogue, ce que les ſages ont enſeigné de plus ſublime; enfin, qui du grand Art de *Sophocle* a fait un moyen pour apprendre aux hommes ce qu'ils ſe

Les Loix de Minos. doivent entre-eux; pour faire ſentir aux tyrans, aux uſurpateurs, aux aſſaſſins, qu'il eſt des Dieux vengeurs.

Sophonisbe. On s'étonne de ne pas voir donner plus ſouvent cette Tragédie. Le ſujet, les perſonnages, les ſituations, tout intéreſſe. Les événemens ſont à la vérité un peu précipités, mais ils n'en ſont pas moins vraiſemblables. Rien de plus naturel que de voir un vieillard ombrageux qui n'a ni le courage de ſe rendre juſtice, ni la générofité de pardonner une foibleſſe; un jeune Héros, vainqueur, aller dépoſer ſes lauriers aux pieds de ſa captive; les grands impoſés des conditions dures à ceux même qui ont ſervi leurs projets. Les événemens de *Sophonisbe* ſont produits par ces trois cauſes qui ſe renouvellent à

chaque inſtant. Il eſt moins commun Sopno-nisbe.
de rencontrer un Héros philoſophe, tel que *Scipion*, & Mr. de *Voltaire* a oppoſé avec bien de l'adreſſe ſon flegme & ſa prudence exercée, aux paſſions vives & excuſables dans un âge, dont la gloire & l'amour ſont les Dieux.

Dans une Epître dédicatoire à Mr. le Duc *de la Valliere*, l'Editeur de *Sophonisbe* conſeille aux jeunes Poëtes qui ſavent écrire, de reſſuſciter quelques pièces anciennes dont le fonds eſt intéreſſant, & qu'il eſt poſſible de réproduire ſur la Scène. Nous doutons que ce conſeil ſoit jamais ſuivi dans ce ſiècle de prétentions & de grandes vues, où on aſpire à toutes les gloires, & où la manie eſt de donner du neuf.

Il faut avouer auſſi, qu'on a impoſé à la Tragédie des Loix ſi ſéve-

Sophonisbe. res, que le canevas de presque toutes les pièces est déja fait. Lorsqu'on lit *Shakespear*, on soupçonne qu'il pourroit exister un genre, également éloigné des écarts que se permet une imagination sans frein, & de la marche timide & compassée d'un génie enchaîné.

Dom Pedre. Cette Tragédie fût dédiée à l'illustre Mr. *d'Alembert*, & l'Editeur la donna pour l'ouvrage d'un jeune homme. Mais les vues philosophiques, dont elle est remplie, les connoissances profondes de l'histoire qu'elle suppose, la beauté des trois principaux caracteres; „ Une „ Scène de politique, de franchise „ & de grandeur entre le guerrier „ François & le Prince Castillan; „ des contrastes bien menagés, des „ images, des sentimens, des ma-

„ ximes rendues avec des couleurs Dom Pedre.
„ qui deviennent de plus en plus ra-
„ res au Théatre; Tout trahit le ſe-
„ cret de cet Editeur myſtérieux.

*Léonore* eſt un caractere unique au Théatre françois, & que les vingt dernieres années du dernier Regne rendoient encore plus piquant; ces Vers méritent d'être remarqués:

Jamais le rang du Roi n'éblouit ma jeuneſſe
Peut-être que mon cœur avec trop de foibleſſe
Admira ſa valeur & ſes grands ſentimens.
Je ſais quel fût l'excès de ſes égaremens,
J'en frémis, mais ſon ame eſt noble & généreuſe,
Elvire, elle eſt ſenſible autant qu'impétueuſe;
Et s'il m'aime en effet, j'oſe encore eſpérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguſte Lacerda, dont le ciel me fit naître,
M'inſpira ce projet en me donnant un maître.
Ah! ſi le Roi vouloit, ſi je pouvois un jour

Dom Pedre. Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si comme je l'ai cru les femmes étoient nées
Pour calmer des eſprits les fougues effrénées
Pour faire aimer la paix aux ſéveres humains,
Pour émouſſer le fer en leurs ſanglantes mains!
Voilà ma paſſion, mon eſpoir, & ma gloire.

Il réſulte de l'examen de cette pièce que cette marche rapide qui entraine le ſpectateur, cette force dans les idées qui le ſubjugue, cette expreſſion énergique & brulante ſont autant de ſacrifices qu'il faut faire dans un âge extrêmement avancé, mais qu'il eſt auſſi d'autres beautés qu'un grand homme conſerve jusqu'à ſon dernier ſoupir; & dans ces morceaux, où il n'eſt plus que l'ombre de lui même, on voit encore ce qu'il a été. De même on trouve dans les champs de la moderne *Auſonie* des ſtatues imparfaites enfouies dans les

riches débris de l'Antiquité. L'ignorant n'y apperçoit que des troncs mutilés, & les restes d'un grand talent déshonoré. Le Savant au contraire y trouve des traits précieux, un génie brillant, & malgré quelques imperfections qu'il répare, il est glorieux de son chef-d'œuvre, & s'empresse de le placer parmi d'autres plus parfaits encore, dont il avoit enrichi sa collection dans des tems plus heureux. Dom Pedre.

C'est la derniere des Tragédies que l'Auteur a vû représenter. C'est celle qui a occasionné l'apothéose dont quelques Prêtres trop zélés ont entendu le recit avec tant d'impatience. C'est cette Pièce qui a donnée lieu aux invectives contre le Spectacle par des gens qui ignorent que la décence, la Morale ont pris la place des hardiesses de nos prédecesseurs. Ceux Irene.

Irene. qui calomnient ces ſortes de divertiſſemens ont lû dans le fougueux *Chryſoſtome* quelques periodes propres à effrayer. „ Vous êtes auditeurs de „ Jean, vous aprenés de lui des cho- „ ſes qui ſont de l'eſprit de Dieu & „ vous iriés enſuite entendre des „ courtiſannes qui diſent des obſce- „ nités & font des repréſentations „ encore plus obſenes, vous iriés „ voir des hommes effeminés des „ lâches qui ſe donnent des ſouflets „ les uns aux autres. „ Il y a de bons Prêtres qui croient qu'une ſalle de Spectacle eſt un lieu de proſtitution; qu'on y enſeigne le vice, & qu'on y joint l'expérience à la leçon.

Les refutations ſont inutiles, parcequ'il ne faut jamais raiſonner avec certaines gens, mais on leur dira ce même Prédicateur qui repréſente les Spectacles comme des lieux de per-

perdition, reprochent aussi aux femmes d'aller le bras découvert, & dit *qu'en présence des hommes c'est une impudicité*. Ses admirateurs conviendront que les modes ayant changé, une femme ne fait pas un crime de diner avec son bras découvert. Pourquoi ne soupçonneroient-ils pas que le Théatre a pû changer aussi? Si ce soupçon les conduisoit à un examen, ils apprendroient que la plus légere équivoque est bannie des pièces modernes, & que celle qui n'enseigneroit pas la vertu, ou ne corrigeroit pas un ridicule, ne seroit point achevée. Irene.

Cette Tragédie fût représentée pour la premiere fois le 16. Mars 1778. & imprimée l'année suivante. Ce sont les derniers feux d'un Volcan qui s'éteint. Ces pinceaux autrefois si fiers, si hardis, qui traçoient

Irene. des portraits si intéressans, chancelent dans ces mains tremblantes, & ne dessinent plus que des esquisses imparfaites. L'illusion de la Scène soutient pour quelques momens les restes d'un grand homme, mais une froide lecture laisse tout le tems de réflechir sur les ravages de la vieillesse, qui détruit tout ce qui sert à peindre les passions.

Nous n'entrons point dans le détail de cette Tragédie. Ces sortes d'observations ne sont placées que dans une poëtique. Si un Drame intéresse & marche avec rapidité, le spectateur ému sait mauvais gré à qui détruit son illusion, par des remarques que le tumultueux effet des plus vives sensations ne lui a pas permis de faire: si son ame froide a été déçue & que la seule espérance d'être dédommagé, ait soutenu son attention

épuiſée, que lui importe de ſavoir les cauſes de ſon ennui, & de revenir ſur un objet qui ne lui laiſſe que des regrets? On n'a pas un ſeul exemple d'une pièce froide & ſans génie, demeurée au Théatre, c'eſt donc la voix de la multitude qui fixe ſon ſort, & non les inutiles analyſes ou les déciſions de la critique. Irene.

On citera bien quelques exemples de pièces ſans mérite, qui ont excité l'enthouſiaſme du public, mais obſervons qu'il a toûjours eu une cauſe étrangere à la valeur de l'ouvrage. Je ne ſais point ſi *le Siège de Calais* & *les Philoſophes* ont beaucoup de mérite, mais je ſais que l'accueil qu'on leur a fait avoit une autre ſource: *J. J. Rouſſeau* (*) dit avec beaucoup de raiſon, *qu'en*

---

(*) Lettre à Mr. *d'Alembert* page 34.

Irene. *voulant censurer les Ecrits de nos maîtres, nôtre étourderie nous y fait relever mille fautes, qui sont des beautés pour des hommes de jugement.*

Agathocle. C'est le dernier effort d'un grand homme près de descendre au tombeau. Cette Tragédie fût jouée le jour de l'anniversaire de la mort de son Auteur. Il est bien à souhaiter que les Comédiens françois fassent de cette heureuse idée l'un de leurs statuts, & que chaque année on vienne dans ce jour applaudir à *Zaïre* ou à *Mahomet*. La premiere représentation d'*Agathocles* fût précédée d'un petit Discours au public. On l'attribue à une plume célebre. S'il n'en est pas, aumoins est-il digne d'en être. Nous le conserverons ici tout entier.

„ La perte irréparable que le „ Théatre, les Lettres & la France „ ont faites l'année derniere, & dont „ le triste anniversaire vous rassem- „ ble aujourd'hui, a été depuis cette „ fatale époque l'objet continuel de „ vos regrets. Vous avés du moins „ eu la consolation de voir ce que „ l'Europe a de plus grand & de plus „ auguste, partager un sentiment si „ digne de vous; & les honneurs „ que vous venés rendre à cette om- „ bre illustre vont encore satisfaire „ & soulager tout à la fois votre juste „ douleur. Pour donner à cette cé- „ rémonie funebre, tout l'éclat qu'el- „ le mérite, & que vous désirés, „ nous avions pensé d'abord à re- „ mettre sous vos yeux quelqu'unes „ de ces Tragédies immortelles dont „ Mr. de *Voltaire* a si longtems enri- „ chi la Scène, & que vous venés Agatho-cle.

Agothocle.

„ si souvent y admirer. Mais dans ce „ jour de deuil, où le premier besoin „ de vos cœurs est de déplorer la per„ te de ce grand homme, nous cro„ yons ajoûter à l'intérêt qu'elle vous „ inspire, en vous présentant la piè„ ce qu'il vous destinoit, quand la „ mort est venue terminer sa glorieu„ se carriere. Vous verrés sans dou„ te, Messieurs, avec attendrisse„ ment, l'Auteur de *Zaïre* & de *Mé„ rope*, recueillant tout ce qui lui „ restoit de force & de courage pour „ s'occuper encore de vos plaisirs au „ moment où vous alliés le perdre „ pour jamais; vous connoîtrés tout „ le prix qu'il mettoit à vos suffra„ ges, par les efforts qu'il faisoit au „ bord même du tombeau pour les „ mériter; efforts qui peut-être ont „ abrégé une vie si précieuse. Un „ peuple dont le goût éclairé pour

„ les Beaux Arts revit en vous, le Agathocle.
„ peuple d'*Athenes*, entouré des chef-
„ d'œuvres que lui laiſſoient en mou-
„ rant les Artiſtes célebres, ſembloit,
„ au moment de leurs obſéques, ar-
„ rêter ſes regards avec moins d'in-
„ térêt ſur ces productions ſublimes,
„ que ſur les ouvrages auxquels ces
„ hommes rares travailloient encore,
„ lorſqu'ils avoient été enlevés à la
„ patrie. Les yeux pénétrans de leurs
„ concitoyens liſoient dans ces re-
„ ſpectables reſtes toute la penſée
„ du génie, qui les avoient conçus;
„ ils y voyoient encore attachée la
„ main expirante qui n'avoit pû les
„ finir; & cette douloureuſe image
„ leur en rendoit plus cher l'illuſtre
„ compatriote qu'ils ne poſſédoient
„ plus, mais qui juſqu'à la fin de ſa
„ vie avoit tant fait pour eux. Vous
„ imiterés Meſſieurs cette nation ré-

Agatho-cle.

„ connoiſſante & ſenſible: en écou-
„ tant l'ouvrage auquel Mr. de *Vol-
„ taire* a conſacré ſes derniers inſtans
„ vous appercevrés tout ce qu'il au-
„ roit fait pour le rendre plus digne
„ de vous être offert; votre équité
„ ſuppléera à ce que vos lumieres
„ pourroient y déſirer; vous croirés
„ voir ce grand homme préſent en-
„ core au milieu de vous, dans cet-
„ te même ſalle qui fût ſoixante ans
„ le Théatre de ſa gloire, & où vous
„ même l'avés couronné par nos foi-
„ bles mains avec des tranſports ſans
„ exemple: enfin vous pardonnerés
„ à nôtre zéle pour ſa mémoire, ou
„ plûtôt vous le juſtifierés, en ren-
„ dant à ſa cendre les honneurs que
„ vous avés tant de fois rendus à ſa
„ perſonne. Quel ennemi des ta-
„ lens & des ſuccès oſeroit, dans
„ une circonſtance ſi touchante, in-

„ ſulter à la réconnoiſſance de la Na- Agatho-
„ tion & en troubler les témoigna- cle.
„ ges? ce ſentiment vil & cruel ne
„ peut être, Meſſieurs, celui d'au-
„ cun François, & feroit d'ailleurs
„ un nouveau tribut, que l'envie paye-
„ roit ſans le vouloir aux mânes de
„ celui que vous pleurés. „

## *COMEDIES.*

Un Journaliſte Anglois a écrit: „ L'enthouſiasme des François „ pour Mr. de *Voltaire* va ſi loin que „ Mr. d'*Alembert* l'a comparé à *Mo-* „ *liere*, comme ſi l'on pouvoit ſeule- „ ment, rapprocher *la Femme qui a* „ *raiſon* des *Femmes ſavantes* & le „ *Dépoſitaire* du *Miſantrope.* „ Il eſt vrai que dans un Diſcours lû par Mr. *d'Alembert* à la Séance publique de l'Académie françoiſe tenue

le 4. Mars 1779. pour la réception de Mr. *Ducis* à la place de Mr. de *Voltaire*, il y a un parallele entre celui-ci & *Moliere*. Mais ce n'eſt pas dans le ſens que Mr. le Périodiſte l'a compris. Le voici: „ Ces „ deux Ecrivains célebres, ſi différens par le genre de leurs productions, ont eu cependant l'un „ avec l'autre des rapports bien remarquables.

„ Doués par la nature des dons „ les plus ſublimes du génie, l'un & „ l'autre n'ont pas négligé ce qui „ peut-être a manqué à plus d'un „ grand Poëte, de cultiver leur raiſon à l'école des ſages, & d'y acquerir ces lumières ſi utiles au génie même, qu'elles étendent & „ qu'elles agrandiſſent en ajoutant à „ ſes propres richeſſes celles de tous „ les ſiècles, & de tous les peuples

„ éclairés. *Moliere* éleve de *Gassendi*
„ qu'on peut appeller un Philosophe
„ puisqu'il savoit douter, puisa dans
„ les leçons d'un si sage maître le
„ plus juste mépris pour ce charla-
„ tanisme scientifique, dont il a fait
„ dans ses ouvrages une si piquante
„ Satire, & contre lequel nous avions
„ d'autant plus besoin d'être prému-
„ nis, que peut-être aucun peuple
„ n'est plus bénignement disposé à
„ faire aux Charlatans en tout genre
„ l'accueil le plus encourageant & le
„ plus flatteur. *Voltaire* célébrant
„ dans ses Vers les découvertes de
„ *Neuton*, a fait connoître aux Poë-
„ tes, ses confreres, combien le
„ tableau sublime de la nature, tra-
„ cé de la main d'un grand peintre,
„ embellit ses productions par la ri-
„ chesse & la majesté qu'il y répand.
„ Combien il les anime par la vie &

„ le mouvement qu'elles en reçoi-
„ vent, en un mot combien le lan-
„ gage même des Dieux acquiert
„ d'élevation, d'éclat & d'intérêt par
„ les traits nobles & imposans d'une
„ si magnifique peinture.

„ Tous deux laisseront à la posté-
„ rité un souvenir éternel de l'influen-
„ ce remarquable qu'ils ont eue sur
„ leur siècle, & qui les a distingués
„ des Ecrivains de leurs tems. In-
„ fluence qu'ils ont dûs principale-
„ ment au mérite rare & inconnu
„ avant eux, d'avoir les premiers in-
„ troduits sur la Scène cette Philoso-
„ phie intéressante pour nous, qui
„ nous rapprochant de nous même
„ & des autres, & des objets qui
„ nous touchent le plus, nous offre
„ par des préceptes mis en action
„ les moyens d'être à la fois plus sages
„ & plus heureux. La différence qui

„ diſtingue les deux Philoſophes du „ Théatre, car nous oſons les nommer „ ainſi, c'eſt que *Moliere* eſt au Spec- „ tacle un Philoſophe obſervateur, „ qui démêle avec fineſſe les travers „ de ſes ſemblables, & les corrige „ avec gaité en les faiſant rire les uns „ les autres; *Voltaire* un Philoſophe „ ſenſible, qui compatit à leurs er- „ reurs & à leurs foibleſſes, qui les „ éclaire, les conſole, & leur ap- „ prend à s'aimer.

„ C'eſt avec les armes puiſſantes „ de cette ſaine & courageuſe Philo- „ ſophie que l'un & l'autre ont atta- „ qués dans leurs chefs-d'œuvres „ dramatiques, deux des plus fune- „ ſtes fleaux de la ſocieté humaine. „ *Moliere* a voué au mépris & au ri- „ dicule cette vile & odieuſe hypo- „ criſie, d'autant plus dangereuſe „ dans ſa baſſeſſe même, qu'elle oſe

„ emprunter un voile respectacle pour „ tromper ceux qui ont la foiblesse „ de l'entendre & pour nuire à ceux „ qui savent la réconnoître & la ju- „ ger ; *Voltaire* en nous montrant „ l'infortuné *Seïde*, armé par l'impo- „ sture d'un poignard religieux pour „ déchirer le sein paternel, a rendu „ execrable à toutes les Nations ce „ fanatisme affreux, qui transfor- „ ment les humains en monstres im- „ béciles & féroces, outragent dans „ ces aveugles fureurs ce qu'il y a „ de plus sacré sur la terre, la divi- „ nité & la nature. „

Ce parallele très neuf, très ingénieux, rapproche ces deux grands hommes, dans leurs vues philosophiques, dans le bien qu'ils ont fait à leurs siècles ; mais ne calcule pas leur supériorité respective, & leur succès dans le même genre. Ainsi

la reflexion du critique eſt abſolument déplacée.

*L'Indiſcret* qui fût joué pour la premiere fois en 1725. a aumoins le mérite d'être parfaitement bien écrit. *Damis* eſt l'original de tous ces fats modernes, dont la Scène eſt couverte depuis cinquante ans, & qui malheureuſement ont eu plus d'imitateurs qu'ils n'ont corrigé de ridicules. Les femmes ont préférés *ces petits ſcélérats en amour* aux reſpectueux ſoupirans qui trainent toûjours à leur ſuite quelque peu d'ennui; & la Comédie, il faut l'avouer par là, ainſi que par pluſieurs autres endroits, n'a pas été fort utile à nos mœurs. L'Indiscret.

Le dénouement de *l'Indiſcret* a été copié dans plus de vingt Comédies. Les uns l'ont mis dans des

L'Indiscret. Scènes particulieres & d'autres en ont fait aussi le dénouement de leurs Drames. Mais comme l'on attache peu d'importance à ces petites frivolités, le Spectateur ne fait point ces observations, pourvû que le tableau qu'on lui reproduit soit rendu avec intérêt; & lorsqu'un mois après le Censeur vient dénoncer le Plagiat, la pièce est déja oubliée, & l'on n'acheve pas même la Diatribe hebdomadaire.

L'Enfant prodigue. Cette Comédie fût représentée pour la premiere fois en 1736. Le Pere *du Cerceau* en avoit fait une sur le même sujet, & ce fût cet essai informe qui donna à Mr. de *Voltaire* l'idée de sa pièce. On l'a blâmé de l'avoir intitulée comme la parabole de l'Evangile, tandis qu'elle n'y a d'autre rapport que de présenter l'indulgence

dulgence paternelle envers un fils diffipateur & repentant. l'Enfant prodigue.

Le plaifir de jouïr des fuffrages du public fous le voile de l'anonyme, n'eft pas toûjours bien fûr. Un bel efprit du tems écrivit dans une Lettre critique „ On remarque dans cette pièce un génie pétillant, mais „ qui ne marche encore qu'en tremblant dans les regles du bon goût. „ Il femble qu'il manque à l'Auteur „ l'ufage du monde & du Théatre . . „ que cette pièce ait été attribuée à „ Mr. de *Voltaire*, Peut-on penfer „ une telle abfurdité ? Eft-il permis „ de croire qu'un pareil monftre „ puiffe fortir d'une plume auffi brillante que la fienne?

Cette obfervation eft exagerée. La Comédie dont il s'agit n'eft pas *un monftre.* Elle prouve feulement qu'un homme qui fe détourne de la

l'Enfant prodigue. route que la nature lui a tracée, n'est plus le même. Croiroit-on par exemple, que les Vers suivants appartiennent à l'Auteur de *Zaïre*?

Le libertin, mon Dieu que c'étoit là!
Te souvient-il, vieux beau pere, ah! ah! ah!
Qu'il te vola . . . . . . . .

Nanine. Celui qui a attaqué avec le plus de succès le comique Larmoyant est Mr. de *Chassiron* dans une brochure qui parut en 1749. Il prétendoit: „ que l'original d'une vraie Comédie „ ne peut être un personnage entie„ rement vertueux comme le sont „ ceux du nouveau genre, & que „ c'est un vice radical sur lequel tou„ tes les beautés de détail ne peu„ vent nous faire illusion . . . . . „ que des désastres romanesques ne „ produisent point d'impression utile, „ parceque rarement ils sont relatifs

„ à la position où nous sommes . . Nanine.
„ . . . qu'on peut être ému à la vue
„ de ces tableaux ingénieux, mais
„ qu'on ne tire aucun profit pour soi-
„ même, d'un tissu d'événemens,
„ que le cours ordinaire des révolu-
„ tions humaines ne doit jamais ame-
„ ner jusqu'à nous. „

Il me semble au contraire *que le pere de famille*, *Beverley*, *l'Indigent*, *Eugénie*, nous offrent ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, & que pour les mœurs, ces pièces sont préférables, au *Misantrope*, au *Légataire*, au *Philosophe marié*. Ces tableaux fortement coloriés, laissent dans l'ame du Spectateur la haine du crime, la crainte des remords, la honte de la perfidie, & il y a bien plus de Messieurs *de Lys*, que de Comtes de *Tufieres*.

Nanine. Mr. de *Chassiron* ajoute, que le comique larmoyant ne peut procurer des plaisirs aussi variés & aussi naturels que le vrai comique, & sur ce point il faut être sans doute de son avis.

La Femme qui a raison. C'est une espèce de probléme à résoudre. Comment a-t-on cette abondance de bonnes plaisanteries dans la societé, cette gaité dans des ouvrages polémiques, & le ton qui regne dans la plûpart des Comédies de Mr. de *Voltaire*? Peut-être avoit-il trop lû, & trop écrit, pour avoir eu le tems d'étudier les hommes?

Cette Comédie jouée d'abord en Societé à *Nancy*, & ensuite sur le Théatre de *Carouge* près de *Genève*, n'a pas trop de droits au titre qu'elle porte. On pourroit dire avec *Lise* dans *l'Enfant prodigue*,

Avoir ainsi raison, est un grand tort.

Si Madame *Duru* étoit une femme respectable, qui dans tout le cours de la pièce eut eu le ton qu'elle prend à la fin pour justifier sa conduite; si elle avoit marié sa fille à un homme sage & vertueux, qui au lieu des plaisanteries prodiguées à Mr. *Gripon*, & des Epigrammes contre son beau-pere, eut dit des choses sensées, on lui pardonneroit plûtôt d'avoir choisi des moyens extraordinaires, pour épargner à ses enfans les malheurs qui suivent les unions mal assorties, & à son mari les honteux ridicules de l'avarice. Mais à la place de ce principal caractere bien dessiné & bien soutenu, on ne voit qu'une femmelette qui se laisse mener par de jeunes étourdis très mal élevés; un usurier qui a bien les principes de son état, mais qui n'en a pas le langage; Un pere qui rappelle avec

La Femme qui a raison.

La Femme qui a raison. trop de désavantage les Scènes du *Dissipateur* & du *Retour imprévû*; une jeune fille dont l'extrême liberté contraste trop avec les idées reçues de pudeur & de bienséance ; & enfin une affectation de revenir sans cesse au moment qui termine les nôces, qui n'est assurément ni décente ni agréable.

Telles sont à peu près les reflexions qu'on se permit dans le tems. De nôtre côté nous hazarderons seulement d'ajouter, que s'il est vrai qu'un ouvrage qui n'est pas fait pour le grand jour de l'impression, a droit à quelqu'indulgence, les délassemens fugitifs d'un génie livré à de plus grands travaux, ne devroient jamais trouver place dans une riche collection de chefs-d'œuvres, faite pour la postérité, & que la Critique a

droit d'examiner féverement. Les ouvrages foibles font au génie ce que les nuages font au foleil. Ils l'empêchent d'être vû dans tout fon éclat. La Femme qui a raifon.

Il y a dans cette Comédie un découfu qui prouve combien peu les hommes fe connoiffent eux mêmes. Si Mr. de *Voltaire* s'étoit douté de l'impreffion que fait ce malheureux Drame, il ne lui eut jamais laiffé voir le jour. Les traits piquants mêmes y font affez rares. Il eft donc bien vrai que l'efprit en lui même n'eft presque rien, & que c'eft le talent qui fait tout. On trouve cependant de loin en loin quelques étincelles. Le Dépofitaire.

*Lifette* dit:

La femme eft foible,

*Gourville*, jeune étourdi lui répond:

Il eft très vrai ma Reine

Le Dépositaire.

Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine
Des exemples frappans le montrent chaque jour
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

Le ſeul trait qui peint un peu *Ninon* eſt celui-ci:

J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots
Et je crains les frippons qui gouvernent les ſots.

On s'apperçoit que le principal défaut de ces Comédies vient de ce qu'elles ont été faites avec trop de précipitation. Lorsqu'il faut compoſer un portrait de mille traits dont chaqu'un doit ajouter à la reſſemblance, on doit les étudier longtems, & lorsqu'on les a ſaiſis, les aſſortir eſt une ſeconde opération auſſi difficile que la premiere. Il faut de plus diſtribuer à chacun ſon langage, & ne

pas oublier que la diverſité ne permet pas les diſparates. Dans la Tragédie c'eſt un ſtile toûjours élevé, & les nuances ne ſont que du grand au ſublime, ou du tendre au paſſionné. Dans l'Art de *Térence* au contraire il y a un mélange de raiſon, de ſentimens, de plaiſanteries, qui ſuppoſent un eſprit ſe prêtant à pluſieurs ſituations, & dèslors un travail beaucoup plus ſouvent repris. On peut croire que Mr. de *Voltaire* qui ne donnoit à ſes Comédies que les ſoins qu'on accorde aux ouvrages faits pour ſon plaiſir, & aux talens ſecondaires crayonnoit ſes tableaux à la hâte, & ne laiſſoit point ſur ſes canevas ces traits de vérité, qui ſont également applaudis chez toutes les Nations & dans tous les ſiècles.

Le Dépoſitaire.

Charlot, ou la Comtesse de Givri.

Cette Comédie représentée en 1767 sur le Théatre de *Ferney* ne supporte pas un examen rigoureux; mais on doit pardonner quelque chose en faveur des Scènes charmantes, des caractères très bien dessinés & des morceaux dignes de l'Auteur & de sa Philosophie.

Lorsque nous avons dit qu'il seroit à désirer que les Editeurs plus séveres n'eussent pas exposé à l'éclat du grand jour des pièces faites pour l'amusement d'une Société; cette observation est vraie en général, mais d'un autre côté comment supprimer des ouvrages, dont les détails non seulement sont agréables à lire, mais encore dignes d'être retenus. Qui par exemple consentiroit à perdre les Vers suivans, lorsque le Marquis, pour justifier un manque d'égard dit:

Je suis fort naturel.

La Comteſſe répond: Charlot, ou la Comteſſe de Givri.

Oui, mais ſoyez aimable
Cette pure nature eſt fort inſuportable.
Vos pareils ſont polis, pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en eſt empreinte, & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme; il faut plaire à ſon Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

Il eſt donc des Auteurs dont il faut tout conſerver. Juſque dans les ruines de leur eſprit on trouve des morceaux qui payent largement les fouilles. C'eſt d'ailleurs une eſpèce de conſolation de voir les grands génies, forcés dans certaines parties de

Charlot, ou la Comteſſe de Givri.

ſe raprocher de nous. Il n'eſt pas d'ouvrage mauvais de *Voltaire* qui ne fit la réputation d'homme d'eſprit à celui qui en feroit l'Auteur. Les médiocres mettroient qui que ce ſoit ſur la liſte peu chargée des gens à talent. Dans ſes Lettres mêmes, écrites moins bien qu'on ne parle parcequ'on eſt de ſang froid, il y a toûjours des étincelles, des traits, des germes qu'il faut récueillir.

D'un autre côté ſi l'on ne conſervoit d'un grand homme, que ce qui a formé ſa réputation, il ſeroit comme un Dieu dans ſon Temple, & diſpenſateur de la lumiere, on ne le liroit qu'avec un ſaint reſpect. Ce dernier parti, conviendroit plus à ſa gloire, & l'autre à nos plaiſirs. Le public ſeul décidera la queſtion en continuant d'accueillir tout ce qui eſt

ſorti de cette plume immortelle, ou en laiſſant périr peu à peu une quantité d'opuſcules que l'intérêt du moment rendoit encore plus précieux. Charlot, ou la Comteſſe de Givri.

Cette Comédie n'a point été traduite de l'anglois en françois, mais du françois en anglois. Quelques perſonnes ont déſiré que Mr. de *Voltaire* ne l'eut pas faite, que la Police ne l'eut pas permiſe, & que les Comédiens ne l'euſſent pas jouée. Les traits dirigés contre un certain Journaliſte retombent ſur beaucoup d'autres. Les gens de Lettres ne gagnent rien à ces ſortes de plaiſanteries, qui d'ailleurs ne ſont pas extrêmement piquantes. L'Ecoſſaiſe.

Le Rôle de *Fréport* a fait le ſuccès de la pièce. Il y en a des mo-

L'Ecos-saise. deles chez toutes les Nations. On a pardonné en sa faveur à quelques invraisemblances. *Lindane* qui veut vivre inconnue, comment loge-t-elle dans un Caffé? Un homme arrêté pour dettes peut bien se soustraire à la captivité s'il trouve une caution, mais elle est inutile à quiconque est détenu pour des affaires d'Etat.

Le succès des Drames vient de ce que la peinture des malheurs imaginaires fait toûjours plus d'impression sur les hommes que le tableau des maux réels. La compassion stérile qu'on accorde aux premiers est une jouïssance secrete pour l'amour propre; & cet inutile sentiment pour les autres est le sujet d'un reproche intérieur.

Un Mr. de *** mit *l'Ecossaise* en Vers. C'est sûrement Mr. *Fréron*

qui lui donna ce confeil, comme le meilleur moyen de faire oublier la pièce. L'Ecoffaife.

Cette Comédie repréfentée fous le titre de *l'Ecueil du Sage*, prit à l'impreffion le nom du *Droit du Seigneur*. Le Droit du Seigneur.

„*Mathurin*, Fermier ouvre la Scéne „ avec le Baillif. *Mathurin* demande, „ d'où vient que fa maîtreffe s'appel- „ le *Acante*. Le Baillif lui répond que „ ce nom vient du grec *Antos* qui „ veut dire *Fleur*.„ On ne s'attend pas à entendre un Baillif parler grec à un Manant ni un payfan demander d'où vient que fa maîtreffe s'appelle *Acante*.

De toutes les Comédies infortunées de Mr. de *Voltaire*, il n'y en a point dont le fujet fourniffe autant de Scènes gayes & piquantes; mais le titre feul préfente une de ces idées

Le Droit du Seigneur.

qu'il ne faut pas rappeller au public assemblé. Il y a une décence dramatique, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui proscrit certains sujets de quelque maniere qu'on les traite. Il est assez extraordinaire que Mr. de *Voltaire* ait un peu suivi le torrent des mœurs libres sur la fin de sa carriere, lui qui jusques à l'âge de cinquante ans, avoit conservé dans les ouvrages destinés au public, la plus grande convenance.

Nous osons convenir de la médiocrité de ses Comédies, parceque lui même n'y attachoit aucun prix. La pluspart ne lui ont couté que trois ou quatre jours. Le désir de plaire aux Societés qui les jouoient, leur donna naissance, & il ne faut jamais les regarder que comme les jeux d'un grand homme.

## OPERAS.

Nos Salles de Spectacles sont susceptibles d'un certain nombre de combinaisons. Une fois épuisées, il faut faire revenir les mêmes Scènes. L'imagination emprisonnée dans les quatre murs d'une enceinte étroite se replie sans cesse sur elle même. La Danse & la Musique n'ont pas les mêmes entraves. Des prodiges dans ces deux Arts sont reservés à nos neveux. Tout ce que nous éprouvons jusqu'ici ne sont que des sensations commencées. Nos instrumens même ne sont pas organisés (si je puis m'exprimer ainsi) pour produire de grands mouvemens. (*)

(*) Le Violon le plus multiplié & le plus ingrat des instrumens, celui qui joue le premier rôle dans un Orchestre a même sous les doigts des plus habiles Musiciens quelque chose d'aigre, & de petit. C'est

Il faudroit avoir les mêmes effets avec la moitié moins d'inſtrumens; il y auroit alors plus d'enſemble. Outre la meſure il y a l'expreſſion de l'ame, & c'eſt cette expreſſion nulle dans quelques uns, & foible dans le plus grand nombre, qui laiſſe toûjours quelque choſe à déſirer. Comme il n'y a plus de muſique françoiſe, il eſt inutile d'établir aucune diſtinction; ainſi ce que nous oſons riſquer tombe ſur la Muſique en général. Quant à la Danſe elle eſt moins reculée peut-être, mais qu'elle eſt loin de ce que l'on conçoit! Ce qui rend dans nos Ballets l'exécution lente & inégale, c'eſt le défaut de force. L'éducation des femmes & leur genre de

toûjours le plaiſir de la difficulté vaincue qu'on éprouve, & non une douce agitation de l'ame, telle qu'en produiſent quelquesuns des inſtrumens à vent.

vie eſt trop oppoſé à la profeſſion qu'elles exercent. Le genre gracieux eſt toûjours un peu monotone, & les paſſions ſe peignent par les contraſtes. Ce qui retardera encore les progrès de ce Spectacle enchanteur, c'eſt que l'opinion publique eſt trop injuſte envers ceux qui concourent à ſa perfection. Dans ce ſiècle penſeur la place marquée au grand Muſicien, au grand Poëte, au grand Compoſiteur, eſt trop au deſſous des autres rangs de la Société; alors les hommes d'un génie élevé ſe portent vers des objets qui leur vaudront une eſtime moins partagée & des récompenſes plus ſolides.

Mr. de *Voltaire* a fait des *Opéras* malgré ces obſtacles, parcequ'il faut quelquefois ſacrifier les conſidérations, aux circonſtances, & que c'eſt toûjours réuſſir que de plaire à

ceux qui commandent ces ſortes d'ouvrages. La preuve qu'il n'y mettoit aucune prétention c'eſt ce qu'il écrivoit lui-même à propos de *Samſon*.

„ J'ai fait une grande ſottiſe de „ compoſer un Opéra; mais l'envie „ de travailler pour un homme com„ me Mr. *Rameau*, m'avoit emporté. „ Je ne ſongeois qu'à ſon génie & je „ ne m'appercevois pas que le mien „ (ſi tant eſt que j'en aye un) n'eſt „ point fait du tout pour le genre liri„ que; auſſi je lui mandois, il y a quel„ que tems, que j'aurois plûtôt fait „ un Poëme épique que je n'aurois „ rempli des cannevas. Ce n'eſt pas „ aſſurément que je mépriſe ce gen„ re d'ouvrage. Il n'y en a aucun de „ mépriſable; mais c'eſt un talent qui, „ je crois, me manque entierement. „ Peut-être qu'avec de la tranquilité „ d'eſprit, des ſoins & les conſeils

„ de mes amis, je pourrois enfin „ parvenir à faire quelque chofe de „ moins indigne des talens de nôtre „ *Orphée.* „

Tant il eft vrai que lorsqu'on abandonne fon genre on eft plus foi, qui croiroit qu'il eft échappé à Mr. de *Voltaire*, de dire: Pandore.

Vos beaux yeux ont fû m'enflammer
Lorsqu'ils ne s'ouvroient pas encore.

On a eu tort malgré cela de parler de cet Opéra avec fi peu d'égards; fon Auteur avoit le mérite d'avoir choifi le plus heureux fujet & réuni les grands tableaux qui parlent un moment aux yeux féduits de Spectateurs. On s'attendoit que le fuperbe coloris de *Voltaire* feroit oublier le pinceau facile de *Quinault*, & c'eft précifement ce que le Spectateur eut le plus à défirer. Mais auffi ne connoît-on pas

Pandore. l'inhumaine facilité, avec laquelle les Muſiciens charpentent un Poëme, le mutilent, l'appauvriſſent, & ſacrifient tout à quelques voyelles harmonieuſes, dont leur Art emprunte de grand ſecours?

Nous ne parlons ni de *Samſon*, ni du *Temple de la gloire*, ni de *la Princeſſe de Navarre*, qui dans le tems remplirent leur deſtinée avec éclat. C'eſt le ſort de ces eſpèces d'ouvrages; ils brillent un moment & ſont enſuite oubliés.

Ainſi donc Mr. de *V.* s'exerça dans les trois genres, & eut des ſuccès dans tous. Sa réputation a ſans doute influé ſur l'accueil fait à quelques Comédies & à ſes Opéras; mais il avoit mérité cette indulgence par des chefs-d'œuvres, dont le mérite ne lui ſera jamais conteſté. Les François mélerent pendant longtems les

fadeurs de l'Elegie aux emportemens de *Melpomene*, & comme tout dégénere entre les mains des hommes, l'amour s'empara despotiquement de la Scène, & y étala sa molesse ou ses fureurs. Les crimes de quelques familles Grecques, la grandeur gigantesque des Romains étoient en possession du Théatre lorsque Mr. de *Voltaire* s'y montra. Sans dédaigner ces ressources il prouva que des mains habiles pouvoient puiser dans le cœur d'une mere, dans l'azile de l'amitié, dans l'ame des Héros un nouvel ordre de sentimens. Quelque tems après l'imagination chez lui, suppléa à l'Histoire, des sujets d'invention féconderent la Scène devenue presque stérile, les mœurs chinoises, la férocité à moitié civilisée du nouveau monde, la chevalerie, le plus beau délire de l'esprit humain,

varierent les tableaux; la nette
les developpemens des grands in
rêts dans ses expositions, la sage
& la richesse de ses desseins, l'e
pression & la vérité de ses carac
res, la noblesse & la facilité de s
stile, le placerent au premier ran
il consola de la perte de *Corneille*, rem
plaça *Racine*, & surpassa *Crébillon*.

Mr. *Palissot* a dit dans l'Eloge de Mr. de *Voltaire*: „ Si véritablement „ il n'a pas perfectionné l'art, lorsqu'il „ ne pouvoit plus se perfectionner, „ il a sû lui donner du moins par les „ grandes vues morales & par les „ sentimens d'humanité, qui respi- „ rent dans toutes ses Tragédies un „ nouveau degré d'importance & d'u- „ tilité. „ Mais donner à un genre, un nouveau degré d'importance & d'utilité, n'est-ce pas le perfectionner?

„ Il a fondé quelquefois ſes „ grands effets ſur de trop petits „ moyens. „

*Arcas* envoyé ſecrettement à *Clytemneſtre*, pour lui faire rebrouſſer chemin, *Néron* caché derriere une tapiſſerie, un billet caché dans le corſet d'*Atalide*, ſont-ce des moyens plus tragiques? Tels cependant les a employés ce *Racine* à côté duquel Mr. de *Voltaire* n'oſera jamais ſe placer, ſelon Mr. *Paliſſot.*

„ Si c'eſt à lui enfin que les vrais „ connoiſſeurs aſſigneront l'époque de „ la décadence naiſſante de l'Art?

Quels ſont les vrais Connoiſſeurs qui ont aſſigné cette époque? „Com„ ment celui dont la Philoſophie dou„ ce & tendre intéreſſe plus vivement „ au bonheur de l'humanité qui eſt „ plus qu'aucun de ces deux rivaux „ le Poëte des Philoſophes „ aura

amené la décadence de l'art? il eſt difficile de ſe rendre à cette opinion.

Après avoir enrichi le Théatre de la Nation pendant cinquante années, il chercha dans les Tragédies d'un grand Poëte des exemples & des leçons pour ceux qui le ſuivroient dans la même carriere. De toutes les façons de former des éleves, c'eſt la plus courte & la plus difficile. Les hommes médiocres, & ſurtout les jeunes gens trouvent des autorités jusques dans les fautes des Maîtres de l'Art. Il faut les en avertir ſans diminuer le reſpect dû à ces guides immortels, & peſer ſur les beautés qui dans le premier accès de l'enthouſiasme ferment les yeux ſur des imperfections que le tems a laiſſé appercevoir.

Commentaire ſur Corneille.

Nous avons déja parlé des motifs bienfaiſans qui engagerent Mr. de *Voltaire* à donner une Edition des œuvres du grand *Corneille*, & ces raiſons ſi dignes de nos éloges n'empêcherent pas des critiques de toute eſpèce.

Si l'on examine cependant leur fondement, il eſt prêt à crouler. Pourquoi éterniſer les fautes d'un grand homme? & ſi quelqu'un doit les montrer qui appellera-t-on à ce miniſtere difficile, ſi ce n'eſt celui que des ſuccès répétés ont élevé au même rang de gloire? *Corneille* peut avoir un ſucceſſeur, être ſurpaſſé même, mais ne ſera jamais oublié. Le Palais de la renommée eſt-il ſi étroit qu'on ne puiſſe y parvenir ſans déplacer quelqu'un? les Grecs ont-ils fait des Volumes pour décider à qui la palme appartenoit d'*Euripide*, d'*Echile*, ou de *Sophocle*?

D'ailleurs qui étoit fondé à reclamer le ſilence des vivans en faveur des morts? le Commentateur dit lui même en parlant de l'Auteur du *Cid*. „ Quel bien lui ferois-je en le „ flattant? quel mal en diſant vrai? „ ai-je entrepris un vain panégyrique ou un ouvrage utile? ce n'eſt „ pas pour lui que je réflechis & que „ j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience; c'eſt pour „ les Auteurs & pour les lecteurs. „ Quiconque ne connoît pas les défauts eſt incapable de connoître les „ beautés; & je répete ce que j'ai „ dit dans l'examen de preſque toutes „ ces pièces, que la vérité eſt préférable à *Corneille*, & qu'il ne faut „ pas tromper les vivans par reſpect „ pour les morts. Je ne ſuis pas même retenu par la crainte de me „ voir ſoupçonné de ſentir un plaiſir

„ ſecret à rabaiſſer un grand homme „ dans la vaine idée de m'égaler à „ lui en l'aviliſſant: je me crois trop „ au deſſous de lui jusques dans ſes „ plus médiocres ouvrages. Je dirai „ ſeulement ici que je parlerois avec „ plus de hardieſſe & de force, ſi je „ ne m'étois pas exercé quelquefois „ dans l'Art de *Corneille*. J'ai dit ma „ penſée avec l'honnête liberté dont „ j'ai fait profeſſion toute ma vie, & „ je ſens ſi vivement ce que le Pere du „ Théatre a de ſublime, qu'il m'eſt „ plus permis qu'à perſonne de mon- „ trer en quoi il n'eſt pas imitable „

Malgré ces déclarations on n'a pas épargné à Mr. de *Voltaire* les reproches les plus amers & quelque fois les plus indécens. Dans une Lettre entre autres qui parut en 1765. Le premier tort eſt d'avoir employé la nouvelle orthographe . . . on ap-

pelle un *procédé inhumain* (*) d'avoir fait des remarques critiques. *Corneille* étoit-il exempt de cette *inhumanité* exercée contre *Homere*, *Virgile*, le *Tasse*? il faloit prouver que ces observations étoient injustes, frivoles; ou si elles étoient exactes & utiles, on devoit démontrer que *Corneille* ne devoit jamais être soumis à ces examens que subissent tous les Auteurs quelconques, excepté les mauvais.

Personne n'a prouvé encore que ces remarques fussent déplacées. J'ajouterai qu'on peut citer plus d'un

(*) Inhumanité, persecution, acharnement de la haine; voilà ce que les Auteurs disent éprouver. Dans le fait ils ne sont martyrs que de leur amour propre. Il est doux d'être en proye à l'envie & l'idée de s'en croire la victime est un des ridicules caractéristiques de nôtre siècle.

exemple de traits brillans qu'il a fait appercevoir, & qui étoient échappés même aux yeux les plus exercés.

*Flavian* paroît dans la 2de Scène du 2. Acte. *Curiace* lui demande:

Albes de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre

CURIACE.

Eh! bien qui sont les trois

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.

„ Ce n'eſt pas ici une Battologie, „ dit Mr. de *Voltaire ;* cette répeti- „ tion vous & vos deux freres eſt „ ſublime par la ſituation : voilà la „ premiere Scène au Théatre, où „ un ſimple meſſager eut fait un effet „ tragique en croyant apporter des „ nouvelles ordinaires. C'eſt à mon „ avis le comble de l'Art. „

*Horace* dit à *Curiace:*

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus

*Curiace* répond:

Je vous connois encore & c'eſt ce qui me tue

„ A ces mots, *je ne vous connois* „ *plus*, *je vous connois encor*, on ſe „ recria d'admiration, on n'avoit ja- „ mais rien vû de ſi ſublime. Il n'y „ a pas dans *Longin* un ſeul exem- „ ple d'une pareille grandeur. Ce

„ ſont

„ ſont ces traits qui ont mérité à *Cor-*
„ *neille* le nom de grand, non ſeule-
„ ment pour le diſtinguer de ſon fre-
„ re, mais du reſte des hommes.
„ Une telle Scène fait pardonner mil-
„ le défauts. „

Il faut avouer que ſi Mr. de *Voltaire* a été jaloux de *Corneille*, la jalouſie n'avoit jamais pris un pareil langage pour écraſer un rival.

Pourquoi n'a-t-on pas accuſé de la même jalouſie *Boileau*, qui s'eſt expliqué ainſi? „ *Corneille* eſt celui de
„ tous nos Poëtes qui a fait le plus
„ d'éclat en nôtre tems, & on ne
„ croyoit pas qu'il pût y avoir ja-
„ mais en France un Poëte digne de
„ lui être égalé. Il n'y en a point en
„ effet qui ait eu plus d'élévation de
„ génie, ni qui ait plus compoſé.
„ Tout ſon mérite pourtant à l'heure
„ qu'il eſt, ayant été mis par le tems

„ dans un creuſet, ſe reduit à huit „ ou neuf pièces de Théatre, qu'on „ admire, & qui ſont, s'il faut ainſi „ parler, comme le Midi de la Poë- „ ſie, dont l'Orient & l'Occident „ n'ont rien valu: encore dans ce „ petit nombre de bonnes pièces, ou- „ tre les fautes de langue qui y ſont „ aſſez fréquentes, on commence à „ s'appercevoir de beaucoup d'en- „ droits de déclamation, qu'on y „ voyoit point autrefois. Ainſi non „ ſeulement on ne trouve point mau- „ vais qu'on lui compare aujourd'hui „ Mr. *Racine*, mais il ſe trouve mê- „ me quantité de gens qui le lui „ préferent.

Mr. de *Voltaire* a mis de courtes Préfaces à la tête de chaque pièce. Elles contiennent des obſervations toûjours juſtes. Il a traduit le *Céſar de Shakespear*, l'*Heraclius de Calde-*

*ron*, afin que chaque lecteur puiſſe juger, ou du moins avoir une idée du génie de leurs Auteurs. Ses remarques roulent ſur la langue, ſur le goût, ſur l'Art du Théatre, & il reſulte de ſon travail „ que tout ce qui „ eſt bien penſé dans les chefs-d'œu- „ vres de *Corneille* eſt preſque toûjours „ bien exprimé! Il a joint au *Commentaire* un parallele de la *Berenice* de *Racine* avec celle de *Corneille*, & des réflexions piquantes ſur le génie des deux Poëtes. Un *Commentaire* ſur les Tragédies d'*Ariane* & du *Comte d'Eſſex*, de *Thomas Corneille*, qui ſont reſtées au Théatre; pluſieurs Ecrits ſur les pièces de Théatre de *P. Corneille*, qui n'ont point encore vû le jour.

Longtems auparavant il avoit auſſi publié une notice hiſtorique de Vie de Moliere.

T 2

la vie & des Comédies de *Moliere.* Comme il n'avoit pas acquis le même droit d'enſeigner les hommes dans cette partie, il s'eſt reſtraint à quelques détails qu'a embelli ſa plume enchantereſſe. On a cependant combattu quelques unes de ſes idées.

„ Chez les Athéniens les Auteurs „ jouoient ſouvent dans leurs pièces, „ & ils n'étoient point déshonorés „ pour parler avec grace & en pu- „ blic devant leurs concitoyens. *Mo-* „ *liere* fût plus encouragé par cette „ idée que retenu par les préjugés de „ ſon ſiècle. „ Mr. de *Voltaire* ſemble lui même s'y ſoumettre à ces préjugés, en diſant deux pages après que *Moliere* partit pour le Languedoc avec *la Dupan*, *la Bejart*, & *la Debrie.* Cette façon de s'exprimer en françois entraine toûjours une eſpèce de mépris.

Il obſerve que l'uſage de donner une pièce en un Acte après celles de cinq commença au Docteur amoureux de *Moliere* repréſenté devant *Louis XIV*. en 1658. Cela eſt vrai, mais cet uſage s'interrompoit toutes les fois qu'il y avoit une pièce nouvelle.

„ Les injuſtices qu'il avoit eſſuyées „ pendant ſa vie, engagerent le fa„ meux Pere *Bouhours* à compoſer „ une eſpèce d'Epitaphe qui mérite „ d'être rapportée. Il me ſemble que Mr. de *Voltaire*, diſpenſateur aſſez équitable de la gloire a un peu trop bien traité le Pere *Bouhours* qui n'a jamais été fameux, & qui ne méritoit pas de l'être. L'Epitaphe n'eſt ni juſte pour la penſée, ni bien tournée pour l'expreſſion.

Tu reformas & la ville & la Cour;
Mais quelle en fût la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de réconnoissance.
Il leur falut un Comédien
Qui mit à les polir sa gloire & son étude;
Mais, Moliere à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Ce n'étoit pas ingratitude c'étoit préjugé, qui dèslors, comme aujourd'hui excluoit les Comédiens des honneurs funeraires.

Mr. de *Voltaire* avertit les étrangers à propos de l'*Etourdi* „ que „ *Moliere*, *la Fontaine* & *Corneille* doi„ vent être lûs avec précaution par „ rapport au langage. „ Je ne sais si *la Fontaine* n'auroit pas pû être excepté.

## *POEMES.*

Après avoir rendu à *Corneille*, à *Racine*, à *Crébillon*, à *Moliere*, à *Regnard* le juste tribut de louanges dû à leurs Théatres tout est dit. Peut-être même la premiere preuve de réconnoissance à leur donner, est d'oublier quelques autres opuscules, que la célébrité de leur nom n'a pas sauvés des ténebres. Il n'en est pas ainsi de Mr. de *Voltaire*. Après l'avoir considéré comme Poëte tragique, on l'apperçoit dans une autre carriere, où il trouve des succès plus soutenus encore, & auxquels le suffrage même de ses ennemis est obligé de concourir.

La Pucelle.

Que de richesses d'invention, que de graces! que de génie dans ce Poëme, que la licence a gâté sans rien ajouter au mérite de l'Art. Ces

tâches ſi aiſées à enlever, ferment la bouche à ſes amis, & enhardiſſent ces détracteurs.

Lorſqu'il parut, les amis mêmes de Mr. de *Voltaire* croyoient le ſervir en paroiſſant croire qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Il la déſavoua en termes ſi précis que les demi-connoiſſeurs héſiterent. Une Edition châtiée parut, & le ſacrifice de quelques morceaux libertins fit pardonner à ceux qui n'étoient qu'indécens. Peu à peu l'ouvrage ſe gliſſa dans la collection de ſes œuvres, fût placé au deſſus de la *Henriade*, & l'on vanta également l'Emule de l'*Arioſte* & le rival du *Taſſe*.

Ce ſont de vrais tableaux de *Vateau* & de *Teniers* ſur lesquels des barbouilleurs ſe ſont aviſés de vouloir copier les figures de *Calot* & de l'*Aretin*, en conſervant celles des

deux premiers Peintres. „ Il y a „ trente ans, dit en plaisantant l'Au- „ teur de la *Pucelle*, que pour m'a- „ muser je voltigeai sur cette corde, „ & deux ou trois mauvais Gilles „ en ont voulu faire autant dans „ le Prëau de leur foire; je leur aban- „ donne cette sottise, à laquelle mon „ âge, mes maladies, ma retraite, „ ma façon de penser ne me permet- „ tent pas de faire desormais la moin- „ dre attention. „ Depuis il a repris le don qu'il avoit fait; car de tous ses ouvrages c'est celui dont il entendoit parler avec le plus de plaisir, & qui détruisoit si bien le reproche singulier de ceux qui prétendoient qu'il n'a rien inventé. Peu de gens attachent une idée juste au mot d'invention.

„ Les ouvrages enfantés par une imagination indomptée portent sou-

vent un caractere de bisarrerie & d'extravagance. Au lieu du simple & du naturel qui lui paroît fade & insipide, elle n'employe dans ses peintures que des figures outrées. Tous ses mouvemens sont convulsifs; ennemie de l'ordre & de la justesse, elle ne marche point, elle saute, elle bondit. Une imagination reglée mais vivè se déborde naturellement d'une maniere agréable. Ses saillies sont plaisantes & singulieres; elle étonne sans tourmenter & amuse sans intriguer. „Telle est l'imagination qui a présidé à ce Poëme.

Ce seroit ici le lieu d'entrer dans quelques détails; mais il faut imiter un jeune Poëte qui a dit;

J'apperçois dans le fonds de l'enceinte sacrée
Seule, & d'un demi jour foiblement éclairée
Cette femme héros qui sauve mon pays
De ses mâles attraits je vis Dunois épris

Agnés m'intéreſſa par ſes douces foibleſſes,
A ſon timide amant j'enviai ſes careſſes,
J'allois porter plus loin mes regards curieux
La pudeur mit ſon voile au devant de mes
yeux. (*)

Tous ceux qui ont connu Mr. de *Voltaire* ſavent qu'il poſſédoit parfaitement la langue & la Littérature italienne. L'*Arioſte* qu'il liſoit ſouvent avec plaiſir, & qu'il régardoit comme le premier des Poëtes, s'il eſt vrai que la fécondité de l'imagination & la richeſſe de la verſification conſtituent le caractère du véritable Poëte, l'*Arioſte* paroiſſoit lui ſervir de modele & de guide. Il y a de la reſſemblance dans les caractères des différents perſonages du Poëme de la *Pucelle*, & de celui de *l'orlando furioſo*. Dans l'un & dans l'autre les Chants commencent par quel-

(*) De Flins des Oliviers.

ques idées agréables, ou par quelques traits de morale, ou de la fable. Dans l'un & dans l'autre on trouve des extravagances, des sorcelleries, des enchantemens, des moines, des héroïnes. L'âne ailé c'est l'Hippogriphe, & par l'un & par l'autre de ces animaux on délivre dans les deux Poëmes des femmes destinées à la mort. En un mot, on trouve dans le Poëme de la *Pucelle* plusieurs traits plaisants ou comiques qu'on peut retrouver & réconnoître dans l'*Arioste*. On ne comprend pas pourquoi le Poëte françois voulût donner à quelques personages de ce Poëme des noms qui réveillent l'idée de l'indécence; c'étoit la peindre d'un seul mot, & c'étoit effaroucher la délicatesse du lecteur, avant même qu'il eut commencé à lire. Il en résulte qu'on se conten-

te le plus ſouvent de condamner ce Poëme, en ne rapportant que quelques noms de ſes perſonages, ce qui, dans le cas qu'ils euſſent d'autres noms, ne pourroit nullement ſervir à faire un chef de reprobation.

Que dans le Poëme de la *Pucelle* il y ait quelques traits imités de l'*Arioſte* on ſe contentera de le faire connoître ici par quelques exemples.

L'Auteur en parlant de la viteſſe des coups que la *Pucelle* porte à *Warton*, dit:

Au mont Etna dans leur forge brulante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font rétentir l'enclume étincelante,
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au Maître du tonnerre,
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Et l'*Arioste* dit, en parlant du combat entre *Renaud* & *Sacripante* (second Chant.)

Suona l'un brando, e l'altro or basso, or alto:
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelonca affumicata, dove
Battea a l'incude i folgori di Giove.

On trouve dans la *Pucelle* (quatrieme Livre vers la fin.)

Aussi jadis ce sublime Empereur
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe;
Sept ans cheval & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme & n'en fût pas meilleur.

Et dans l'*Arioste* (trente-quatrieme Chant.)

A questa guisa si legge, che volle
Nabuchodonosor dio punir anco,
Che sette anni il mando di furor pieno,
Si, che qual bue, pasceva l'erba e il fieno.

Chant ſecond, lorsqu'il eſt queſtion de la ſorcellerie,

Dans ce grand Art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques Sages,
De nos Savans dans nos jours ignoré.

Et dans l'*Arioſte* (trente-troiſieme Chant.)

Queſt'arte, con che i noſtri antichi fenno
Mirande prove, a noſtra etade è eſtinta.

Tranſporter avec ſuccès les beautés des Poëmes étrangers dans ſa langue eſt un talent ſi rare qu'il a fait ſeul à ceux qui l'ont poſſedé une réputation durable. Encherir ſur la penſée, égaler la fraicheur de l'expreſſion, eſt une réproduction nouvelle. Ce ſont deux hommes élancés dans la même carriere, qui courent vers le même but.

Il feroit à fouhaiter que l'*Ariofte* & Mr. de *Voltaire* n'euffent point introduits de Moines dans leurs Poëmes. Outre le refpect dû à la Religion, qui impofe le filence le plus févere fur fes Miniftres, il nous femble que le rôle qu'on fait jouer aux Moines, à quelque chofe de dégoûtant qui attrifte la volupté, & flétrit l'image du plaifir.

Sur le défaftre de Lisbonne. Qu'un Poëte philofophe fe repréfente le deuil profond dans lequel ces terribles convulfions de la nature jettent une Nation entiere, & qu'il exprime dans fon langage fes regrets; cela eft plus naturel que de prendre pour fujet de fes Chants, ces maffacres combinés entre deux armées étrangeres à l'intérêt qui les immole. Quelle fuperbe fiction Mr. de *Voltaire* pouvoit emprunter, pour donner.

ner au monde des leçons. Il eut pû repréſenter les Cieux indignés des crimes des hommes, ordonner à la nature de préparer dans ſon ſein l'inſtrument de ſa vengeance. Les Volcans, les Ruines célebres qui atteſtent à l'univers que dans tous les tems les entrailles de la terre ſe ſont entrouvertes pour engloutir des portions du Globe, auroient fourni à la Poëſie des deſcriptions neuves. La difficulté de rendre ces tableaux eut cedé à l'Art de manier la langue françoiſe.

Les *réfutateurs* ont attaqué ce Poëme, ainſi que celui ſur la *loi naturelle.* Un Poëte n'eſt pas un Théologien. Tout homme qui écrit en Vers avertit que la fiction eſt ſon élément; l'entreprendre comme un Docteur ſur ſon banc, c'eſt une ridicule bévue. Lorsque ce Poëme pa-

rut, un Bel-Eſprit moins empreſſé de critiquer que de s'inſtruire répondit ainſi à Mr. de *Voltaire:*

VOLTAIRE mon eſprit exempt de vanité
Préfére à ſes attraits ceux de la vérité.
Et je dois t'oppoſer des raiſons plus preſſantes
Dieu juge, récompenſe & punit les humains
On dédaigne loin d'eux l'ouvrage de ſes mains
Où ſans choix & ſans fin la matiere éternelle
Suit au hazard des loix inconſtantes comme elle
Dans le premier ſyſteme on ne peut ſuppoſer
Que l'homme à ſon Auteur prétende s'oppoſer.
J'ai mis dans un grand jour & déja trop peut-être
Le tableau de l'eſclave oſant braver ſon maître
Dont l'impuiſſance égale à la préſomption,
Leve envain l'étendart de la rébellion.
Mais ſi voyant ce monde avec indifférence
Dieu laiſſe répoſer ſon oiſive puiſſance
S'il veut que l'univers privé de ſon appui
Suive éternellement l'ordre établi par lui

Pouvons nous l'accuser, & de ces loix premieres
Combiner les ressorts ou rompre les barrieres?
Tout en iroit-il mieux si la Divinité
Nous eut marqués du sceau de l'immortalité?
Si l'homme étoit plus fort, si l'homme avoit des ailes;
S'il bravoit des douleurs les atteintes mortelles?
Seroit-ce assez pour lui? se croiroit-il heureux?
Tous ces dons rassemblés rempliroient-ils ses voeux?
Hélas avec *Duguet* je descends dans moi même
Et j'y vois que d'un Dieu la puissance suprême
S'épuiseroit envain sans contenter un cœur
Qui dans ce qu'il n'a pas met toûjours son bonheur.

On y lit ces quatre Vers:

Poëme sur la Loi naturelle

Un doux Inquisiteur, un crucifix en main
Au feu par charité fait jetter son prochain
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique.

Voici les judicieuses remarques d'un Censeur „ pour ce qui regarde „ la coutume de bruler les Juifs en „ Espagne, qui paroît à l'Auteur si „ barbare & si injuste, il est bon de „ lui enseigner & à tous ces petits „ peuples des prétendus beaux es- „ prits, faiseurs de Tragédies, Co- „ médies & Romans, qu'elle en est „ l'origine; afin qu'ils puissent doré- „ navant en parler avec cette justes- „ se, cette solidité, qui n'est gueres „ chérie de ces Messieurs. „ Ici l'Auteur remonte jusqu'au huitieme *Concile* de *Tolede*, & il dit que les Juifs craignant d'être chassés d'Espagne, en conséquence d'un canon de ce Concile, donnerent une déclaration de vouloir dorénavant vivre en Chrétiens & consentirent à être lapidés ou brulés s'ils y manquoient. D'où il conclut que puisque les Juifs ont

eux mêmes consentis à être brulés, on ne doit pas trouver extraordinaire que les Chrétiens ayent fait revivre la rigueur d'un droit acquis par les voyes les plus *raisonnables* & les plus authentiques.

Autre décision tout aussi charitable. Elle est faite au sujet de ces Vers:

. . . . . . . . Nous damnons à la fois
Ce peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, &c.

„ Où a-t-il appris que nous damnons ces gens-là? c'est la loi qui
„ les condamne, & même nous oblige de croire qu'ils le sont, & s'il
„ veut nous convaincre du contraire,
„ qu'il prouve auparavant, ou que
„ les Livres saints sont une invention
„ de l'imposture, ou que nous ne les

...ns : autrement pré-
...ue sur sa parole nous
... cette vérité pour un pré-
...x que suivant aveuglément
...ime, qui pendant les trou-
...de la Religion, sortit de la
...me d'un *Zuingle* (le joli Apô-
...) on renonceroit à ce qui nous
... été enseigné par Dieu même, &
...ous le voile d'une prétendue cha-
...ité, on croiroit que *Newton*, *Leib-
nitz*, *Adisson*, *Locke*, *Aristite*, *So-
crate*, *Titus*, *Marc-Aurèle* seront

. . . . . . de rayons couronnés,
D'un chœur de Chérubins sans cesse environnés.

Le destin de cet ouvrage étoit d'être attaqué par des esprits emportés. Un jeune homme plein de lui même & du désir d'être connu, publia en 1756 des *Reflexions philosophiques*

*&* *littéraires* ſur ce Poëme. „ Le gé„ nie du Poëte nourri des maximes „ angloiſes & plein des idées de to„ lérance, s'eſt abandonné à une li„ berté effrenée de penſer & de dire „ les choſes les plus dangereuſes. „ Voilà ce qui n'eſt pas fort *philoſophique.* „ Le génie de Mr. de *Voltaire* „ qui après avoir lancé des tourbil„ lons d'une flamme vive & brillan„ te ne jette plus aujourd'hui que des „ foibles étincelles obſcurcies par „ beaucoup de cendres qui s'y mê„ lent. „ Voilà ce qui n'eſt pas fort *littéraire.* Quiconque a lû ce Poëme eſt convenu que Mr. de *Voltaire* n'a pas été au delà même dans ſes dix premieres années. Quant à l'inégalité du ſtile, *Horace* en a donné l'exemple, & *Boileau*, après la magnifique deſcription du paſſage du Rhin, ne dit-il pas:

Bientôt, *** Mais Wurſt s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime
Finiſſons il eſt tems, auſſi bien ſi la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim
(*) Je n'en ſais pour ſortir de poſte qu'Hildesheim.

Parmi les Vers proſaïques on compte ceux-ci:

La Loi dans tout état doit être univerſelle
Les mortels tels qu'ils ſoyent ſont égaux devant elle.

Parmi les expreſſions un peu trop familieres:

L'autre a du Dieu Brama déſarmé la colere
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin
Voit les Cieux entr'ouverts & des plaiſirs ſans fin.

(*) Plaiſanterie bien mauvaiſe & expreſſion qui n'eſt pas françoiſe. Il a voulu dire, je ne ſais pour en ſortir, ce qui eſt fort différent de *je n'en ſais pour ſortir*. Ce n'eſt pas la cinquantieme remarque à faire ſur *Boileau* réputé le plus correct de nos Ecrivains.

Parmi les penſées louches & énigmatiques:

Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.

Parmi les fautes contre la langue:

Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle.

au lieu d'*intervalles*.

Ce Poëme inintelligible pour la pluspart des Lecteurs contient des détails fort agréables à ceux qui en ont la clef. On y trouve à regret à la fin du ſecond Chant un portrait du célebre *Rouſſeau* de *Genève*, qui n'eſt ni décent ni reſſemblant. Monſieur de *Voltaire* ſe trompoit de bonne foi ſur cet éloquent & ſingulier moraliſte, qui joue dans ce Poëme un rôle plus propre à faire tort au Poëte

La Guerre de Genève.

qu'au Philoſophe. Je ne ſais ſi le Citoyen de Genève avoit deviné juſte, lorsqu'il ſoupçonnoit la cauſe de l'inimitié de Mr. de *Voltaire*. On a trouvé les Notes ſuivantes à *Bourgoin* dans le Dauphiné, où *Rouſſeau* avoit eu, dit-on, quelques démêlés avec les Magiſtrats. La derniere ſeule appartient à nôtre ſujet. Mais peut-être le lecteur pardonnera cet écart en faveur de la ſingularité des idées que préſente ce petit morceau.

## *JUGEMENS*

### *du Public ſur mon compte dans les divers états qui le compoſent.*

Les Rois & les Grands ne diſent pas ce qu'ils penſent, mais ils me traiterent toûjours généreuſement.

La vraie nobleſſe qui aime la gloire & qui ſait que je m'y connois, m'honore & ſe tait.

Les Magiſtrats me haïſſent à cauſe du tort qu'ils m'ont fait.

Les Philoſophes que j'ai démaſqués veulent à tout prix me perdre, & réuſſiront.

Les Evêques fiers de leur naiſſance & de leur état m'eſtiment ſans me craindre, & s'honorent en me marquant des égards.

Les Prêtres vendus aux Philoſophes aboyent après moi, pour faire leur Cour.

Les Beaux-Eſprits ſe vengent, en m'inſultant, de la ſupériorité qu'ils ſentent.

Les femmes dupes de deux hommes (*Hume* & *Walpole*) qui les mépriſent, haïſſent celui qui a mérité le mieux d'elles.

Les Suiſſes ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait.

Le Magiſtrat de *Genève* ſent ſes torts, ſait que je les lui pardonne, & les répareroit s'il oſoit.

Les Chefs du Peuple élevés ſur mes épaules, voudroient me cacher ſi bien qu'on ne vit qu'eux.

Les Auteurs me pillent & me blâment, les fripons me maudiſſent, & la canaille me hait.

Les gens de bien, s'il en eſt encore, gémiſſent tout bas ſur mon ſort, & moi je le bénis, s'il peut un jour inſtruire les mortels.

*Voltaire* que j'empêche de dormir, parodiera ces lignes: ſes groſſieres injures ſont un hommage qu'il eſt forcé de me rendre malgré lui. „

On avoit joint à la copie ces lignes qui ſemblent être ajoutées par une autre main.

„ Le Peuple qui étoit mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée & un homme décrété. „

Nous placerons ici une remarque de Mr. de *Voltaire* qu'on peut appliquer non aux Vers, mais au ſujet du Poëme de *la Guerre de Genève.*

„ Le Lecteur doit trouver bon
„ qu'on ne faſſe aucun *Commentaire*
„ ſur une pièce qu'on ne devroit pas
„ même imprimer. Il ſeroit mieux
„ ſans doute qu'on ne publiat que les
„ bons ouvrages des bons Auteurs,
„ mais le public veut tout avoir, ſoit
„ par une vaine curioſité, ſoit par
„ une malignité ſecrette qui aime à
„ repaitre ſes yeux des fautes des
„ grands hommes.

Ajoutons encore qu'ils ont perdu le droit de faire des ouvrages médiocres, lorſqu'ils en ont publié un grand nombre, digne du ſuffrage uni-

verſel. On voit avec une ſecrette peine celui que ſon génie place au deſſus des autres deſcendre aux *commerages* d'une ville, & donner une eſpèce d'exiſtence à des noms ignorés & faits pour l'être à jamais. L'objet qui fait le plus de bruit autour de nous quelque petit qu'il ſoit en lui même s'empare d'une partie de nôtre attention, & de ce côté là la retraite à ſes inconvéniens comme le tumulte de *Londres* & de *Paris*.

Il n'y a qu'une opinion ſur la prééminence de Mr. de *Voltaire* dans un genre brillant & facile qui ſuffiſoit autre fois pour faire une réputation. Ses ennemis mêmes ſe preſſent de le placer au deſſus de tout ce qui a exiſté, afin d'avoir l'air de l'impartialité, lorſqu'un moment après ils donnent le pas ſur lui à ceux qui ont couru d'autres carrieres. Un grand

nombre de Poëtes françois, ont besoin de ce secours, pour soutenir leur réputation.

Mr. de *Voltaire*, qui peut négliger semblable ressource, a eu par dessus eux le précieux avantage de cacher des reflexions utiles, sous cette parure légere, d'amuser la raison, sans qu'elle se reprochât les momens qu'elle accordoit à ces frivolités, & de conserver au milieu de la gaité la plus vive un certain maintien, que ses prédécesseurs, perdoient presque tous de tems en tems.

Le Temple du Goût.

Cette Satyre pardonnable à la jeunesse de Mr. de *Voltaire*, mais qui n'eut jamais dû peut-être figurer dans la Collection de ses Oeuvres a toûjours paru différente dans chaque Edition. „ On lui avoit reproché, „ ( & cela très injustement ) qu'il

„ ſembloit dégrader dans ſon Tem-
„ ple les plus célebres Ecrivains
„ pour s'y reſerver la place la plus
„ diſtinguée, & qu'il ſous-entendoit
„ modeſtement qu'il étoit le ſeul
„ Ecrivain parfait. Il a eu égard à ce
„ reproche, & pour ſe diſculper il
„ s'eſt pincé lui même en galant hom-
„ me, mais doucement. „

La Critique lui dit:

Surtout gardés vous bien de rire
Des Auteurs que vous avés vus;
Cent petits rivaux inconnus
Criroient bien vite à la Satyre.
Corrigés vous, ſans les inſtruire,
Donnés plus d'intrigue à *Brutus*
Plus de vraiſemblance à *Zaïre*
Et croyés moi, n'oubliés plus
Que vous avés fait *Artemire.*

„ Je vis bien, ajoute-t-il, qu'elle
„ en alloit dire d'avantage je m'esqui-
„ vai. „

„ vai. „ C'étoit prudent, la Critique eſt maligne. Peut-être lui eut elle dit un mot de quelques ouvrages compoſés avec trop de précipitation?

On trouve dans ce *Temple* un paſſage contre *la Fontaine* aſſez extraordinaire, „ il retranchoit les pre- „ mieres & les dernieres de ſes Fa- „ bles, accourciſſoit ſes Contes. „ Il n'en eſt pas des Fables comme des Tragédies. On ſait que les *Freres ennemis* eſt la premiere pièce de *Racine*, & *Mariamne* la ſeconde de Mr. de *Voltaire*. Mais il eſt douteux que *la Fontaine* ſe ſoit aſſujetti à publier ſes *Apologues* ſelon l'ordre chronologique de leur exiſtence. Mr. de *Voltaire* ne pouvoit pas ſouffrir les Fables. Ce que nous trouvons naïf lui ſembloit niais. Ces ſobriquets affectés à chaque animal le laſſoient d'impatience, & il ne ſavoit aucun gré

à la nature d'avoir fait un *la Fontaine*, & encore moins à *la Fontaine*, d'avoir si bien profité des dons de la nature. Quant aux Contes, il ne pardonnoit ni à leur indécence, ni à la monotonie des sujets, ni à la longueur des détails.

On désireroit que *Rousseau* fût mieux apprecié dans cette ingénieuse bagatelle; que l'imagination eut fait un peu plus de frais. La monotonie des tours est d'autant plus extraordinaire que dans une longue lettre qui suit, Mr. de *Voltaire* raconte que c'est un ouvrage de Société. Pourquoi les Editeurs ont-ils placé les variantes ? C'est manquer au public & à la gloire de l'Auteur.

Lorsque cet ouvrage vit le jour, on se plaignit amerement de ce que le *Temple du Goût*, placé en France, n'admettoit avec les François que

quelques habitans de la Grèce & de l'Italie. Cette exclusion choqua des esprits d'ailleurs bien faits qui désaprouverent plus encore cette Apostrophe.

O vous! Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulés être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne
Faites tous vos Vers à Paris
Et n'allés point en Allemagne.

En 1733. parut une Comédie en un Acte intitulée *le Temple du Goût.* Toutes les idées en sont prises de l'ouvrage de Mr. de *Voltaire*, mais on auroit pû en tirer un meilleur parti.

Le *bon sens* & *l'esprit* ouvrent la Scène. Comme ils entrent en se querellant le Dieu du Goût les prend

Le bonheur est le port où tendent les humains,
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains,
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere.
Ainsi que les secours &c.

Les Poëmes philosophiques remontent à la plus haute antiquité. *Empédocle* avoit pris pour sujet la formation de l'univers. Les Grecs prêterent souvent le coloris & l'harmonie du Vers aux dogmes abstraits de la Philosophie morale. *Hésiode* a fourni dans son Poëme, intitulé les *travaux* & les *jours* des principes à *Pythagore* & à *Solon*. (*) *Pope*

(*) A la vérité *Prior* avoit composé avant *Pope*, *Salomon* ou la *vanité du monde*. Mais comme il n'a plus été question de ce Poëme, quand ceux de *Pope* ont paru, je place à cet Auteur l'époque des Poëmes philosophiques.

donna cet exemple à l'Angleterre. Mais il appartenoit à Mr. de *Voltaire* d'élever ce genre à un degré de perfection, dont personne n'a approché depuis.

Mr. *de la Harpe* a dans les *Muses rivales* fait dire à *Uranie;*

Je ne dus qu'à lui seul ces brillans attributs;
C'est par lui que la Poësie
Fit entendre des sons aux mortels inconnus
Et que le voile d'Uranie
devint l'écharpe de Venus.'

Mr. de *Marmontel* a observé avec raison que *Lucrece* & *Pope* avoient fait parler *Uranie* en beaux Vers, avant *Voltaire*, & qu'elle devoit être encore plus fiere de ce qu'il avoit fait pour elle dans la Philosophie morale.

Le Temple de la Vérité. Idées heureuses, coloris charmant, tableaux dessinés d'après nature. Cette pièce pourroit servir à prouver ce que c'est que le talent d'embellir. Tout le monde a dit qu'on redoutoit la vérité, que les bienfaits étoient facilement oubliés, & personne n'a dit, & ne dira jamais mieux:

A ses côtés sa fidele interprête,
La vérité charitable & discrete,
Toûjours utile à qui veut l'écouter,
Attend envain qu'on l'ose consulter:
Nul ne l'approche & chacun la regrette;
Par contenance un livre est dans ses mains
Où sont écrits les bienfaits des humains;
Doux monumens d'estime & de tendresse
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse
Du protecteur noblement oubliés
Du protegé sans regret publiés.

C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure,
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt reduit
A deux feuillets de gothique écriture
Qu'on entend plus & que le tems détruit.

Quand Mr. de *Voltaire* a mis dans le *Temple du Goût* que pour les Poëſies fugitives il cédoit ce pas à *Chaulieu*, c'eſt aſſurément, parceque lorſqu'on eſt chez ſoi, il en faut faire les honneurs.

Vers ſur la Mort de Madem. le Couvreur

Mr. de *Voltaire* étoit vraiment attaché aux qualités eſtimables de cette célebre Actrice déſirée & vue avec plaiſir dans les Societés les plus choiſies & les plus difficiles de *Paris*. La *Champagne* fût ſa patrie; elle découvre ſon talent dans un Spectacle de Societé. Il fût développé par *le Grand*, & exercé d'abord a *Strasbourg*. Elle débuta à *Paris* en 1717.

Voici l'Eloge qu'on en fait. „ Elle „ alloit d'abord au cœur, & le „ frappoit vivement. Elle animoit „ même les Vers foibles par la finesse „ se & le feu de son jeu. Le pathétique „ que de la déclamation dans presque „ que tous les grands caractères tragiques „ giques n'a jamais été poussé plus „ loin. Cependant comme *Garrick*, „ elle n'avoit ni une grande voix, ni „ une prestance avantageuse, ni beaucoup „ coup de ces graces, qu'on exige „ presque des personnes de sa profession „ fession. Mais elle étoit parfaitement „ bien faite avec un maintien noble „ & assuré, & une grande expression „ sion de physionomie. Le goût recherché „ cherché & la richesse de sa parure „ donnoient un nouvel éclat à son air „ imposant, à sa démarche, & à ses „ gestes précis & toûjours énergiques „ giques.

C'eſt elle qui a banni le Chant de la déclamation, & qui la premiere a mis en uſage les robes de Cour, en jouant *Eliſabeth* dans *le Comte d'Eſſex*.

Elle joignit au talent de la déclamation, de la politeſſe, de l'eſprit, & une grande douceur dans la Société. On a de ſes Lettres que *Voiture* ne déſavoueroit pas. Je crois même que Mr. *d'Allinval* ſous le nom de *Georges Winck* en a recueilli quelques unes. En voici un Fragment, qui juſtifie cet Eloge.

„ Vous connoiſſez la vie diſſipée de *Paris* & les devoirs indiſpenſables de mon état: je paſſe mes jours à faire les trois-quarts aumoins de ce qui me déplaît; des connoiſſances nouvelles, mais qu'il m'eſt impoſſible d'éviter, tant que je ſerai liée où je ſuis, m'empêchent de cultiver

les anciennes, & de m'occuper chez moi ſelon mon gré; c'eſt une mode établie de diner ou de ſouper aveo moi, parceque quelques Ducheſſes m'ont fait cet honneur. Il eſt des perſonnes dont les bontés me charment & me ſuffiroient, mais auxquelles je ne puis me livrer, parceque je ſuis au public, & qu'il faut abſolument ou répondre à toutes celles qui ont envie de me connoître, ou paſſer pour impertinente. Quelque ſoin que j'y apporte, je ne laiſſe pas de mécontenter; ſi ma pauvre ſanté, qui eſt foible comme vous ſavez me fait réfuſer ou manquer à une partie de Dames que je n'aurai jamais vues, qui ne ſe ſoucient de moi que par curioſité, ou ſi je l'oſe dire, par air, (car il en entre dans tout:) vraiment dit l'une, elle fait la merveilleuſe; une autre ajoute, c'eſt que nous ne

ſommes pas titrées; ſi je ſuis ſérieuſe, parcequ'on ne peut pas être fort gaye au milieu de beaucoup de gens que l'on ne connoît pas: c'eſt donc là cette fille qui a tant d'eſprit, dit quelqu'un de la compagnie! ne voyez vous pas qu'elle nous dédaigne, dit un autre, & qu'il faut ſavoir du Grec pour lui plaire? elle va chez Madame *de Lambert*. Je ne ſais pourquoi je vous fais tout ce détail, car j'ai bien d'autres choſes à vous dire, mais c'eſt que je ſuis encore toute remplie de nouveaux propos de cette eſpèce, & plus occupée que jamais du déſir de devenir libre, & de n'avoir plus de Cour à faire qu'à ceux qui auront réellement de la bonté pour moi, & qui ſatisferont & mon cœur & mon eſprit. Ma vanité ne trouve point que le grand nombre dédommage du mérite réel des

perſonnes: je ne me ſoucie point de briller, j'ai plus de plaiſir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choſes, à me trouver dans une societé douce de gens ſages & vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que l'on me prodigue à tort & à travers en bien des endroits. Ce n'eſt pas que je manque de réconnoiſſance ni d'envie de plaire; mais je trouve que l'aprobation des ſots n'eſt flatteuſe que comme générale, & qu'elle devient à charge quand il la faut acheter par des complaiſances particulieres & réïtérées, &c.

Epître à Melle. Malerais de la Vigne.

L'Auteur a ſupprimé dans les dernieres Editions ces ſix Vers, qui terminoient la pièce:

Je fais ce que je puis hélas! pour être ſage
Pour amuſer ma liberté;
Mais ſi quelque jeune beauté

Empruntant ta vivacité,
Me parloit ton charmant langage,
Je rentrerois bientôt dans ma captivité.

Le Poëte dit:

Ode à la Reine d'Hongrie.

Beaux Arts, enfans du Ciel, de la Paix & des Graces
Que Louis en triomphe amena fur fes traces
Ranimés vos travaux fi brillans autrefois
Nos mains découragées
Nos lyres négligées
Et nos tremblantes voix.

Un Cenfeur plein de goût & de jugement s'écrie: „ Pourquoi nôtre „ Poëte s'imagine t-il, que les Beaux „ Arts ne font pas fi bien cultivés „ dans la guerre que dans la paix? „ Quoi de plus grand que d'appren- „ dre à répandre la même tranqui- „ lité fur nos frontieres que dans le „ cœur de l'Etat. Quoi de plus mer- „ veilleux que les productions de

„ nos Ingénieurs. „ Que n'ajoute-t-il quoi de plus curieux que de voir le canon balayer des files entieres, les bombes détruire & embraſer les villes, & des milliers d'hommes s'entre-égorger avec l'arme blanche.

**Epître à Daphné.**

Vous arrivez conduite par l'amour;
On vous préſente à la Reine, aux Princeſſes,
Aux vieux Seigneurs qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le Chant de la Duclos . . .
Vous recevez complimens & careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà,
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verroit claquée,
Dans le ſalon, ſi le Roi n'étoit là.
Pancrace ſuit: un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez; il reſte comme un terme,
Sa bouche ouverte, & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en Cour préſenté ſon mémoire,
Creve à la fois d'orgueil & de dépit.
Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,

Je

Je ſuis l'auteur. Hélas! mon pauvre here,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de ſa miſere
S'eſquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf Muſes bannies,
Du tems paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toûjours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Je ne ſais s'il ne faudroit pas ſupprimer ces exagérations. *Boileau*, quelques Auteurs comiques ont jetté des ridicules ſur des intrus en Littérature; on a appliqué aux Gens de Lettres en général, ce qui ne pouvoit convenir qu'à ceux qui déshonorent la profeſſion la plus diſtinguée, & dont Mr. *la Croix* a fait un ſi beau portrait.

„ Placés au milieu d'une Nation
„ pour l'éclairer, la nature ſemble
„ avoir mis la vérité ſous leur ſauve-
„ garde. Cette vérité eſt le feu ſacré

„ dont ils doivent entretenir la pré-
„ cieuſe lumiere; bientôt cette flam-
„ me céleſte s'obſcurcit & s'éteint,
„ ſi de viles paſſions en approchent,
„ ſi ſes gardiens ſont détournés de
„ leur auguſte emploi par la flatterie,
„ par l'ambition, par le déſir hon-
„ teux de s'enrichir, par la crainte
„ de déplaire à des courtiſans vi-
„ cieux. Ah! ſi les Hommes de Let-
„ tres avoient une juſte idée de leur
„ ſupériorité; s'ils en portoient toû-
„ jours le ſentiment dans leur ame,
„ combien ils craindroient de ſe dé-
„ grader en ſe mêlant dans la foule!
„ comme ils ſe tiendroient à une no-
„ ble diſtance des plaiſirs vulgaires!
„ ſatisfaits de leur propre grandeur,
„ ils dédaigneroient celles qui ne ſont
„ point offertes au ſublime mérite,
„ aux talens diſtingués. On les ver-
„ roit dominer dans les cercles par

„ un extérieur de ſageſſe & de mo-
„ deſtie, plus impoſant que les de-
„ hors de l'orgueil. On les écoute-
„ roit avec attention, parceque leurs
„ paroles ſeroient rares & pleines de
„ ſens. Leur gaité ſeroit celle de la
„ fineſſe, leur politeſſe, celle du goût...
„ Peut-être ſuis-je dans l'illuſion ;
„ mais il n'y a point d'homme ſur la
„ terre plus grand à mes yeux qu'un
„ Philoſophe modeſte dans le ſein d'u-
„ ne immenſe érudition : ſilentieux
„ avec le talent de la parole, doux
„ dans la proſpérité, courageux dans
„ la perſécution, ſenſible avec ſes
„ amis, ſes proches, ſes égaux, &
„ toûjours fier avec ceux qui vou-
„ droient dominer ſur lui. „

Cette Epître charmante, que tout le monde ſait par cœur a donné lieu à une pièce angloiſe intitulée *le train de vie d'une Femme du bel air.* On y

La vie de Paris et de Verſailles.

trouvera la différence des mœurs des deux Nations.

Midi fonnant Madame fe réveille
Ou même un peu plus tard: & ce n'eft pas merveille
Ce n'eft que ce matin qu'elle s'eft mife au lit.
Quand on eft à jouer la veille
Il faut bien malgré foi qu'on y paffe la nuit

Elle baille, appelle fa femme de Chambre.

Dans fon déshabillé fe met
Et pour fe rafraichir s'en va d'un air malade
Avaler doucement un bon coup de barbade.

Arrive un Ufurier, le Thé, la Coëffeufe
De plus le Clinqualier, le Juif, la Révendeufe,
La foire aux Merciers ambulans
L'un montre fon étoffe, un autre fes dentelles
L'un de riches bijoux, l'autre des bagatelles
Tous mentent & font des fermens.
Madame cependant caquette
Se fait à bon marché quelque mauvaife emplette,
Et libre enfin de fes foins importans
S'en va contente à fa toilette.

Elle la quitte pour ſe mettre à table entourée à ſon inſçu des convives priés par ſon mari.

La table à peine eſt déſſervie
Que Madame à ſon tour reçoit la compagnie.
De vingt buveuſes de Caffé
Au bruit de l'Eſcadron coëffé
Le Dieu du ſilence s'eſquive;
La modeſte pudeur s'envole en rougiſſant
Et la diſcretion craintive
Comme elle peut ſe ſauve en gémiſſant.
A leur place auſſitôt une autre troupe arrive;
C'eſt la folle préſomption,
L'étourdie indiſcretion,
La médiſance aux défauts attentive
Et toûjours prête à babiller;
La mauvaiſe plaiſanterie
Qui ſans ſavoir pourquoi ſe préparer à railler;
La rampante bouffonerie
Et le gros rire en caſaquin crevé;
La ſourcilleuſe hypocriſie
A l'air auſtere & reſervé;
Et près d'elle la pâle envie

Portant de tout un jugement malin
La vanité miroir de poche en main
Et l'impudence avec son front d'airain
Puis l'affectation dont tous les traits vous choquent
Et de qui tous les os avec art se disloquent;
La superbe ignorance enfin
Qui planant d'une aile pesante
Au dessus du Sénat en ce lieu rassemblé
Répand dans les cerveaux, par le crane *felé*
Son influence bienfaisante

Alors commencent les sottes querelles, les mots à double entente, les soupçons malins, les infidelles rapports; ils ne sont suspendus que par le jeu, où l'on dispute, l'on triche, l'on jure contre la fortune.

Mais quel effet enfin produira cet orage?
Pas plus de mal qu'un simple badinage;
Chacune confesse en son cœur
Qu'on lui dit vrai quand on dit qu'elle trompe
On a bû toute honte, & pour le point d'honneur

Vous ne verrez jamais que le jeu s'interrompe.
A peine a-t-on le tems d'avaler un morceau,
On s'y met; il faut bien qu'on soupe.
Mais vous voyez bientôt la vigilante troupe,
Revoler au combat avec un feu plus beau.
Même tapage encor: Charivari nouveau:
Coupes donc . . . donnés vite . . . à vous, & de plus belle
On petille, on babille, ón triche, on se querelle
On n'aura jamais fait: à la fin cependant
Oh! oh! dit-on, la matinée est fraiche
Des chaises . . . Point de chaise. Eh bien en attendant
Nous pourrons faire un tour? allons qu'on se dépêche.
Le tour est fait; partons. . . Mon écharpe . . Mes gans . .
Ma Coëffe . . Mon Manchon. Mais à propos Madame:
Où joura-t-on ce soir? chez moi je vous attends
Bon jour . . adieu . . bon jour, & revoilà ma femme
Qui maudissant le jeu prête à récommencer
Près de Monsieur qui ronfle au lit va se glisser.

Le Marseillois & le Lion.

Cet Apologue ou cette Allégorie, comme l'on voudra, attaque une grande erreur que l'orgueil humain a enfantée, & nourrit encore avec une ridicule opiniâtreté. Cette erreur est celle qui nous persuade, que tous les mondes ont été faits pour l'homme, que les astres ne brillent que pour l'éclairer, & que les autres êtres n'existent que pour le servir.

Si nous parcourions en détail toutes les pièces fugitives de Mr. de *Voltaire*, il faudroit répéter à chaque instant les mêmes éloges, & peindre les graces naturelles & enjouées qui ont dicté tant de morceaux précieux. Le succès de ce genre tient à une extrême facilité & à un goût épuré. La facilité permet quelques négligences, mais le goût empêche, qu'elles ne dégénerent en prolixité; ce genre qui faisoit autrefois une

grande réputation quoiqu'infiniment perfectionné depuis trente années, n'obtient qu'une eſtime paſſagere. Mais les ſuffrages ſe ſont ſi univerſellement réunis en faveur de Mr. de *Voltaire* que ſa fécondité originale obtient ſans ceſſe de nouveaux éloges. L'eſprit ſeul ne ſuffit pas, ce n'eſt pas encore aſſez d'avoir la grace de l'expreſſion, il faut de la gayté, de la délicateſſe, de la fraicheur. *Greſſet* avoit de la moleſſe & de l'abandon, mais un peu de monotonie; *Chaulieu* de l'aiſance & de la volupté, mais une touche inégale; *Desmahis* de l'imagination, du coloris; mais un peu de ſechereſſe. *Voltaire* a lui ſeul les charmes des autres, & ne laiſſe pas déſirer ce qui leur manquoit. L'âge n'a eu aucune influence ſur cette portion de ſes talens. Les *ſyſtemes*, les *cabales*, la *tactique*, le

*Russe à Paris*, le *Marseillois* l'emportent en gaité sur ses premieres productions. D'ailleurs les sujets les plus frivoles en apparence, cachent un fonds de raison & de Philosophie qui ajoute infiniment de prix à la maniere, dont ils sont traités. *Horace* avoit été son modele. Il est quelquefois surpassé.

On désireroit seulement que Mr. de *Voltaire* se fût mieux ressouvenu de ce précepte, que lui même a donné dans ses *Questions encyclopédiques*.

„ Si un ignorant, un folliculaire
„ se mêle de critiquer à tort & à tra-
„ vers, vous pouvez les confondre,
„ mais nommez les rarement, de
„ peur de souiller vos Ecrits. „

*(Volt. quest. encycl. T. 2. 6. pag. 178.)*

## *ROMANS ET CONTES.*

L'univerſalité des talens tient une place aſſez peu diſtinguée dans l'opinion de bien des gens, parcequ'elle eſt preſque toûjours aux dépens de la perfection. Les protecteurs de cette idée s'appuyent avec complaiſance ſur l'exemple de *la Motte* & de *Fontenelle* ſupérieurs dans un genre, & au deſſous d'eux mêmes dans tous les autres. Je ſoupçonne qu'on a confondu deux choſes fort différentes, qui ſont d'eſſayer toutes les carrieres, ou de ſe frayer des routes nouvelles. Choiſiſſons à nôtre tour l'exemple de Mr. de *Voltaire.* Il n'a pas dédaigné le genre frivole des Romans, & de plus a donné à ce genre de compoſitions une tournure neuve, qui par un chemin ſemé de fleurs vous conduit à un but philoſophique.

Sa brillante imagination s'est délassée dans des Contes pleins de gayté, mais il a retranché la licence qui avoit trop souvent aidé *la Fontaine*, *Vergier*, *Grecourt* & *Bocace*, la Reine de *Navarre*, ses dévanciers. Il céda à la douceur de se vanger des méchans, au plaisir d'humilier les sots orgueilleux, mais il ne déchira pas avec les verges de la Satyre & la gayté qu'il mit dans les inutiles ouvrages, les rangea dans la classe de ces ouvrages d'agrément, qui n'ont que le succès du moment; au lieu que ses prédécesseurs ayant mêlé la morale aux ridicules & aux vices de leurs martyrs, leurs Vers ont pris une consistance dans le monde littéraire, qui transmettra de siècle en siècle les noms dévoués au ridicule. Un Poëme héroï-comique échappa malheureusement à sa brillante

fécondité. Si d'une main on eſt tenté de lui arracher le pinceau trempé dans les couleurs de l'Aretin, il faut le couronner avec l'autre des lauriers qui croiſſent ſur le tombeau de *l'Arioſte.* Il a eu tous les genres d'ambition, mais auſſi tous les talens qui les juſtifient. Si l'on excepte l'Ode & la Comédie j'ignore quel ſuccès on peut lui conteſter. Et ſi je ne défends pas d'avantage la Comédie, je déſirerois cependant ſavoir, quel rang on aſſigneroit dans la République des Lettres à celui qui auroit fait *Nanine*, *l'Enfant prodigue* & *l Ecoſſaiſe.*

Cette univerſalité des talens eſt ce qui frappe le plus cependant dans cet amas de louanges répété de toutes les façons depuis un demi ſiècle. Voici ce qu'un homme de beaucoup d'eſprit lui écrivoit:

J'irois admirer ce génie,
De l'empire des arts, phénomene brillant,
Qui modele parfait dans des genres contraires,
Courant par cent chemins à l'immortalité,
Fera penser un jour à la postérité,
Qu'au siècle de Louis ont vécu trois Voltaires.
Nôtre esprit est borné, nos talens sont divers,
Tel écrit bien en Prose & fait de méchans Vers;
Rival d'Horace & de Pindare,
Rousseau dans le Comique assis aux derniers rangs,
Fait voir que la nature avare,
Rarement au même homme accorde deux talens.
Quand Boileau quitte la Satyre
Et veut prendre dans l'Ode un vol audacieux;
C'est avec des ailes de cire,
Icare qui s'éleve aux cieux.
Mais pour toi jouissant d'une gloire plus pure,
Toi, qui semble pétri d'autre limon que nous,
Enfant gâté de la nature,
Voltaire, ton talent est de les avoir tous.

Dans un Journal (*) qui dit que tous les gens impartiaux ont trouvé *Candide fort plat*, on lit encore que l'Auteur de *l'Oracle* des nouveaux Philosophes „ Enflé par l'approba-„ tion que le public lui a donnée, & „ par les marques de bonté dont le „ Pape siegeant a daigné le combler, „ il étend ses vues & ses reflexions „ sur *Candide*. „ N'est-il pas plaisant de voir cette influence de la protection du Chef de l'Eglise, qui occasionne de profondes méditations sur une plaisanterie de Societé? **Candide.**

Lorsque ce joli Roman parut, *Stanislas* se le fit lire: à l'endroit où l'on rassemble tant de Princes à *Venise*, il fût faché d'y voir *Theodore*, & trouva que l'Auteur eut mieux

(*) Bibliothéque des Sciences T. XV. 1761.

fait d'amener tous ces Princes à *Luneville*, où il les auroit bien reçus.

On a été ſurpris de ce que Mr. de *Voltaire*, qui dans tant d'occaſions a fait l'Eloge de *Milton*, a mis dans la bouche du Seigneur *Pococurante* ce jugement. C'eſt en parlant de *l'Homere Anglois*: „ Ce barbare qui „ fait un long *Commentaire* en dix „ Livres de Vers durs, du premier „ Chapitre de la Genèſe, ce groſſier „ imitateur des Grecs, qui défigure „ la Création, & qui tandis que „ Moiſe repréſente l'Etre éternel, „ produiſant le monde par ſa parole, „ fait prendre un grand compas par „ le *Meſſiah* dans une armoire du Ciel „ pour tracer ſon ouvrage; moi „ j'eſtimerois celui qui a gâté l'Enfer „ & le Diable du *Taſſe;* qui déguiſe „ *Lucifer* tantôt en *Crapaud*, tantôt „ en *Pigmée;* qui lui fait rebattre cent

„ fois

„ fois les mêmes diſcours; qui le fait
„ diſputer ſur la Théologie; qui en
„ imitant ſérieuſement l'invention co-
„ mique des armes à feu de l'*Arioſte*,
„ fait tirer le canon dans le Ciel par
„ les Diables? ni moi ni perſonne
„ en Italie n'a pû ſe plaire à toutes
„ ces triſtes extravagances; & le
„ mariage du péché & de la mort,
„ & les couleuvres dont le péché ac-
„ couche, font vomir tout homme
„ qui a le goût un peu délicat; ce
„ Poëme obſcur, biſarre, & dégoû-
„ tant, fût mépriſé à ſa naiſſance; je
„ le traite aujourd'hui comme il fût
„ traité dans ſa patrie par ſes con-
„ temporains. Au reſte je dis ce que
„ je penſe, & je me ſoucie fort peu
„ que les autres penſent comme
„ moi. „

On publia quelque tems après *Candide* en *Dannemarc.* Quand on

a pas assez de talent pour imiter les grands maîtres, aumoins faudroit-il avoir assez d'adresse pour éviter les comparaisons.

Zadig. „ Dans la multitude de Romans „ que le siècle a produits, pourquoi „ s'en trouve-t-il si peu du genre de „ *Zadig*, de *Memnon* & des autres „ Contes philosophiques ? C'est que „ ce genre exige nécessairement plus „ de variété, d'imagination, de sail- „ lies, de Philosophie, & surtout „ plus d'originalité que celui des Ro- „ mans ordinaires. Or rien n'est si „ rare que la réunion de toutes ces „ qualités.

Lorsque ce Roman parut, voici comme on l'annonça dans un des meilleurs Journaux d'alors.

„ *Virgile* n'a point fait de Tragédie, ni *Quint-Curce* de Poëme épique. *Sophocle* n'étoit point un Géo-

métre, ni *Archimede* un Hiſtorien. Mais ce prodige étoit réſervé à nôtre âge, & nous avons un homme qui réunit tous ces talens. C'eſt le grand homme de nôtre ſiècle. Le Chantre d'*Henri IV.* l'Hiſtorien de *Charles XII.* l'Auteur d'*Oedipe* & de *Zaïre.* L'Hiſtoire, la Poëſie, la Géométrie, l'Eloquence, tout eſt du reſſort de Mr. de *Voltaire*; mais pour qu'il ne manquat rien à ſa gloire & à la nôtre, il devoit ſe prêter encore à un autre genre d'écrire, qui eſt devenu comme le goût dominant de nôtre Nation. C'eſt ce qu'il fit avec ſuccès l'année derniere dans ſon Roman de *Zadig*.

C'eſt un enfant de ſon loiſir, dont il ne voulut pas d'abord ſe dire publiquement le pere, mais qui portoit des marques trop ſenſibles d'une naiſſance diſtinguée, pour qu'on pût

douter longtems de l'excellence de ſon origine. „

Ce Roman n'eſt à proprement parler qu'un recueil choiſi de traits amuſans, arrivés à pluſieurs, attribués à un ſeul. Ce ſont de petites Hiſtoires ramaſſées de côté & d'autres, unies avec Art, & qui n'en forment qu'une ſeule, dont le but principal eſt de faire voir que tout ce qui nous arrive dans le monde, eſt l'effet d'une vertu ſupérieure, d'une puiſſance indépendante de nôtre volonté. C'eſt preſque l'Islamiſme des Turcs, le *Fatum* des Anciens.

L'Ingenu. Quelle eſpèce de *Romans* nous donne-t-on aujourd'hui, diſoit l'Abbé *des Fontaines:* „ de petites bro-
„ chures ſucceſſives, où l'on trouve
„ deux ou trois faits, noyés dans
„ une mer de reflexions alambiquées

„ avec des portraits biſarres d'un ſti„ le ſec, découſu, & fade, ou bien „ des avantures tantôt baſſes & tri„ viales, tantôt inconcevables ſans „ feu & ſans ſuite. L'Auteur com„ mence un Roman, & le continue „ dans l'intention ſeulement de ne le „ finir que le plus tard qu'il pourra.„

Il y auroit de l'injuſtice à répéter aujourd'hui les mêmes plaintes. On nous a donné depuis quelques années des Romans très agréables. Madame *Riccobani*, Mr. *Dorat*, Madame la Comteſſe de *Beauharnais*, Mr. de *Thibouville*, joignent aux graces du ſtile les reſſources de l'imagination. *Le Mariage du Siècle*, *les Lettres du Commandeur de Murein*, méritent des Eloges & des Lecteurs.

*L'Ingenu* eſt dans un tout autre genre. Ce qu'on y lit pas eſt ce qui intéreſſe le plus. Une alluſion fine

ote aux fictions ce qu'elles ont de pénible ou de pueril. L'originalité des perſonages produit des ſituations très comiques. Les vues philoſophiques de l'Auteur percent avec une modération qui répand ſur ſon ouvrage un ſel très piquant. La narration eſt rapide, coulante, tenant un juſte milieu entre la ſechereſſe & la prolixité. Ni longueurs, ni phraſes préparatoires, ni liaiſons forcées, & toûjours cette touche originale, qui nourrit & rénouvelle ſans ceſſe le feu de la curioſité.

l'Homme aux quarante Ecus.

Il n'eſt pas extraordinaire que Mr. de *Voltaire* ſe ſoit un peu trompé ſur quelques principes économiques, mais il l'eſt beaucoup qu'un Poëte, un Hiſtorien, un Littérateur ait eu même autant de connoiſſances, ſur une matiere auſſi éloignée des études

journalieres. Dans *l'Hommè aux quarante Ecus* il a voulu prouver que la doctrine des Economiſtes étoit vicieuſe parcequ'elle vouloit que l'impôt portat uniquement ſur les terres; & non ſur l'induſtrie. Rien cependant n'eſt plus juſte & plus avantageux à tous les individus. Ceux qui ſont maîtres de tout ſont les ſeuls qui peuvent faire la loi. Ceux qui peuvent faire la loi répartiront ſur les individus qui dépendent d'eux la totalité de l'impôt dont ils ſeront chargés. Ainſi un propriétaire de terres en *Bourgogne* dira, je dois payer à l'Etat dix mille Livres d'impôt, ſoit; je vais auſſi repartir cette ſomme ſur mon bled, mon vin, mon merrein, ma laine, mon foin. Je ſuppoſe que cette maſſe de denrées vaille intrinſéquement quarante mille Livres; il y ajoute un cinquieme, & fait

payer la barrique de ſon vin cinquante Livres au lieu de quarante. Celui qui l'achete a payé l'impôt & non le propriétaire. S'il eſt taxé par l'adminiſtration, il payera deux fois la premiere au propriétaire de *Bourgogne*, & la ſeconde au Fermier Général. Mr. de *Voltaire* veut répondre en diſant que ſi le propriétaire veut hauſſer ſa marchandiſe, en raiſon de l'impôt qu'il paye, l'acheteur fera venir des denrées de l'étranger. Les trois quarts des denrées ne peuvent être fournies par l'étranger, & pour l'autre quart le prix n'en ſera pas moindre, parceque les frais de tranſport, les droits d'entrée, les debours du Commerce, abſorbent cette différence. Et puis le Manufacturier qui a payé la barrique de vin à cinquante Livres au lieu de quarante repartit à ſon tour cet ex-

cédent ſur ſes marchandiſes, & ſe fait rembourſer par l'étranger.

Le but de cette fiction eſt de corriger les François de leur penchant à conſidérer chaque objet ou le côté le plus ridicule. Baboue, ou le monde comme il va.

Prouver que c'eſt une extrême folie d'aſpirer à une extrême ſageſſe, eſt le but de cette ingénieuſe bagatelle, qui offre, comme tous les ouvrages de ce genre par Mr. de *Voltaire* de la grace dans le ſtile, de l'intérêt dans la Fable, & de la Philoſophie dans les Reflexions. Memnon.

Ce Roman n'eſt qu'une fiction, un tiſſu de folles avantures, & cependant inſtruit autant qu'il amuſe. Un homme véritablement éclairé ne peut gueres écrire ſans laiſſer échap- La Princeſſe de Babilone

per comme malgré lui des traits, qui rapprochent à chaque inſtant le préſent du paſſé. Il n'eſt pas difficile ſans doute d'entaſſer évenemens ſur évenemens, & d'amuſer l'imagination par une ſuite de tableaux biſarres; mais il n'eſt pas aiſé de diriger vers un but philoſophique les idées les plus folles en apparence, & de corriger les hommes de leurs ridicules, en peignant des êtres imaginaires. Pour jetter plus de jour ſur cette idée, je citerai un ſeul paſſage. *Belus* conſulte l'Oracle, qui répond: *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde.* „ *Belus* étonné revient „ au Conſeil, & rapporte cette ré„ ponſe. Tous les Miniſtres avoient „ un profond reſpect pour les Ora„ cles; tous convenoient ou feignoient „ de convenir qu'ils étoient le fonde„ ment de la Religion; que la raiſon

„ doit ſe taire devant eux; que c'eſt
„ par eux que les Rois regnent ſur
„ les Peuples, & les Mages ſur les
„ Rois; que ſans les Oracles il n'y
„ auroit ni vertu ni repos ſur la ter-
„ re. Enfin après avoir témoigné la
„ plus profonde vénération pour eux,
„ preſque tous conclurent que celui-
„ ci étoit impertinent, qu'il ne faloit
„ pas lui obéïr, que rien n'étoit
„ plus indécent pour une fille & ſur-
„ tout pour celle du grand Roi de
„ *Babilone*, que d'aller courir ſans
„ ſavoir où; que c'étoit le vrai
„ moyen de n'être point mariée, ou
„ de faire un mariage clandeſtin, hon-
„ teux & ridicule; qu'en un mot cet
„ Oracle n'avoit pas le ſens commun.

Que de choſes en une ſeule pa-
ge! Comment peut-on mieux pein-
dre le reſpect ſtérile de la pluspart
des hommes pour des guides infail-

libles & cachés, & leur invincible penchant à faire uniquement ce qu'ils ont réſolu.

## *CONTES.*

On ne peut rien dire ſur ce talent de Mr. de *Voltaire*, après ce que Mr. *Ducis* a préſenté dans ſon éloquent Diſcours à l'Académie le jour de ſa réception.

„ Dans cet homme ſingulier tout
„ eſt contraſte. On diroit qu'il ſe joue
„ de ſon imagination & de ſon talent,
„ & qu'il lui donne toutes les formes
„ pour nous donner toutes les illu-
„ ſions. Qui a ſû conter en Vers
„ d'une maniere plus agréable, quoi-
„ que ſi différente de celle de *la Fon-*
„ *taine?* On ne peut point dire que
„ dans ce genre, l'un égale ou ſur-
„ paſſe l'autre; ils n'ont point de me-
„ ſure commune; ils n'ont de rap-

„ port entr'eux que celui d'attacher „ & de plaire. Si on vouloit les com- „ parer, il feroit beaucoup plus aifé „ de faifir ce qui les diftingue, que „ ce qui les rapproche. *La Fontaine* „ conte avec une forte d'ingénuité ai- „ mable, qui s'empare doucement „ de votre attention, Mr. de *Voltai-* „ *re*, avec une fineffe piquante & „ qui réveille l'efprit à chaque inftant. „ L'un dans fa marche fe répofe, s'ar- „ rête, mais vous aimez à vous ar- „ rêter avec lui; fon repos a autant „ de charme que fon mouvement: „ l'imagination rapide de l'autre vous „ entraîne, vous même par des rou- „ tes plus fingulieres & plus impré- „ vues, qui par-là même deviennent „ plus courtes. *La Fontaine* femble „ conter pour lui même; Mr. de *Vol-* „ *taire* n'oublie jamais qu'il conte „ pour les autres. Tous deux font

„ Peintres dans leurs récits; mais les
„ traits de l'un ont plus de naïveté,
„ & ceux de l'autre plus de force.
„ Souvent *la Fontaine* indique le ta-
„ bleau, & Mr. de *Voltaire* le com-
„ pose, leur gaité ne se ressemble
„ pas; leur grace même est différen-
„ te. Celle de *la Fontaine* a plus d'a-
„ bandon, & pour ainsi dire plus
„ d'oubli d'elle même; c'est celle de
„ l'enfance ou de la beauté qui s'i-
„ gnore. La grace, chez Mr. de
„ *Voltaire* a plus de physionomie,
„ & son charme, quoique naturel,
„ semble plus fin; on voit qu'elle a
„ reçu l'éducation de la Societé &
„ des Cours. Enfin, quoique tous
„ deux ayent de la négligence, ce n'est
„ pas la même. Dans *la Fontaine*,
„ elle tient au caractère de son esprit,
„ comme de son ame, à une molesse
„ aimable, qui est plus enchantée du

„ repos que de la gloire, & ne veut „ point acheter une perfection au prix „ d'un effort: dans Mr. de *Voltaire* „ elle semble fixée par la chaleur „ même de son imagination, qui ne „ lui permet pas de s'arrêter, peint „ toûjours le premier mouvement, „ n'acheve pas pour créer encore, „ & toûjours plus pressée de produi- „ re, lui fait oublier l'idée qu'il vient „ de tracer pour la nouvelle idée qui „ le frappe, précipitant à la fois sa „ marche, son stile & son lecteur „ avec lui.

Ce qui plaît aux Dames.

C'est une imitation de l'Histoire de *la Femme de Baht*, par *Dryden*. Mais l'original est abrégé, embelli. Je ne sais pourquoi il est reçu dans ce genre d'ouvrage de se copier les uns les autres. Cela vient sans doute du peu d'importance qu'on y attache. Ce joli Conte est devenu une Comédie mê-

lée d'Ariettes, qui n'eſt point ce qu'elle devoit être. Cela eſt d'autant plus extraordinaire que Mr. *Favart* avoit parfaitement ce qui y manque, la gaité. Ce don précieux de la nature n'eſt pas rare, mais les accidens qui le détruiſent ſont trop communs. On s'eſt plaint quelquefois de ce que le bon ton, l'eſprit agréable, le ſentiment honnête, la muſique de l'ame avoient pris la place des Scènes bouffones, des Couplets à refrein, des *Vaudevilles*. Ceux qui regrettent les charmantes compoſitions de *Piron* & de *Vadé* ont la reſſource des boulevards. Mais qu'ils laiſſent le Théatre italien tel qu'il eſt, au petit nombre d'amateurs, qui penſent qu'il n'eſt point de vrais plaiſirs, ſi le goût, la raiſon, & le talent n'y entrent pour quelque choſe.

# TABLE

DES

# MATIERES

DU

## TOME III.